



ENTRETIENS. — *a.*

PARIS (VI<sup>e</sup>)  
P. LETHIELLEUX, Libraire-Éditeur  
10, rue Cassette, 10

---

OUVRAGES DE M<sup>ME</sup> LA COMTESSE ZAMOYSKA

**SUR LE TRAVAIL**

*Traduit du polonais par H. C.*

INTRODUCTION PAR LE R. P. BAUDRILLART  
de l'Oratoire

In-12 (*Deuxième édition*)..... 2 fr. 50

**ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION**

*Traduit du polonais par H. C.*

PRÉFACE DE S. E. LE CARDINAL PERRAUD

Evêque d'Autun, Membre de l'Académie Française

In-12..... 3 fr. 50

---

**NOUVELLES VARIÉES**

Par Henryk SIENKIEWICZ

*Traduites du polonais par H. C.*

TRADUCTION AUTORISÉE

(Lux in tenebris lucet. — Janko le musicien. — Le gardien du phare. — Une idylle dans les bois. — Sois bénié.)

In-18, avec portrait de l'auteur (*Troisième édition*).. 1 fr. 50

Voici de quoi charmer bien des heures de **rêverie** et de **farniente** lorsque l'on trouve fatigants et fastidieux les récits de longue haleine. Cinq jolies fleurs cueillies dans le merveilleux jardin des œuvres de Sienkiewicz, qui prouveront aux rares fervents qui l'ignorent encore quel délicat et gracieux conteur sait être le poète épique de **Quo Vadis**, le puissant romancier à qui nous devons tant d'œuvres intéressantes.

---

**NOTRE AMIRALE**

Par la Ctesse DE FLAVIGNY

In-12 (*Deuxième édition*)..... 2 fr. 50

---

$\frac{11}{13}$  167 bis

ENTRETIENS

SUR

L'EDUCATION

*L'éditeur réserve tous droits de reproduction pour la présente traduction qui est sa propriété.*

*Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en avril 1903.*

COMTESSE ZAMOYSKA

# *Entretiens*

SUR

# *l'Éducation*

*Traduit du polonais par H. G.*

*Seule traduction française autorisée*

**PRÉFACE DE S. E. LE CARDINAL PERRAUD**

Evêque d'Autun

Membre de l'Académie Française.



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

10, RUE CASSETTE, 10.

884



118491

N. Leader

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

*L'année dernière, une de nos compatriotes, très versée dans la connaissance de la langue polonaise, avait publié une excellente traduction d'un livre « SUR LE TRAVAIL » imprimé à Posen (1). Encouragée par la très grande faveur avec laquelle ce volume avait été accueilli parmi nous, elle s'est aussitôt remise à l'œuvre ; et, grâce à elle, le public fran-*

(1) Cette traduction, précédée d'une Introduction du Père ALFRED BAUDRILLART, de l'Oratoire, a été éditée à la librairie Lethielleux.



*çais va pouvoir lire un petit traité de l'Éducation, dû à la plume du même auteur, Madame la Comtesse Zamoyska.*

*Ce livre, je le sais, a été composé spécialement en vue des nécessités sociales et religieuses d'une nation démembrée depuis plus d'un siècle, et dont les deux tiers (1) se trouvent dans les conditions les plus difficiles, pour assurer parmi les générations nouvelles le maintien des traditions qui avaient présidé à l'éducation des ancêtres au temps où la Pologne catholique jouissait de son autonomie, et où, avec l'aide du clergé, les familles avaient toute facilité d'élever leurs enfants en entière conformité avec leurs principes.*

*Peut-être, hélas ! à cet égard, la situation faite à la France chrétienne par des lois nou-*

(1) En Russie et en Allemagne.

velles qui ruinent, d'une façon à peu près complète la liberté de l'enseignement, n'est-elle pas sans analogie avec celle du pays pour lequel a été écrit ce traité sur l'éducation. Aussi, j'ai très volontiers accepté de le signaler à l'attention des pères et des mères, des instituteurs et des institutrices, de ceux et de celles qui, à un titre ou à un autre, ont à remplir la mission exceptionnellement importante de préparer de bons citoyens à la patrie et de former des chrétiens décidés à porter en toutes choses la logique rigoureuse de la foi.

Depuis bientôt quarante ans, je connais la mère de famille qui a condensé dans ce livre les résultats de son expérience. En ont profité d'abord ses propres enfants. Elle les a rendus dignes de porter avec honneur le

nom de leur illustre père, ce modèle achevé du héros chrétien (1); et, tant par ses leçons que par ses exemples, elle les a préparés à servir avec un infatigable courage la cause de leur chère Pologne. Puis, cette tâche terminée, elle s'est faite l'éducatrice d'un grand nombre de jeunes filles de toutes les classes de la société, adoptées par elle avec un dévouement incomparable dans une œuvre actuellement établie en Galicie (2), que j'avais l'honneur de recommander moi-même en 1886 à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, et sur laquelle les plus abondantes bénédictions de Dieu ont visiblement confirmé celles que son

(1) Voir l'Eloge funèbre du général Comte Ladislas Zamoycki que j'ai prononcé le 30 janvier 1868.

(2) Fondée en 1881, à Körnik (grand duché de Posen) dans le château des ancêtres maternels de la Comtesse, d'où elle fut expulsée par M. de Bismarck, cette œuvre a été successivement transportée à Lubowla, puis à Kalwarya. Elle a maintenant son siège à Zakopane (diocèse de Cracovie).

*Représentant sur la terre avait données en son nom.*

*Dans les pages que je présente au public, il y a donc beaucoup plus qu'une théorie sur la meilleure manière d'élever les enfants. Ce livre, je le répète, est le résumé d'une pédagogie pratique dont chaque prescription, chaque recommandation, chaque conseil, ont reçu la sanction d'une expérience attestée, récompensée, couronnée par les résultats les plus décisifs et les plus consolants.*

*Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici d'une pédagogie libre-penseuse, appliquant à l'enfant les principes et les méthodes de la morale indépendante, étrangère à la révélation chrétienne, ou même aux données d'un déisme purement naturel. Ce manuel d'éducation s'inspire des enseignements élémentaires et*

*fondamentaux de la religion catholique ; de celle que gardent les Polonais avec une inviolable fidélité sous les coups répétés des épreuves et des persécutions qui depuis plus d'un siècle n'ont guère cessé de sévir sur eux ; de celle que de misérables sectaires s'efforcent en ce moment de déraciner du sol de notre bien-aimée France dont ils voudraient faire une vassale, une esclave des loges maçonniques.*

*Ce qui constitue donc tout à la fois l'originalité et l'importance de ce petit traité, c'est qu'il est d'un bout à l'autre un simple commentaire du catéchisme ou, pour dire la même chose en d'autres termes, une application à l'œuvre de l'éducation de tous les préceptes dogmatiques, moraux, disciplinaires, et même liturgiques, dont le catéchisme se compose.*

*De là, une première et capitale conséquence dont, vieil évêque, je souhaiterais bien fort de convaincre à fond mes chers diocésains ; à savoir que, si le catéchisme est nécessaire aux enfants pour leur apprendre les éléments de la religion et les préparer à recevoir les sacrements, il est à tout le moins aussi indispensable à ceux que la nature ou la société investissent du mandat si grave d'élever la jeunesse et de la rendre capable de répondre aux vues de Dieu sur l'humanité régénérée par Jésus-Christ ; aux besoins et aux espérances de l'Église ; aux devoirs quotidiens de la vie privée et publique.*

« Si l'on veut élever un homme, est-il dit  
« excellemment au début de ce livre, à qui doit-  
« on demander des indications sur son être et  
« sur sa fin, sur les lois qui le gouvernent,

« sinon à Dieu qui l'a créé, qui lui a marqué  
« le but et a établi ces lois qui doivent le  
« régir ? Or, le catéchisme résout pour tous  
« ces questions si graves : — D'où venons-nous ?  
« Où allons-nous ? Que devons-nous faire sur  
« la terre ? Qu'est-ce qui nous attend après  
« la mort ?

« Tout cela est démontré dans le caté-  
« chisme » (1).

*Et encore :*

« Il n'y a pas de vérité hors de la vérité,  
« de lumière hors de la lumière ; ainsi il n'y a  
« pas de principes de morale hors de Dieu,  
« source de ces principes ; et par conséquent,  
« hors du catéchisme dans lequel ils sont  
« recueillis.

(1) Introduction.

« *Par le catéchisme, nous connaissons*  
« *l'origine et la destinée de l'homme et nous*  
« *acquerrons en même temps une telle intel-*  
« *ligence des lois divines que toute l'œuvre de*  
« *l'éducation se présentera à nous avec la*  
« *lumière nécessaire (1).*

*Du catéchisme, de ce livre élémentaire, qui cependant renferme la substance intégrale de la religion, tout le dogme et toute la morale du christianisme et leurs applications aux devoirs de la vie humaine, l'auteur répéterait volontiers en l'adressant aux parents et aux maîtres et maîtresses, le conseil qu'adressait Horace aux écrivains latins de son temps. Il leur recommandait d'étudier sans cesse, et le jour et la nuit, les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, comme des modèles achevés*

(1) Introd., pp. 8 et 9.



*de l'art de la composition et du bon goût :*

Vos exemplaria græca

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ (1).

*A la lecture du catéchisme, comme base logique de la pédagogie expérimentale, l'auteur demande, par de non moins solides raisons, de joindre celle de l'Écriture Sainte à laquelle nos ancêtres avaient la sagesse de faire une place dans l'économie de la vie familiale. Que de profitables leçons ils y trouvaient pour eux-mêmes, pour leurs enfants, pour leurs serviteurs ! et, à l'appui de ces leçons, que d'exemples persuasifs et saisissants leur étaient donnés, soit par les récits de l'ancien Testament, soit et plus encore par les narrations évangéliques ! « Le catéchisme « est un abrégé des vérités et des principes*

(1) HORAT., *Ars Poetica*, v. 268.

« de la foi, tirés par l'Église de l'Écriture  
« Sainte, mais les exemples vivants sont beau-  
« coup plus accessibles pour les jeunes intel-  
« ligences que les idées, exposées d'une manière  
« abstraite dans le catéchisme. En outre, l'his-  
« toire sainte tend non seulement à enseigner  
« les principes, mais montre de quelle façon  
« ces principes doivent être appliqués à la vie  
« et quelles conséquences résultent de leur  
« transgression (1).

Que ne puis-je ici évoquer devant nos parents français les scènes à la fois si intéressantes et si édifiantes qui ont souvent lieu dans cette École de Zakopane que j'ai mentionnée plus haut et où près de deux cents enfants ou jeunes filles, appartenant les unes aux classes rurales et ouvrières, les autres à

(1) P. 26.

*la bourgeoisie ou noblesse de Pologne, sont formées à tous les travaux du ménage en même temps qu'aux vertus fondamentales de la vie chrétienne !*

*Chaque soir, quelques lignes de la Sainte Écriture, choisies avec discernement par les directrices dans les livres de la Bible appropriés à l'âge des jeunes écolières, suggèrent à celles-ci pour le lendemain un sujet de méditation. Puis, à certains jours, interpellées devant leurs maîtresses et leurs compagnes sur les résolutions prises par elles relativement à l'obéissance, à la patience, au support du prochain, au respect de la vérité, à la pratique de la justice et de la charité, enfin, à tous leurs devoirs, c'est merveille d'entendre ces enfants justifier leurs réponses par des exemples tirés de l'histoire sainte et citer*

*couramment les textes sacrés auxquels se réfèrent tel ou tel défaut à éviter, telle ou telle vertu à mettre en pratique.*

*En fait, et grâce à ce mode d'enseignement et de formation intellectuelle et morale, c'est Dieu lui-même qui, par l'intermédiaire d'institutrices profondément pénétrées des pensées et des directions que l'Église leur communique à l'aide du catéchisme et de l'Écriture Sainte, préside à l'éducation de ces enfants et les prépare excellemment à devenir plus tard des ménagères ordonnées et laborieuses, de bonnes servantes ou maîtresses de maison, et, par dessus tout des chrétiennes en qui l'esprit de foi est profondément enraciné.*

*Ainsi, je le répète, dans ce petit manuel d'éducation (340 pages) tout ce qui touche à la discipline pédagogique est directement*

déduit de ce que la Bible et le catéchisme nous apprennent sur les commandements de Dieu, les vertus morales et théologiques, les fins dernières de l'homme, la mission doctrinale et sanctifiante de l'Église, les actions et les paroles de Notre Seigneur consignées dans les récits évangéliques.

*Par exemple, s'agit-il d'apprendre de bonne heure aux enfants la science si universellement nécessaire de la patience et de la souffrance ?*

*Voici comment l'auteur en décrit la méthode et en explique les avantages :*

« La science de la souffrance consiste à en  
« comprendre les raisons, à savoir d'où elle  
« vient, quelle est sa valeur et enfin, à en faire  
« un usage intelligent.

« La souffrance, supportée en s'abandon-

« *nant à la volonté de Dieu, est un acte de foi*  
« *et d'amour, le plus grand hommage que la*  
« *créature puisse rendre au Créateur ; elle*  
« *accroît la force de la prière et des actions*  
« *faites pour le service de Dieu. La souffrance*  
« *trempe l'âme, aide à corriger quantité de*  
« *mauvaises inclinations, à faire pénitence*  
« *de beaucoup de fautes, à éprouver la foi,*  
« *l'amour et l'obéissance, à détruire l'orgueil,*  
« *à confirmer l'humilité...*

« *Il faut apprendre aux enfants à chercher*  
« *le bien qu'ils peuvent tirer des souffrances,*  
« *pour que chaque peine leur apporte ce à*  
« *quoi elle est destinée par la miséricorde de*  
« *Dieu (1).*

« *La souffrance est le couronnement indis-*  
« *pensable de la vie chrétienne ; car, par la*  
« *souffrance, Dieu cisèle dans nos âmes*

(1) Pp. 112 et 114.

« l'image de son Fils unique ; image que les  
« serviteurs de Dieu doivent reproduire pour  
« atteindre le royaume de leur Maître. Il faut  
« de bonne heure se familiariser avec la souffrance, condition nécessaire pour obtenir la  
« vie éternelle ; il faut l'accepter et, avec la  
« grâce de Dieu, l'aimer autant qu'il est possible » (1).

Comprend-on ce que serait une famille, une cité, un peuple où l'éducation de la première enfance aurait comme incrusté dans les âmes de tels principes d'endurance, de courage, de renoncement, appuyés non sur des théories abstraites, mais sur l'étude assidue et l'effective imitation de Celui qui a souffert avant nous, pour nous, plus que nous, afin, nous dit l'apôtre saint Pierre, de

(1) P. 117.

*nous faciliter le moyen de marcher sur ses traces (1), c'est-à-dire dans le seul chemin qui puisse nous conduire sûrement au but final de notre destinée.*

*C'était aussi une grande dame du 17<sup>e</sup> siècle, celle que Louis XIV appelait « LA RAISON, LA SOLIDITÉ », j'ai nommé madame de Maintenon, qui faisait de la lecture de l'Évangile, du catéchisme, de la méditation et de l'application des commandements de Dieu, la base de son action éducatrice dans cette institution admirable de Saint-Cyr qui pendant un siècle a doté notre société française d'un si grand nombre de mères de famille solidement chrétiennes, excellentes maîtresses de maison et, à tous les égards, femmes de haute valeur.*

(1) 1<sup>re</sup> ÉPITRE DE S. PIERRE, II, 21.



*Si je ne craignais de trop allonger cette préface, il me serait aisé de faire de nombreux rapprochements entre les conseils donnés par Madame de Maintenon aux dames et demoiselles de Saint-Cyr et tout le plan d'éducation exposé dans le petit volume de Madame la Comtesse Zamoyska.*

*Je citerai du moins de la première quelques lignes que j'emprunte au recueil de ses Entretiens (1).*

« (1701). — Mme de M. demanda à Mlle de  
 « P. (2) si elle savait ce que c'était qu'une  
 « fille raisonnable. La demoiselle ne sachant  
 « trop que répondre à cette question, Mme de  
 « M. lui dit : Une personne raisonnable c'est  
 « une personne qui fait toujours et à chaque

(1) Publiés pour la première fois en 1854 par M. Théophile Lavallée.

(2) Elle était de la petite classe — la classe rouge — de sept à onze ans.

« heure du jour ce qu'elle doit faire ; qui com-  
« mence sa journée par adorer Dieu de tout  
« son cœur, non pas seulement parce qu'on  
« lui a dit de le faire ou parce que d'autres  
« le font, mais qui pense tout de bon à s'offrir  
« à Dieu et tout ce qu'elle sera pendant le  
« jour... N'est-il pas bien raisonnable en  
« effet d'adorer Dieu, de l'aimer et d'ap-  
« prendre à le servir ? C'est pour cela seul  
« que nous sommes au monde ; C'EST LA PRE-  
« MIÈRE CHOSE QU'ON NOUS APPREND DANS LE  
« CATÉCHISME, parce que c'est la plus impor-  
« tante et la plus nécessaire et que vous devez  
« faire toute votre vie » (1).

En une autre circonstance, elle disait des religieuses de Saint-Louis, ses collaboratrices dans la formation des enfants et des jeunes filles de Saint-Cyr : « Je voudrais que, au

(1) Entretiens, I, 90.

« lieu de se casser la tête pour démêler si  
« une distraction a été volontaire, elles com-  
« mençassent leur examen par les sept  
« péchés mortels, les commandements de Dieu  
« et ceux de l'Église » (1).

Une autre fois, ayant autour d'elle les demoiselles de la classe bleue (c'était la classe des grandes, âgées de dix-sept ans au plus), Mme de Maintenon leur parla des vertus cardinales et leur dit premièrement que ce mot « était pris d'un mot latin qui signifie « un gond, parce que, de même qu'une porte « roule sur ses gonds, aussi toute la conduite « de notre vie doit rouler sur ces quatre « vertus qui renferment toutes les autres. Elle « les exhorta à les aimer et à ne pas s'en tenir « à les savoir définir, mais à les pratiquer ».

Et dans le même entretien, à propos de la

(1) Entret., I, 112.

*vertu de justice et des jugements, elle ajoutait : « La plus sûre règle pour ne se point  
« tromper dans ses jugements, c'est de les  
« approcher le plus près que l'on peut de ceux  
« de Dieu, qui nous sont manifestés dans l'Écri-  
« ture Sainte et dans l'Évangile » (1).*

*Appuyer sur la religion bien entendue et bien pratiquée le travail de l'Éducation : quoi de plus logique, si l'on est convaincu suivant la parole de saint Paul, que la religion — ou la piété — « renferme à la fois les pro-  
« messes de la vie éternelle et toutes les res-  
« sources nécessaires au bien de la vie pré-  
« sente (2) ».*

*Quel bien ne ferait donc pas le présent volume s'il persuadait aux parents et aux*

(1) Entretiens sur l'éducation, pp. 189 et 191.

(2) TIM., IV, 8.

*instituteurs de se pénétrer à fond, les tout premiers, des enseignements condensés dans l'Écriture Sainte et dans le catéchisme, avant d'aborder la mission si importante et délicate de toucher aux âmes des enfants pour développer en eux les germes sacrés du baptême et les élever à la hauteur de leurs obligations de chrétiens et de prédestinés à la gloire éternelle !*

*Un professeur d'éloquence, qui enseignait à Rome sous les règnes de Galba et de ses successeurs jusqu'à celui d'Adrien, et que l'on ne saurait accuser de cléricisme, Quintilien, formulait en ces termes le premier devoir d'un précepteur. « C'est la sainteté du maître qui  
« dès leurs plus tendres années doit garantir  
« de tout péril de l'âme les jeunes enfants  
« confiés à ses soins, ut teneriores annos ab*

« injuria sanctitas docentis custodiat » (1).  
*Parents chrétiens, bien plus encore que les maîtres sur lesquels vous vous déchargez parfois des sollicitudes et du labeur de l'œuvre éducatrice, vous êtes encore plus obligés de vous pénétrer à fond de cette sainteté des pensées, des doctrines, des exemples, dont un païen faisait la condition essentielle du ministère pédagogique de l'Instituteur.*

*Lisez avec soin le petit volume que je vous présente aujourd'hui; méditez-le assiduellement; prenez-le pour guide dans l'accomplissement de la noble tâche que la Providence vous confie ; il vous aidera puissamment à vous en acquitter d'une façon qui sera profitable tout à la fois à vous-mêmes, à vos chers en-*

(1) QUINTIL., *Inst. Oral.*, L. II, 2.

*fants et à votre pays, qui a un si pressant  
besoin d'être relevé par l'éducation chrétienne  
de la jeunesse.*

Autun, en la fête de S. Joseph, 19 Mars 1903.

† ADOLPHE LOUIS ALBERT  
CARDINAL PERRAUD

Évêque d'Autun.

# INTRODUCTION





# INTRODUCTION

*« Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, -c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent » (Ps. 126).*

## I

BUT DE L'ÉDUCATION. — PRINCIPES DE L'ÉDUCATION.

Les hommes du siècle présent se glorifient avec raison de leurs progrès dans les sciences et de leurs inventions dans presque tous les sujets d'étude. Chaque découverte dans le domaine de la science devient la cause d'autres découvertes et d'autres progrès. Dans l'ordre matériel, la puissance de la science augmente toujours ; les savants pénètrent avec une expérience croissante les lois de la nature et calculent les forces mécaniques. Assujétissant les

unes, faisant valoir les autres, non plus en tâtonnant comme autrefois mais avec une surprenante exactitude, ils arrivent à la réalisation de leurs entreprises. Dans le monde moral, au contraire, les choses se passent inversement.

Il règne actuellement dans les idées un tel désordre qu'une foule de gens ayant la meilleure volonté, désirant fidèlement remplir leurs devoirs de citoyens, travailler pour la société et bien élever leurs enfants, ne savent comment s'y prendre ; ils essayent de divers moyens et, très souvent, atteignent un but opposé à celui auquel ils tendaient.

Le souci du bien social et des institutions qui ont pour but le profit de la société est maintenant à l'ordre du jour. Il semblerait que chacun désire travailler pour ses semblables, les instruire, les servir et les bien diriger.

Cependant, la question sociale est toujours plus confuse, la situation toujours plus menaçante. Le jeu, la friponnerie, le manque de parole, les duels, les divorces, le luxe, la débauche donnent, hélas, à penser que le niveau social s'abaisse sans cesse. Qui sont les coupables sinon ceux qui, s'occupant d'éducation, ne savent pas former des hommes capables de réagir ?

Une grande responsabilité pèse ici sur les femmes.

On a observé que les saints avaient presque toujours eu de saintes mères et les hommes remarquables, des mères remarquables. Combien de saints ont dû, suivant leur propre témoignage, la formation de leurs principes et de leur caractère à leurs mères ! Tels furent, parmi les Pères de l'Église : en Orient, Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome, et, en Occident, Jérôme, Augustin, Ambroise et Grégoire le Grand.

La mère de Louis IX répétait à son fils qu'elle préférerait le voir mort que le voir offenser Dieu volontairement par le péché. Une mère pénétrée de ce principe pouvait élever le fils qui devint le roi saint Louis.

Si l'influence maternelle est si grande pour former les principes et le caractère, comment doit-on juger les mères des hommes sans caractère, sans principes et sans convictions? (1)

(1) Il est douloureux de mentionner ici certaines mères honorables de notre pays. L'une d'elles se plaignait de ce que sa fille épousait un homme qui, suivant son expression, ne connaissait pas la vie, c'est-à-dire la débauche. Une autre, avertie d'une mauvaise liaison de son fils, répondait avec un soupir : « On ne peut empêcher cela, il faut que jeunesse

## INTRODUCTION

Ce n'est cependant pas, en général, faute de bonne volonté ; mais, semblables à des marins qui, en mer par la nuit sombre, ne sachant où gouverner sans aiguille aimantée, manquent le port, les parents, ne voyant pas nettement le but de l'éducation, la manquent.

Quelques-uns ne songent qu'au développement physique de leurs enfants et lui sacrifient tout. D'autres voient dans les talents, la science et le bien-être, le but qu'on doit chercher à atteindre de toutes ses forces.

Doit-on s'étonner alors d'entendre de toutes parts des plaintes sur le manque d'« hommes » ? Et cependant, il naît assez d'hommes ; mais ayant figure d'hommes, ils n'ont pas l'esprit qui ferait d'eux, dans la pleine acception du terme, les hommes dont le pays et la société ont besoin.

Si une claire intelligence du but auquel on tend est indispensable pour tout travail matériel, elle est non moins nécessaire pour toute œuvre dans l'ordre moral. Plus l'éducateur possède cette intelligence, plus l'éducation se présente à lui dans sa véritable lumière et plus il suffit à son devoir.

se passe ». Une troisième enfin félicitait certains parents d'un duel de leur fils comme d'une action « héroïque ».

On ne peut former un ouvrier sans savoir à quel métier, on ne peut davantage élever un homme sans songer à sa destinée et en négligeant les moyens qui conduisent au but.

Qui donc, ayant sous la main une machine précieuse, la mettrait en mouvement sans connaître son usage et la manière de s'en servir ? Et existe-t-il une machine au mécanisme aussi compliqué que la nature humaine ?

L'homme créé à l'image de Dieu, est aussi le malheureux héritier du péché originel : fait pour la vie éternelle, il vient au monde avec des germes de mort ; destiné à aimer et à servir Dieu, il tombe constamment dans les griffes de Satan, dans les embûches du monde ou dans les tentations des sens ; toujours chancelant il fait, selon les paroles de saint Paul, « ce qu'il ne veut pas » (1) et ne fait pas ce qu'il veut. Qui donc pourra comprendre cet homme qui ne se comprend pas lui-même ? Qui donc conciliera ces oppositions, ces extrêmes de la force et de la faiblesse, ces nobles entraînements et ces chutes misérables, cette destinée éternelle et ce néant terrestre ? Qui résoudra l'énigme de la lutte entre l'essor de l'ange et les chutes de la bête ?

(1) ÉP. AUX ROM., VII, 16.

Qui expliquera à l'homme son devoir temporel et éternel ? Qui le dirigera ? D'où viendra à l'homme la lumière sinon de Celui qui l'a créé, sachant seul pour quelle fin et qui, seul témoin de sa chute, a seul fixé la punition et les conditions du relèvement ?

Si donc on veut élever un homme, à qui doit-on demander des indications sur son être et sur sa fin, sur les lois qui le gouvernent, sinon à Dieu qui l'a créé, lui a marqué le but et a établi ces lois qui doivent le régir.

Tout cela est démontré dans le catéchisme. Le catéchisme résout pour tous les questions les plus graves. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Que devons-nous faire sur la terre ? Qu'est-ce qui nous attend après la mort ?

Combien d'hommes, sous l'influence des circonstances les plus diverses, courent à travers la vie, au jour le jour, ne sachant d'où ils viennent, où ils vont et pourquoi ils vivent ! Est-il étrange que dans cette course à l'aveugle, ils roulent dans le précipice.

Après avoir appris par le catéchisme le but éternel de l'homme nous apprenons, encore par lui, les caractères spirituels de la personne humaine.

Sans cette lumière, l'éducation devient l'objet des manières de voir et des systèmes les plus erronés. Les uns attribuent à la nature humaine une passivité absolue et mettent le bien et le mal au compte des circonstances extérieures ; d'autres se représentent l'âme humaine comme une feuille blanche sur laquelle on peut tout écrire ; ils oublient que dans la vie de l'esprit existe le facteur de la volonté libre de l'homme dont on ne peut jamais d'avance prévoir exactement les effets.

Certains attachent le plus grand poids aux aptitudes héréditaires et naturelles et pensent que l'homme en doit fatalement suivre les impulsions.

D'autres enfin oublient que les lois morales obligent autant que les physiques. A celles-ci est jointe, il est vrai, une contrainte qui n'accompagne pas celles-là : on ne peut vivre sans respirer ni arrêter le cours du sang sans amener la mort. La soumission aux lois morales est laissée à la libre volonté de l'homme : on peut croire ou ne pas croire, écouter ou ne pas écouter sans appeler une punition immédiate de Dieu, bien que la négligence des lois divines dans l'ordre spirituel entraîne, quoi qu'on fasse, des suites,



sensibles non seulement après la mort, mais pendant la vie.

Il n'y a pas de vérité hors de la vérité, de lumière hors de la lumière, ainsi il n'y a pas de principes de morale hors de Dieu source de ces principes et, par conséquent, hors du catéchisme dans lequel ils sont recueillis. Qui cherche des principes de morale hors du catéchisme borne ces principes aux limites de l'intelligence humaine ; en les dépouillant de leur origine divine, il se condamne en quelque sorte à recueillir les branches sèches de troncs déracinés, privés de leur véritable support et de la force qui donne la vie.

En dehors du catéchisme, il n'y a pas de science qui puisse expliquer la mystérieuse coexistence de la volonté libre de l'homme et de ses instincts d'esclave.

Nous savons par le catéchisme que dans chaque âme la lutte entre les deux courants opposés vient de la corruption de notre nature. Cette solution nous donne la lumière indispensable à l'œuvre de l'éducation en montrant que la nature humaine n'est ni passive, ni parfaite, ni définitivement perverse. Aussi faut-il compter avec la nature des enfants, se rappelant que jamais ne

manquera à personne la force de lutter contre cette nature corrompue et de la soumettre.

En puisant les principes de vie dans le catéchisme, nous demandons la sagesse au trésor de la sagesse et la force à la toute-puissance ; nous trouverons, comme Notre Seigneur nous l'a promis, ce que nous cherchons, nous obtiendrons ce que nous demandons. Par le catéchisme nous connaissons l'origine et la destinée de l'homme et nous acquerrons en même temps une telle intelligence des lois divines que toute l'œuvre de l'éducation se présentera à nous avec la lumière nécessaire.

Malgré cela, le devoir de l'éducateur est toujours difficile. Il n'existe pas deux âmes si semblables entre elles que ce qui s'applique à l'une puisse absolument convenir à l'autre. Aussi l'art de diriger les âmes, l'art de l'éducation, est-il considéré comme le plus difficile de tous.

Le catéchisme nous enseigne que nous sommes tous les membres du Seigneur Jésus et que dans tous les siècles, passés, présents et futurs, nous devons former le corps mystique ou spirituel dont le Christ, sagesse éternelle, est la tête. Ainsi, outre le but final commun à tous les hommes, chaque individu, comme partie de ce

corps, a un devoir distinct. Dieu dote chacun de nous en particulier suivant l'état qu'il lui destine et l'éducation doit considérer, outre le but général, ces devoirs particuliers. Si les parents épiaient la volonté de Dieu, visible en une certaine mesure dans les aptitudes des enfants, ils s'épargneraient beaucoup d'inutiles soucis et de douloureuses déceptions.

Les parents ne sont ni les maîtres ni les créateurs de leurs enfants ; ils doivent développer soigneusement les aptitudes données par Dieu, mais ils ne peuvent les créer et en s'obstinant à former les enfants à ce pourquoi Dieu ne les a pas doués, ils dissipent ordinairement d'autres dons réels dont il leur faudra rendre compte à Dieu. Ce n'est pas assez de rechercher dans les aptitudes d'un enfant la volonté de Dieu sur lui, il faut encore considérer les circonstances, l'âge des enfants, leurs forces, leur développement intellectuel et spirituel. Dieu fait souvent longtemps attendre les signes extérieurs de son action : il faut attendre et ne pas développer prématurément l'intelligence de l'enfant en y introduisant une science au-dessus de sa compréhension, ni avoir des exigences auxquelles une volonté encore faible ne peut se soumettre,

ni exposer à des tentations avec lesquelles l'enfant n'est pas en état de lutter.

Il résulte de la corruption de la nature qu'à côté des bonnes inclinations, de mauvais germes sont implantés dans chaque âme ; le développement des unes et le triomphe remporté sur les autres est le but de l'éducateur. Ordinairement, le meilleur moyen de vaincre les mauvaises inclinations est de développer les bonnes.

Toutes les peines qu'on prendrait ne serviraient à rien sans la grâce et l'aide de Dieu. Il faut prier afin d'avoir la lumière nécessaire pour agir d'accord avec la grâce divine, car le Créateur et le Maître des âmes peut seul donner la science nécessaire à une sage direction de l'éducation.

Souvent, hélas, malgré les plus grands soins, malgré la prière, l'éducation ne produit pas les fruits qu'on désire. Dans une œuvre aussi importante, on ne doit cependant pas mépriser le plus petit succès, car moins il y a de mal parmi les hommes, mieux on vit sur la terre. D'ailleurs, l'expérience montre que souvent après de longs et douloureux écarts, les hommes reviennent tôt ou tard aux principes et aux convictions qu'on leur a inculqués dans leur enfance. Nous en avons un exemple en saint Augustin sur qui sa

mère, sainte Monique, versa tant de larmes.

Il ne faut jamais se décourager. Après avoir fait ce qui dépend de nous, laissons le reste à Dieu. Le mérite de l'homme ne repose pas sur les fruits de son travail mais sur ses efforts : Dieu seul peut donner la moisson, c'est à l'homme de la mériter et c'est là ce qui constitue son véritable triomphe.

## II

NÉCESSITÉ DE L'EXEMPLE. — L'ÉDUCATEUR DOIT  
SERVIR DE MODÈLE A SES ÉLÈVES.

L'Apôtre des nations, saint Paul, qui a le mieux approfondi les mystères de l'âme humaine et a été le plus grand maître de la direction spirituelle, dit en enseignant les principes qui conduisent au salut : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ » (1).

Donner soi-même l'exemple de ce qu'on exige des enfants, voilà le principe indispensable dans l'éducation.

(1) ÉP. AUX COR., IV, 16.

Il faut rendre visible à ses élèves ce qu'on leur enseigne. Le peintre qui ne saurait montrer les principes de son art, le musicien qui expliquerait sur quoi repose la connaissance de la musique et n'appuierait pas ses instructions de l'habileté de sa propre main, ne donneraient qu'un demi-enseignement. La même chose se passe dans l'éducation. Si les parents, les maîtres, les institutrices ne peuvent dire à leurs élèves : « Regardez ce que je fais et faites de même », leur travail est vain.

L'éducateur doit être un vivant exemple de ce qu'il enseigne, à commencer par l'œuvre du salut et de la sanctification.

Quelques personnes se figurent que l'âge et la situation donnent des privilèges auxquels les enfants ne peuvent avoir droit; que, par conséquent, il appartient aux supérieurs d'ordonner et que les enfants doivent obéir sans rechercher si les personnes plus âgées agissent selon les principes qu'elles proclament. Il y a certainement des devoirs particuliers aux enfants seuls, mais, en général, on ne peut captiver et soumettre ceux que l'on a à diriger sans leur donner dans ses actes la confirmation de ses principes. Aussi faut-il limiter autant que possible les privilèges

de l'âge, se rappelant que la conduite des supérieurs a sur les enfants plus d'influence, bonne ou mauvaise, que leur enseignement. Les enfants accordent ordinairement une plus grande attention à ce qu'ils aperçoivent chez des gens plus âgés et à ce qu'ils les entendent dire entre eux qu'à ce qui leur est enseigné directement.

Il ne suffit pas de s'abstenir de ce qui est formellement mal ; saint Paul nous apprend que devant les faibles il ne faut pas faire ce qui pourrait les scandaliser, quand même cela n'aurait en soi rien de mauvais (1) et Notre Seigneur nous dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive » (2).

Enfin, il y a des gens qui font beaucoup de choses uniquement pour le bon exemple. L'exemple doit résulter de la conformité des principes et des actes. Les actes isolés ne résultant pas des convictions, accomplis uniquement pour l'exemple, ne possèdent pas les propriétés de vie qui donnent à l'exemple son efficacité. Une nature qui n'est pas pénétrée par la vertu se trahit tôt ou tard et dément l'exemple donné. La

(1) ÉP. AUX COR., VIII, 9.

(2) S. MATTH., XVIII, 7.

contradiction entre la vie de ceux qui enseignent et les principes qu'ils inculquent leur enlève l'estime de leurs élèves, et leur enseignement, comme le dit l'Écriture sainte, n'a pas plus d'action que le bruit de « la cymbale retentissante » (1).

Si on veut enseigner la vérité, le travail, la décence, l'affabilité, il faut être véridique, laborieux, décent, affable.

Dans l'ordre matériel, il ne vient pas à la pensée de donner ce qu'on ne possède pas, comment donc pourrait-on agir ainsi dans l'ordre intellectuel ou spirituel ?

### III

ENSEIGNEMENT DU CATÉCHISME. — LECTURE DE  
L'ÉCRITURE SAINTE.

L'enseignement de la religion, comme tout autre, exige que ceux qui le donnent en sachent plus que ce qui est compris dans le plan d'études.

(1) ÉP. AUX COR., XIII, 1.



Ainsi, en enseignant aux enfants un catéchisme abrégé correspondant à leur âge et à leurs aptitudes, les parents et les maîtres doivent s'appliquer à acquérir eux-mêmes une connaissance plus approfondie de la foi, afin d'avoir une plus large intelligence des choses qu'ils ont à enseigner. Ils doivent lire l'Écriture sainte qui est la base du catéchisme et nous aide beaucoup à en mieux comprendre les principes.

Ce point est particulièrement important, car chez nous règne l'idée rétrograde que l'Église défend la lecture de l'Écriture sainte.

La réforme de Luther a porté un coup terrible non seulement à ceux qu'elle a complètement arrachés à l'Église catholique, mais aussi à ceux qui ont continué à en faire partie. Le malheureux principe des réformateurs, que chacun a le droit d'expliquer la parole de Dieu selon son propre sentiment et de borner sa foi à ses propres idées, a causé une quantité de sectes parmi les hérétiques. A cette époque, l'Église a été forcée de restreindre, pour la généralité des fidèles, la lecture de l'Écriture sainte à l'Évangile lu du haut de la chaire. De ces restrictions que l'Église a dû tracer en face de l'hérésie, il ne résulte pas qu'elle ait défendu la lecture de l'Écriture sainte.

Aujourd'hui, où les conditions ont changé, l'Église non seulement laisse aux fidèles la liberté de lire l'Écriture, mais elle les encourage même à la lire à condition que ce soit dans une traduction approuvée et avec un commentaire (1).

Les catholiques, en ne lisant pas les saintes Écritures, quand ils le peuvent, se privent d'une source intarissable de lumières et de grâces. Il est vrai que Notre Seigneur a transmis à l'Église non par écrit mais par la parole vivante ce qu'il a voulu nous enseigner. C'est donc en partie par la Tradition — et par le ministère de l'Église chargée de nous la transmettre et de nous l'expliquer, — que ses enseignements nous arrivent.

Mais, d'autre part, Notre Seigneur lui-même et ses apôtres, en citant et commentant les

(1) Quelques parties de l'Écriture, il est vrai, pourraient avoir sur les lecteurs une influence plutôt mauvaise que bonne, par exemple, certains récits des actions blâmables des Juifs. Mais il existe des éditions populaires de l'Écriture sainte dans lesquelles ces passages sont supprimés. Ordinairement, on déconseille aussi la lecture de l'Apocalypse comme trop difficile à comprendre, et cependant il est facile à chacun de passer ce qui est incompréhensible et de profiter de ce qui est accessible à tous. Enfin on dissuade de la lecture du Cantique des Cantiques les personnes qui comprennent humainement, d'une manière matérielle et non spirituelle, la relation de « l'Époux avec l'Épouse » c'est-à-dire de l'âme avec Dieu, et ne peuvent tirer de cette lecture aucun profit.

saintes Écritures, nous montrent combien il est avantageux pour un chrétien de les connaître et de les méditer.

Une singulière vigueur de principes, de pensées, de caractère est ordinairement le cachet distinctif de ceux qui lisent chaque jour l'Écriture sainte, s'en nourrissent comme de leur pain quotidien et la font passer dans la substance de tout leur être.

Objectera-t-on que, d'après quelques savants, on trouve parfois dans les livres saints des expressions qui ne sont pas conformes aux données de la science moderne ; ou encore qu'il y a matière à contestation au sujet de la chronologie biblique ou sur le sens ou le caractère de certains livres ? — Sans entrer dans le détail de ces discussions, bornons-nous à rappeler que l'Écriture sainte n'a pas pour but l'enseignement des sciences naturelles, de l'astronomie, de la chronologie, etc. Sous ce rapport, l'Église laisse une grande liberté aux recherches scientifiques. Ces recherches, quand elles sont faites avec conscience, probité et qu'elles ne s'arrêtent pas à mi-chemin, ne peuvent que tourner à l'avantage de la foi, c'est-à-dire de la vérité.

Les patriarches, les prophètes, les docteurs

que Dieu a inspirés et dont il s'est servi pour nous révéler les vérités surnaturelles, — ont nécessairement parlé le langage de leur temps et ont dû se plier aux conceptions des hommes auxquels ils s'adressaient. Par conséquent, si les expressions qu'ils ont employées sont en désaccord avec l'état actuel de la science, cela ne saurait porter atteinte au fond même des choses.

Bien que la foi dépasse l'entendement humain, elle n'est jamais en contradiction avec la raison, ni en opposition avec la véritable science. Il s'agit seulement, pour celle-ci, de ne pas nier *a priori* — ce qui est absolument anti-scientifique — la possibilité et l'existence de la Révélation et de l'ordre surnaturel ; puis, suivant le mot connu de saint Anselme, de se mouvoir de façon à mériter, comme prix de ses travaux et de ses recherches, la lumière supérieure de la foi.

Si nous voyons souvent chez les protestants la droiture du caractère et la pureté des mœurs quoiqu'ils vivent en dehors de l'Église et soient privés de son enseignement, de sa direction, des sacrements et de tous les moyens qu'elle nous donne pour notre salut et notre sanctification, il faut attribuer cela à l'habitude de lire et de méditer la parole de Dieu. En effet, si parfois les

protestants l'expliquent faussement, ils y puisent néanmoins la lumière, la sagesse, le courage, la fermeté des principes, de la pensée, de l'expression et du caractère, qui sont ordinairement le signe distinctif des hommes formés par l'Écriture sainte méditée.

D'un autre côté, si, malgré tout ce que l'Église fait pour notre salut, on voit des personnes qui, fidèles aux pratiques extérieures de la foi et obéissant aux commandements de Dieu, négligent cependant leurs devoirs, dépensent plus qu'elles ne peuvent, manquent de conscience dans le réglément de leurs affaires, s'amuse<sup>nt</sup> des spectacles et des livres les plus mauvais, d'où cela vient-il, sinon de ce que leur piété n'est qu'une forme vaine, de ce qu'elles n'ont pas de convictions appuyées sur une plus parfaite connaissance de la parole de Dieu ?

La religion de beaucoup de gens est comme un vêtement qu'on met à un moment donné et qu'on ôte ensuite pour qu'il ne gêne pas. Au jour fixé on va à l'église, on s'approche des sacrements, on observe les jeûnes, mais quelle influence tout ceci a-t-il sur toute la vie ? Il est souvent difficile de le voir.

Par quel moyen conquérir pour sa foi un solide

fondement sinon par la connaissance de la parole divine ? Chaque science a ses lois fondamentales sur lesquelles il faut s'appuyer pour atteindre ce à quoi on tend ; ainsi la foi qui doit nous conduire à Dieu, doit s'appuyer sur la parole de Dieu pour ne pas être chancelante, faible et incertaine. L'Église puise sa vitalité dans la parole de Dieu qui lui est transmise par l'Écriture sainte et la tradition : de là viennent sa force, sa durée, son infaillibilité. Pourquoi nous, enfants de l'Église catholique, ne suivons-nous pas cet exemple ? Apprenons à lire l'Écriture sainte ; à connaître Dieu, sa volonté et ses lois par ses propres paroles, puisons en elles la fermeté et la force et apprenons par le catéchisme à comprendre ces paroles et à les appliquer à notre vie.

## IV

ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE SAINTE. — ENSEIGNEMENT DE LA FOI ET DE L'ESPRIT DE FOI. — MÉDITATION.

L'immense portée et la nécessité du catéchisme étant admises, quel chemin suivra-t-on pou

l'enseigner aux enfants ? Commencera-t-on, comme on le fait d'ordinaire, par des exercices de mémoire poussés si loin que les enfants répètent mot à mot des termes sans comprendre ni leur signification, ni celle des devoirs et des principes qu'ils expriment ? Un tel enseignement est extrêmement ennuyeux et sans fruit.

L'enseignement du catéchisme exige avant tout qu'on se pénètre de son esprit et que seulement ensuite on apprenne mot à mot les définitions. Quelques personnes attribuent aux mots du catéchisme une sorte de propriété merveilleuse. Elles soutiennent qu'il importe peu que les enfants ne les comprennent pas tout de suite, pourvu qu'ils les apprennent, parce que ces paroles auront par elles-mêmes une influence sur les âmes. Si Dieu a doué l'homme de raison, c'est parce que cette raison est nécessaire à l'homme pour diriger sa volonté, sans l'action de laquelle Dieu lui-même ne peut le sauver. Dans une étude ayant le salut pour but, on n'est pas libre de négliger la raison. S'il plaît au Créateur de développer très lentement la raison de l'enfant, on doit se conformer à ce développement graduel ; l'enseignement ne peut le devancer sans faire un tort réel aux enfants. Comme toutes

les autres, l'étude du catéchisme doit être proportionnée à l'âge et aux aptitudes. On ne doit enseigner aux enfants que ce qu'ils peuvent comprendre, ce qui peut les intéresser et non les ennuyer. Pour ceux qu'on accoutume à répéter des phrases de catéchisme n'ayant pour eux aucune signification, ces phrases, comme les principes qu'elles expriment, deviennent des sons vides de sens. Elles n'éveillent aucune pensée, ne répondent à aucun besoin, ne résolvent aucune question et, dans le cours de la vie, quand les mêmes principes mieux compris auraient pu apporter la lumière, la force, la direction, la consolation, ils restent seulement lettre morte.

On dira peut-être qu'en ce cas il vaut mieux remettre à un âge plus avancé l'enseignement du catéchisme. Tant qu'il s'agit de définitions de dogmes, il faut, sans aucun doute, repousser cet enseignement au temps où les enfants sont en état de le comprendre ; mais s'il s'agit de l'esprit de foi et des idées de morale, il n'est jamais trop tôt pour les inculquer en se tenant pour les enfants à l'ordre auquel se tient Dieu pour l'humanité.

Il faut cependant faire ici une certaine restriction car si, en principe, il vaut mieux remettre



l'étude de la lettre du catéchisme au moment où l'intelligence de l'enfant est suffisamment ouverte, on ne peut s'en tenir à ce principe qu'avec les enfants qui certainement apprendront le catéchisme lorsqu'ils seront arrivés à l'âge et au développement nécessaires. Mais, hélas, il existe une quantité d'enfants pour lesquels on ne peut avoir cette certitude ; on sait au contraire que s'ils n'apprennent pas le catéchisme dans leur petite enfance, ils ne l'apprendront pas du tout. A ces enfants, qu'ils comprennent ou non, il est plus sûr d'enseigner la lettre du catéchisme même le plus abrégé, car, à un moment et dans une nécessité donnés, leur reviendra parfois l'intelligence de ce qui était incompréhensible pour eux.

Après avoir créé l'homme, Dieu exigea d'abord de lui une obéissance absolue. Il ne lui expliqua pas pourquoi il lui défendait de manger le fruit de l'arbre de la science, il se borna à la défense sous peine de punition et pendant longtemps il s'en tint à cette seule méthode : ordre, défense, récompense ou punition.

Beaucoup plus tard seulement, le Seigneur parle plus clairement aux patriarches et aux prophètes, voulant préparer le peuple choisi à la

venue du Sauveur. Après les patriarches et les prophètes, Dieu envoie le précurseur du Christ, saint Jean-Baptiste, dont l'Évangile nous dit qu'il était plus qu'un prophète (1) et qui, plus près du Christ, est d'autant plus expressif dans ses enseignements. Enfin, paraît le Christ, notre maître et notre modèle. Il enseigne à la fois par l'exemple et par la parole, et cependant avec quelle circonspection il parle à ses disciples, avec quel soin il s'abaisse jusqu'à leur niveau intellectuel !

Ainsi, l'Église promulgue ses dogmes graduellement, conformant ses enseignements et ses exigences au développement et à la maturité de la société.

Il faut suivre le même ordre pour l'exposé de la religion : enseigner d'abord l'histoire sainte et donner aux enfants une idée de ce que Dieu ordonne et défend, leur apprendre l'obéissance, les vertus naturelles, leur montrer les effets du péché d'Adam et d'Eve, du crime de Caïn, du péché de Cham, de la fidélité de Noé, d'Abraham et des autres patriarches, etc. Après avoir montré dans l'Ancien Testament, l'attente du Christ, il faut arriver à l'enseignement du Nouveau Testament d'après l'Évangile même, raconter aux

(1) S. MATH., XI-9. S. LUC, VII, 23.

enfants la naissance, la vie et la mort de Notre Seigneur, ce qu'ils écoutent déjà à six ou sept ans avec beaucoup d'intérêt, enfin leur apprendre l'établissement de l'Église, la descente du Saint-Esprit et, seulement ensuite, commencer l'enseignement du catéchisme. De cette manière, les enfants seront élevés dans l'esprit de foi avant d'arriver à la lettre du catéchisme qui leur donnera une définition précise de vérités avec lesquelles leur âme se sera déjà familiarisée par l'histoire sainte.

Le catéchisme est un abrégé des vérités et des principes de la foi tirés par l'Église de l'Écriture sainte, mais les exemples vivants sont beaucoup plus accessibles pour les jeunes intelligences que les idées isolées exposées d'une manière abstraite dans le catéchisme. De plus, l'histoire sainte non seulement sert à enseigner les principes mais montre comment ces principes doivent être appliqués à la vie et quelles conséquences résultent de leur transgression.

Avec l'enseignement de l'histoire sainte et du catéchisme, il faut habituer les enfants à une sorte de méditation non seulement sur les dogmes mêmes, mais sur la morale qui en découle et son application à la vie. Il faut leur demander :

1<sup>o</sup> Quelle est la signification de cette vérité ou de ce principe qu'ils apprennent ;

2<sup>o</sup> En quoi ce principe s'applique à eux ou à leurs devoirs ;

3<sup>o</sup> Ce qui empêche de l'appliquer ;

4<sup>o</sup> Quelle résolution ils doivent prendre sous ce rapport.

Les enfants sont ordinairement très aptes et très disposés à cette sorte d'exercice. Ils y sont d'autant plus aptes que leurs intelligences ne sont dévoyées ni par la fausse science ni par aucune passion. On peut facilement amener des enfants de neuf ou dix ans à comprendre pourquoi telle ou telle prescription du catéchisme n'est pas observée dans leur vie, et ce qui a été l'empêchement : paresse, légèreté, entêtement, mauvaise volonté. Après avoir expliqué aux enfants quels inconvénients découlent de ces défauts et d'autres semblables, il faut leur enseigner à prendre chaque jour la résolution de se vaincre une fois, deux fois ou davantage sur le point où ils ont été en faute.

Mais pour que ces résolutions soient réellement profitables, c'est-à-dire puissent pénétrer dans la vie, il faut exactement définir à quel moment, avec quelle personne ou à propos de

quelle chose il faudra se vaincre, à quoi il faudra se forcer, de quoi il faudra s'abstenir, ce qu'il faudra supporter patiemment.

Toute méditation pour être utile doit conduire à une résolution définie et la résolution, afin d'être effective, doit être suivie d'une prière demandant la grâce indispensable pour la tenir.

On ne peut trop appuyer sur la nécessité de la prière : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire, dit Notre Seigneur » (1). Il répète plusieurs fois à ses disciples de prier et de ne jamais cesser (2).

Lui-même nous donne l'exemple de la prière en des endroits et à des moments donnés, dans toutes les circonstances les plus importantes de la vie. Le même exemple nous est offert par les prophètes, les patriarches, tous ceux qui ont été les précurseurs du Christ. Et dans les siècles suivants, nous sommes instruits par l'exemple de tous les imitateurs de Jésus : les apôtres, les disciples, les confesseurs, les martyrs, tous les saints serviteurs de Notre Seigneur.

Il faut inculquer aux enfants l'idée que des efforts doivent accompagner la prière par laquelle ils demandent la grâce que Dieu seul peut don-

(1) S. JEAN, XV, 5.

(2) S. LUC, XVIII, 1.

ner, et leur dire en même temps que les efforts durables et efficaces sont impossibles sans la grâce de Dieu qu'on n'obtient que par cette prière.

Par ce moyen se forme la foi qui doit diriger l'intelligence, et l'esprit de foi qui introduit dans la vie les principes saisis par la raison.

Quiconque après avoir médité prend la résolution de s'amender, apercevra une quantité d'erreurs qui jusqu'alors passaient inaperçues. Quelques personnes concluent de là qu'elles deviennent « plus mauvaises ». Au contraire, ceci prouve seulement plus de lumière et plus d'attention. L'ennoblissement de la nature ne s'accomplit pas seulement par de bons désirs mais par un travail long et persévérant qui dure parfois bien des années.

Si l'étude du catéchisme a souvent si peu d'influence sur la manière de vivre, c'est justement parce qu'elle est un simple exercice de mémoire et que les enfants en s'y livrant n'apprennent pas en même temps, avec l'aide de la réflexion, à tirer du catéchisme les inductions pratiques qui en résultent.

Mais, quand les enfants arrivent à l'âge où ils peuvent avec profit étudier la lettre du catéchisme, ils doivent l'apprendre mot à mot, par-

faitement. Il faut qu'ils la comprennent de telle manière que, s'ils se trouvent dans le cours de leur vie en face d'objections et de doutes se rapportant à la foi, ils sachent comment répondre aux insinuations et comment lutter contre ces doutes. Autrement, ils se laisseront vaincre. Et ce qu'il y a de pire, ne sachant faire tomber ces accusations, ils s'imagineront qu'il n'existe pas de réponse. Comme il est difficile d'armer d'avance suffisamment les enfants pour cette sorte de lutte, il faut au moins leur donner l'habitude de chercher, lorsqu'ils ne savent pas renverser une objection, la lumière et les conseils où ils sont assurés de les trouver, auprès d'hommes éclairés.

La foi, s'appuyant sur la vérité même, a un instrument que ses adversaires ne peuvent posséder; donc le triomphe lui est toujours assuré, en particulier si l'adversaire cherche réellement la vérité.

## V

FORMATION DE LA VOLONTÉ. — DISCIPLINE. —  
INDÉPENDANCE DE CARACTÈRE.

Cependant ni l'intelligence des choses résul-

tant de la méditation, ni les résolutions ni les prières ne suffiront si on n'habitue pas les enfants à exécuter ce qu'ils ont résolu. Pour tenir fidèlement les résolutions, il faut une force de volonté que les enfants ne peuvent posséder et qui doit se former par degrés, grâce aux exigences intelligentes, fermes et constantes des parents. La raison est une condition nécessaire pour le bon usage de la volonté libre ; mais tant que la raison de l'enfant ne se développe pas suffisamment, c'est le devoir des parents d'user de leur propre raison pour diriger la volonté de l'enfant.

On s'imagine souvent qu'en exigeant des enfants l'obéissance on empêche la formation de leur raison et de leur volonté, mais la raison et la volonté ne peuvent justement se former que par l'obéissance. Naturellement, il n'est pas question ici de l'obéissance exigée avec menaces, quoique dans certains cas et avec quelques caractères la menace soit inévitable, mais d'une obéissance à laquelle il faut habituer les enfants depuis le moment de leur naissance.

Il faut les y accoutumer sans leur expliquer les raisons de l'ordre donné, comme on fait faire l'exercice à un soldat sans s'occuper du but final de cet exercice.



L'obéissance endure la volonté ; elle donne la force de dominer et soi-même et les mauvaises inclinations, de vaincre la paresse, de résister aux tentations ; elle donne le courage de remplir les devoirs les plus difficiles. Acquis dès l'enfance, elle forme pour toute la vie à la discipline et à l'énergie sans lesquelles ni l'ordre social ni aucune action collective ne peuvent être durables. Nous nous plaignons du manque de cohésion, de la dispersion des forces, de ce que bien souvent les plus généreux désirs sont anéantis, n'aboutissent à rien, et nous ne savons ni nous soumettre à l'obéissance, ni l'exiger quand il le faut.

La formation de la volonté par l'obéissance absolue doit précéder le développement de l'intelligence. En se tenant à l'ordre inverse, en développant le jugement et la délicatesse de conscience avant que se forme la force de volonté nécessaire, on arrive aux pires conséquences. Quiconque donne à un enfant l'intelligence des principes en ne lui apprenant pas à les mettre en action lui fausse la conscience et lui fait dévier le caractère. L'enfant sachant alors ce qu'il doit faire et ne le faisant pas, s'habitue à manquer de conscience et à feindre ; il parle bien et il agit

mal, il devient parfois indocile, il a toujours l'âme petite, il est inférieur moralement.

Un jugement sain accompagné d'une volonté puissante crée des caractères forts ; mais le meilleur jugement avec une volonté faible ne donne que des fruits misérables.

Les nombreuses et habituelles déceptions dans l'éducation viennent de ce qu'on dit trop de choses aux enfants, plus qu'ils ne sont capables d'en écouter et d'en comprendre, et qu'on exige trop peu d'eux.

Les parents qui pour respecter, suivant une idée fausse, l'indépendance d'action des enfants, ne leur imposent aucune discipline, arrivent à ceci : que les plus intelligents, les plus richement doués ne sachant plus tard se soumettre à des principes nettement définis, gaspillent, même quand ils ont bonne volonté, leur temps, leurs forces et leur fortune sans profit pour eux-mêmes, pour la société, pour le pays. Après avoir épuisé toutes leurs ressources matérielles et spirituelles, ils terminent ordinairement leur vie d'une manière vaine.

Évidemment, une éducation qui s'appuierait uniquement, comme cela se rencontre parfois, sur l'obéissance aveugle, serait manquée. Les

hommes ainsi élevés ne savent se diriger eux-mêmes. Comme les acteurs qui ayant mal appris leur rôle ne peuvent le jouer sans souffleur, les enfants habitués à exécuter passivement la volonté d'autrui, toujours tenus en lisières, ne s'étant pas formé de principes et de convictions propres, cédant aux influences les plus diverses, finissent par tomber, comme les papillons dans la flamme, dans tout ce dont on les a préservés avec soin pendant de longues années.

Si donc la première partie de l'éducation consiste à former les enfants à une obéissance absolue, il faut plus tard mettre tous ses soins à créer en eux le jugement sain, le caractère droit, l'indépendance d'action désirable. On y arrive en donnant le plus tôt possible aux enfants une certaine part dans les occupations de leurs parents à la maison, les rangements, l'instruction des plus jeunes, en leur faisant rendre de petits services. De cette manière, les enfants s'accoutument au sentiment du devoir et de la responsabilité ; ils apprennent à penser pour eux-mêmes, à se souvenir de ce qui les concerne, à garder l'ordre et la discipline.

En un mot, celui qui, dès sa petite enfance, développe en lui-même, avec la discipline, la

prudence, le courage et l'indépendance d'action nécessaires à son enfance et à sa jeunesse, celui-là conquiert ce qui est indispensable pour diriger plus tard sa famille et ses affaires et pour s'occuper de l'œuvre qui est pour tous la plus importante et la plus chère : le service de Dieu et de la patrie.

---



PREMIÈRE PARTIE



**BUT DE L'HOMME**



# BUT DE L'HOMME

## I

### CONNAISSANCE DE DIEU

Le catéchisme nous enseigne, dès le début, que Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir fidèlement et par ce moyen arriver au ciel.

Nous voyons par là que le but dernier de l'homme est d'atteindre le ciel, c'est-à-dire le bonheur éternel et que la condition pour arriver à cela est de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir fidèlement.

L'Église, s'appuyant sur la parole de Dieu, énumère quelques-unes des perfections divines et nous donne ainsi une certaine connaissance de Dieu et, en même temps, l'idée des vertus auxquelles nous devons tendre pour devenir, suivant l'ordre du Christ « parfaits comme le Père céleste est parfait » (1).

(1) S. MATTH., v, 48.



Puisque Dieu est esprit, nous aussi, créés à l'image de Dieu, nous devons nous gouverner par l'esprit, non par les sens ; par l'esprit de Dieu, l'esprit de foi, non par la chair et le sang qu'il faut soumettre à l'esprit.

Dieu est vérité ; ainsi nous devons être dirigés par la vérité dans nos rapports avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes, avec la vie et ses devoirs.

Dieu est éternel ; donc nos actions doivent avoir une valeur éternelle, c'est-à-dire être accomplies pour exécuter la volonté de Dieu, non par des considérations humaines, par attachement aux choses temporelles ou pour satisfaire nos propres désirs, même bons en apparence.

Dieu est immuable : donc l'homme doit devenir indépendant de son entourage, de ses dispositions, des circonstances et, malgré sa nature corrompue qui le rend fragile et changeant, s'appuyer sur des principes éternels et immuables.

Dieu est miséricordieux, il désire donc que nous soyons miséricordieux les uns pour les autres et il nous a placés dans une telle dépendance réciproque que chacun de nous est nécessaire à l'autre. Celui qui est jeune ne peut se passer du plus âgé, ni le plus âgé du jeune homme ; l'ouvrier, de celui qui lui donne le travail ; l'entrepreneur, de l'ouvrier ; l'armée a be-

soin d'un chef et le chef, d'une armée et ainsi de suite. Chacun, d'après l'ordre divin, dépend des autres et leur est nécessaire. Qui s'écarterait de cette loi et exploiterait son prochain et les dons de Dieu à son profit exclusif, qui éloignerait ce prochain de son cœur, se retrancherait lui-même du cœur du Dieu de miséricorde.

La connaissance des perfections divines montre quelles vertus Dieu désire de nous pour que nous arrivions à développer dans le cours de notre vie la ressemblance avec Lui, mise en germe dans nos âmes, et qu'en même temps nous L'aimions lui-même comme la suprême perfection et la suprême beauté (1).

Le grand admirateur moderne de la beauté, Ruskin, affirme que le caractère se forme par la formation du goût. En effet, l'homme qui aimera de bonne heure la beauté parfaite se détournera infailliblement de tout ce qui est opposé à cette beauté.

La connaissance de Dieu crée une certaine royauté de l'esprit, elle élève l'homme au-dessus du niveau terrestre, le délivre du joug des

(1) On se rappelle les véritables pèlerinages qui eurent lieu dans les environs de Lyon pour voir le vénérable curé d'Ars, l'abbé Vianney. Un pèlerin à qui l'on demandait à son retour ce qu'il avait vu, répondit : « J'ai vu le bon Dieu dans un homme ». Voilà justement ce que Notre Seigneur désire de nous en nous ordonnant d'être parfaits.

rapports humains et développe en lui des principes de courage qui peuvent le conduire jusqu'à l'héroïsme et à la sainteté.

Nous connaissons Dieu, non seulement par les perfections de sa personne, mais aussi par les perfections de ses ouvrages.

Dieu n'a pas interdit que les sens prissent part à cette connaissance, il a même ordonné de les y employer afin que nous tendions à la connaissance de Dieu par l'examen du monde extérieur. Si on juge l'ouvrier à son travail, l'artiste à ses œuvres, on pourra aussi se faire une certaine idée du Créateur en admirant la perfection de ses ouvrages.

Toutes les œuvres humaines ont leurs bornes quant à la perfection et lors même que l'homme les perfectionnerait le plus possible, il ne pourrait cependant leur insuffler la vie, ni leur donner la force de renaître et de se multiplier; il n'est pas même en état de leur assurer la durée.

Dieu a créé tout avec « ordre, poids et mesure » (1).

Malgré l'immense variété de ses créations, il les a toutes soumises aux lois générales qui régissent la nature et, en même temps, à des lois particulières propres à chaque espèce. Il a montré sa sagesse et sa puissance dans les plus petits

(1) SAGESSE, XI, 21.

détails comme dans la construction de l'univers.

Il faut apprendre aux enfants à comprendre, en regardant la nature, quels puissants facteurs du travail sont le poids, l'ordre et la mesure.

Qu'ils admirent avec quelle précision et quelle exactitude Dieu a créé les corps même les plus cachés dans les profondeurs de la terre ou dans les gouffres de la mer ; qu'ils apprennent du créateur ce que doit être le travailleur, avec quelle conscience il doit accomplir toute tâche ; qu'ils se convainquent de la nécessité de la perfection dans le travail et d'un sage emploi du temps, de l'intelligence et de l'argent, se rappelant que tout ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait.

Éclairé ainsi, l'examen des œuvres de Dieu ne montre pas seulement l'inépuisable sagesse divine, mais il élève vers le Créateur l'intelligence et le cœur de la créature. Il donne aussi tant de joie que l'homme, même pauvre, se sent riche en face de ces richesses et comprend combien sont futiles en comparaison des œuvres divines les œuvres humaines. Après cette étude, il ne se fera point un dieu de Mammon, il ne connaîtra pas les tentations d'avarice, d'avidité, de jalousie, il se gardera de la paresse et de l'ennui, il ne rendra pas hommage aux illusions de la fausse beauté.

Il faut pour apprécier une grandeur quelconque un point de comparaison. Pour connaître Dieu, ce point de comparaison est la connaissance de soi-même : ainsi l'enseignant d'un commun accord les philosophes chrétiens et, parmi les païens, ceux qui se sont le plus approchés de la connaissance du vrai Dieu.

Cette science fondamentale est difficile à acquérir. La difficulté vient de ce que la vue, l'ouïe, la mémoire, la raison, la volonté qui servent à approfondir toutes les autres sciences, semblent être pour celle-ci une sorte d'empêchement. L'homme ébloui par ces dons de Dieu oublie, comme l'a oubliée Satan, sa dépendance. Il oublie que tout en étant savant, beau, riche, il est, quoi qu'il fasse, néant, qu'il est sorti de la poussière indépendamment de sa volonté, qu'il retournera en poussière et qu'il n'est ni son maître, ni son créateur.

Il semblerait que lorsqu'on connaît ses pensées, ses sentiments, ses paroles et ses actes, il n'est pas difficile de se connaître soi-même et cependant ni le bilan le mieux établi des pensées, des paroles et des actes, ni la plus profonde analyse des sentiments et des aptitudes, ne permettent de se connaître soi-même. La connaissance de soi, comme l'a exprimé saint Jean en des paroles simples, consiste à recon-

naître qu'on est « pauvre, aveugle et nu » (1).

L'orgueil trompe et obscurcit tellement l'intelligence qu'il faut ordinairement une expérience douloureuse pour arriver à concevoir à quel degré, laissés à nous-mêmes, nous sommes sans force et inclinés au mal. Et à peine arrivons-nous à cette expérience qu'un nouveau danger nous menace : de l'excès de présomption nous tombons dans le doute de nous-mêmes et dans le désespoir.

La connaissance de soi conduisant au doute est aussi erronée et dangereuse que la présomption causée par l'orgueil. Combien il est important dans l'éducation, lorsqu'on apprend aux enfants à se connaître eux-mêmes, de graver en eux la ferme croyance que s'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, ils peuvent tout, suivant les paroles de saint Paul, en celui qui les fortifie (2).

(1) APOCALYPSE, III, 17.

(2) ÉP. AUX PHIL, IV, 13.

---

## II

### AMOUR DE DIEU

Après le devoir de connaître Dieu, le catéchisme nous impose celui de l'aimer.

Si ce devoir n'occupe pas le premier rang, ce n'est point parce que l'amour a une signification inférieure, mais parce qu'un certain degré de connaissance est indispensable à l'amour, surtout quand celui qu'on connaît possède au plus haut degré toutes les qualités dignes d'amour.

Le catéchisme enseigne que le premier des commandements est d'aimer Dieu et le prochain. L'amour renferme et surpasse tout, car celui qui ne saurait rien et ne posséderait rien, mais aimerait parfaitement Dieu et son prochain aurait déjà, suivant les paroles de saint Paul, « accompli la loi » (1).

(1) ÉP. AUX ROM., XIII, 8.

Il existe, sans doute, des cas où la connaissance de Dieu n'a pas conduit à l'amour, ainsi que cela s'est passé pour Satan et depuis pour tous les hérésiarques ; mais ceci s'explique par l'orgueil, la cupidité et d'autres passions qui, en obscurcissant l'intelligence, rendent impossible l'amour de Dieu et le remplacent par l'amour-propre. Quand l'homme n'est pas ainsi aveuglé, la connaissance de Dieu l'amène infailliblement à l'amour de Dieu.

De plus, l'amour de Dieu se forme tellement par la connaissance de Dieu et se conforme tant à cette connaissance que chacun aime surtout en Dieu la perfection qu'il connaît le mieux ; d'un autre côté, chacun connaît surtout la perfection dont les germes sont le plus vivaces en son âme.

Ainsi quelques-uns aiment la vérité, cherchent la vérité, vivent dans la vérité, se tournent vers la vérité comme les fleurs vers le soleil ; d'autres ont faim et soif de la justice et lui rapportent tous leurs actes et toute leur vie ; certains, épris de la sagesse, la cherchent opiniâtement et uniquement partout, dans la science et dans les hommes ; d'autres enfin, connaissant par une sorte de pressentiment le bonheur éternel, sont, dès cette terre, poursuivis d'un tel désir de la perfection en tout qu'ils ne peuvent sans elle



goûter aucun repos. Ils la cherchent dans l'histoire de l'humanité, dans les œuvres de l'art, de la littérature, de la poésie, ils la cherchent dans la vie des héros et dans la vie des saints. Et ce goût de la perfection comme celui de la vérité, de la justice, de la sagesse, conduit à la recherche, à la connaissance et à l'amour de Dieu. Qu'est-ce en effet que l'amour de Dieu sinon l'amour de la perfection ? Quelques-uns ne comprennent pas cela, ils se plaignent et se calomnient en soutenant qu'ils ne peuvent aimer Dieu.

Cela vient de ce qu'ils se représentent la personne de Dieu sous un aspect humain et non divin, et en réalité il ne peuvent aimer cette création de leur imagination.

Si on se rappelle quel lien unit l'amant à l'objet de son amour, il est facile de comprendre que par l'amour de Dieu l'homme se transfigure, se spiritualise et, en quelque sorte, se divinise. Comme le Christ s'est fait homme pour l'amour des hommes, ainsi les hommes par amour de Dieu, doivent devenir les imitateurs du Christ.

De l'amour vient l'imitation du Christ, de sa pauvreté, de son humilité, de son obéissance jusqu'au supplice de la croix, imitation poussée si loin par les amis de Dieu que, con-

trairement aux lois de la nature, il ne s'agit plus pour eux de porter leurs croix, mais d'en supporter patiemment l'absence.

Nous voyons dans la vie de sainte Thérèse qu'elle priait Dieu « pour souffrir ou mourir » et, dans celle de sainte Angèle de Foligno qu'elle demandait au Christ « pourquoi il l'abandonnait » quand un jour s'était passé pour elle sans une dure épreuve.

L'amour, comme le feu, purifie, éprouve, détruit.

Celui qui aime voit tout d'après ce qu'il aime ; ainsi aimant Dieu véritablement, il regarde les choses de la terre à un point de vue non plus humain mais divin. Les paroles du Christ, si incompréhensibles pour les hommes vivant selon le monde, toutes ses exigences si dures aux forces naturelles de l'homme, deviennent accessibles et désirables pour ceux qui aiment Dieu.

« Je dors mais mon cœur veille » (1), dit l'Épouse du Cantique. L'amour veille toujours pour entendre l'appel du bien-aimé. Il supporte toutes les souffrances si elles peuvent apporter au bien-aimé la gloire ; jamais il ne s'arrête après ce qu'il a déjà fait, puisqu'il peut faire encore davantage.

Dieu a tout créé par amour. L'amour est une

(1) CANT. DES CANT., V, 2.

force créatrice. l'homme en la puisant en Dieu devient propre aux actions les plus hautes. Chaque ami de Dieu peut dire avec Élisée « qu'il brûle du zèle de la maison de son maître » (1), c'est-à-dire du royaume de Dieu sur la terre.

Celui qui aime Dieu, le véritable chrétien, voit dans le prochain l'image et la ressemblance divine, il voit l'âme rachetée dans le sang de Notre Seigneur, il voit le sanctuaire du Saint-Esprit, il voit le frère et le cohéritier du Christ.

D'où viennent les vocations des prêtres, des religieux et des missionnaires, les nombreuses associations pour le service du prochain, d'où viennent toutes les œuvres ayant le bien de la société pour but, sinon d'un amour qui, le sachant ou l'ignorant, trouve toujours sa source dans l'amour de Dieu ?

Qui pourrait calculer l'importance de cet amour pour la famille, le pays, la société ? L'amour détruit l'égoïsme, l'avidité, la jalousie et tout ce qui cause les dissensions domestiques, les troubles sociaux, les guerres entre les nations. Seul il pourrait établir sur la terre le règne de Dieu pour l'avènement duquel Notre Seigneur nous ordonne de prier.

L'amour, suivant les paroles du Christ, consiste à accomplir la volonté de celui qu'on aime,

(1) III Rois, xix, 10.

ainsi il exige l'abnégation et parfois de très grands sacrifices. Au contraire, l'amour, dans le sens vulgaire du mot, consiste à s'aimer soi-même en quelqu'un ou en quelque chose et ainsi à ne chercher que sa propre satisfaction.

L'amour surnaturel, indispensable au salut, est, comme le catéchisme l'appelle, une vertu théologale. Il repose, comme toutes les vertus, sur la volonté humaine agissant conjointement avec la grâce de Dieu. Il faut prier pour avoir la grâce et il faut former sa volonté par des actes qui, s'ils ne viennent pas de l'amour, y conduisent. Et parmi les actes inspirés par l'amour et qui y conduisent, n'oublions pas le plus important sans lequel tous les autres seraient vains : la prière. Il est vrai que, suivant les paroles du Christ, celui-là n'aime pas véritablement qui dit : Seigneur, Seigneur (1), mais celui-là seulement qui accomplit la volonté de son Père. Ainsi la prière seule ne peut satisfaire à la volonté de Dieu ; d'un autre côté, sans la prière nous ne pouvons rien faire d'agréable à Dieu.

Si tant de bons efforts, de peines, de travaux ne donnent souvent aucun fruit, c'est parce que la prière en a été absente. Notre Seigneur nous avertit que sans lui nous ne pouvons rien faire. En nous approchant de Dieu par la prière et la

(1) S. MATTH., VII-21.

méditation, nous nous pénétrons de l'esprit du Christ et nous puisons en lui, la lumière, la force, la vertu.

---

### III

#### SERVICE DE DIEU

De même que la connaissance de Dieu doit conduire à l'amour de Dieu, l'amour de Dieu doit nous mener à notre troisième devoir sur cette terre : au service de Dieu.

C'est le désir de Dieu que tous les hommes le connaissent et l'aiment et, par conséquent, connaissent et aiment la vérité, la justice, la miséricorde et toutes les perfections réunies en Dieu. Notre devoir est de donner par toute notre vie et notre conduite une idée des perfections de Dieu et d'amener ainsi ceux qui nous entourent à le connaître et à l'aimer.

On juge du maître par le serviteur : le bon serviteur procure de la gloire à son maître. Ainsi, nous chrétiens, nous serviteurs de Dieu, nous devons procurer de la gloire à Dieu, car le

monde ne juge pas Dieu d'après ses paroles, le catéchisme, l'enseignement de l'Église ou la foi, mais d'après la conduite de ceux qui se disent chrétiens. Quand une personne accomplissant les pratiques de la religion, tombe dans la médisance et l'emportement ou manque de sagesse, ceux qui ne sont pas affermis dans la foi, au lieu d'accuser celui qu'ils voient tomber, accusent plutôt l'enseignement de la foi et se plaignent avec mépris de son inefficacité. Au contraire, les vertus des personnes dirigées par la foi : la sérénité de l'intelligence devant les soucis de la vie, la miséricorde pour les ennemis, le dévouement envers les pauvres et les souffrants, la justice et la vérité dans les plus petits actes, amènent les incroyants à chercher la source d'où découlent ces vertus et à connaître Dieu. Par ce moyen, jadis, des gens simples, en supportant le martyre pour la foi avec un courage surnaturel, ont converti des sages païens (1).

(1) Une dame visitant une pauvre femme malade s'efforçait de l'amener à se confesser. La pauvre femme, aigrie par la souffrance, répondit brusquement qu'elle ne croyait pas en Dieu, car si Dieu existait et était aussi bon qu'on le disait, il n'y aurait pas dans le monde des gens aussi malheureux qu'elle. La charitable dame s'attrista, mais n'insista pas. Elle continua à soigner la malade, s'efforça de la distraire, de la consoler, de lui apporter du soulagement. Des semaines et des mois s'étaient passés quand un jour, à l'improviste, la malade demanda un prêtre à sa bienfaitrice. « Pourquoi

Pour certaines personnes la pensée de l'idée qu'on se formera sur leur famille ou leur pays d'après leur conduite est un aiguillon extrêmement puissant. Cet aiguillon a parfois une grande importance, même pour les enfants. Il faut en user dans l'éducation ; il faut éveiller dans les jeunes âmes le noble désir de montrer soit dans les écoles, soit ailleurs, la grandeur de la foi non par des contestations et des disputes pour lesquelles les enfants ne sont pas suffisamment formés, mais par la fidèle observance des lois divines, par l'assiduité au travail car « l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler (1) », par le respect de la vérité car « Dieu dit toujours vrai » (2), par l'observation de la justice car « le Seigneur est juste » (3).

Voilà le service de Dieu ordonné par le catéchisme et le devoir qui en découle de servir le prochain, la société, le pays. Rien ne peut nous affranchir de ce devoir, ni le défaut de santé ou d'intelligence, ni le manque de temps ou d'ar-

faire, demanda la dame, puisque vous ne croyez pas en Dieu ? — J'y crois maintenant, répondit la pauvre femme, car s'il n'y avait pas de Dieu et si Dieu n'était pas bon, il n'y aurait pas en ce monde de personnes semblables à vous.

(1) JOB, v, 7.

(2) ÉP. AUX ROM., III, 4.

(3) PS., x, 8.



gent. Si pour le service de Dieu il fallait des conditions indépendantes de la volonté humaine, le catéchisme ne placerait pas ce devoir absolument au-dessus de tous les autres.

Dieu demande un autre service aux riches qu'aux pauvres, aux gens instruits qu'aux ignorants ; il en désire un autre des enfants que des personnes plus âgées, des malades que des bien portants ; mais il veut que chacun dans sa position fasse ce qui dépend de lui. Les conditions extérieures influent sur le genre de ce service mais ne peuvent nous en affranchir.

Créés par la volonté de Dieu pour servir, nous ne pouvons que choisir ce que nous voulons servir : soit Dieu et le prochain, soit Satan et le monde.

Il est vrai que de notre temps et dans notre pays, il faut parfois une prudence exceptionnelle et un grand courage pour servir Dieu en étendant son règne sur la terre, malgré les courants opposés qui nous divisent, malgré les persécutions, et les difficultés que nous rencontrons à chaque pas.

Il faut aux Polonais de l'héroïsme pour qu'en enseignant à leurs enfants le devoir de servir Dieu et la patrie, en les formant aux vertus chrétiennes et civiques, ils les préparent en même temps comme la « mère polonaise » de

Mickiewicz (1), à tous les genres de tourments, sinon physiques au moins moraux, pour qu'ils

(1) MICKIEWICZ, poète polonais (1798-1855).

« O mère polonaise, si la lumière du génie brille dans les prunelles de ton fils, si son front d'enfant reflète la fierté et la noblesse des Polonais d'autrefois,

« Si, quittant le groupe de ses compagnons, il court au vieillard qui lui chante des légendes, s'il écoute la tête inclinée quand on lui raconte les hauts faits de ses ancêtres,

« O mère polonaise, ton fils s'amuse mal. Agenouille-toi devant l'image de la Mère de douleur et regarde le glaive qui ensanglante son cœur, l'ennemi traversera ta poitrine d'un glaive semblable.

« Quand même le monde entier fleurirait dans la paix, quand s'allieraient les peuples, les gouvernements, les idées, ton fils est appelé au combat sans gloire, au martyre sans résurrection.

.....  
 « Notre Rédempteur, enfant à Nazareth, jouait avec la croix sur laquelle il sauva le monde. O mère polonaise, j'amuserais ton enfant avec ses futurs jouets.

« Entoure-lui les mains d'une chaîne, ordonne-lui de s'atteler à une brouette\* pour qu'il ne pâlisce pas devant la hache du bourreau, pour qu'il ne rougisse pas à la vue de la corde.

« Car il n'ira pas, comme les chevaliers d'autrefois, planter dans Jérusalem la croix triomphante, ni, comme les soldats du monde nouveau, labourer la terre et l'arroser de sang pour la liberté...

« Un espion inconnu le provoquera, une justice parjure luttera contre lui, le champ de bataille sera une fosse cachée ; un puissant ennemi prononcera son arrêt.

« Au vaincu restera comme monument funèbre le bois desséché de la potence ; pour toute gloire, il aura les courtes larmes d'une femme et les longs entretiens nocturnes de ses compatriotes ». (*A la mère polonaise*. 1830)

\* Allusion à la brouette des mineurs de la Sibérie.

les accoutument à un travail ingrat, contraire à leur profit personnel, presque privé d'espoir du succès.

Il faut enseigner aux enfants polonais la sagesse pour qu'ils ne laissent passer aucune occasion de faire ce qui nous est accessible sans se laisser tenter par ce qui nous est impossible.

Il faut leur inculquer qu'en aimant et servant Dieu, ils rendent au pays le service le plus efficace, de même qu'en aimant et servant le pays, ils rendent à Dieu le véritable service. S'il était besoin pour cela d'une preuve, on pourrait la trouver en ce que ces deux amours et ces deux services sont également persécutés devant notre pays. Et cependant, les dures conditions dans lesquelles nous nous trouvons ne doivent pas nous enlever l'envie de travailler avec persévérance ; au contraire, elles doivent nous confirmer dans la conviction qu'il appartient aux hommes de servir, de lutter, de travailler et à Dieu de couronner leurs efforts de succès quand sonnera l'heure marquée par sa miséricorde.

Et quand même nous devrions longtemps attendre l'effet visible, palpable de nos efforts, quand bien même nous ne l'atteindrions pas en cette vie, comparons la situation de ceux qui servent le monde avec celle de ceux qui servent Dieu. Le monde paye ses serviteurs d'un faux

éclat passager et les laisse ensuite dans l'oubli ou les abandonne au mépris sans avoir apaisé les passions qu'il a attisées en eux et qui les condamnent à de continuelles souffrances. Dieu, au contraire, récompense le fidèle service de ses amis dans la vie temporelle comme dans la vie éternelle.

Notre Seigneur nous dit que son royaume n'est pas de ce monde, que nous devons attendre notre récompense dans l'éternité et non dans le temps. Cependant la confiance, l'espoir, le calme de la conscience, l'indépendance de l'esprit que Dieu donne en partage, dès cette vie, à ses fidèles serviteurs en les affranchissant des considérations humaines, deviennent pour eux les arrhes généreuses de la récompense éternelle.

Mais que dire de cette récompense éternelle puisque saint Paul « ravi » (1) au ciel s'écrie que l'intelligence humaine ne peut comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime. Et cependant, il découvre en partie ce mystère. « Maintenant, nous voyons comme dans un miroir sous des figures énigmatiques, mais alors ce sera face à face » (2).

Et le Seigneur Jésus s'exprime encore plus fortement : « Or, la vie éternelle c'est de vous

(1) II<sup>e</sup> ÉP. AUX COR., XII, 2.

(2) I<sup>re</sup> ÉP. AUX COR., XIII, 12.

connaître pour le seul véritable Dieu, vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé » (1).

Nous voyons ainsi clairement que la vie éternelle consiste à connaître Dieu plus intimement, c'est-à-dire toutes les perfections formant l'être spirituel de Dieu. En considérant la joie que nous causent la lumière, la vérité, toute beauté morale ou matérielle, tout progrès dans le domaine de la science, toute vertu reflétant dans les hommes les perfections de Dieu, nous pouvons, à un certain degré, imaginer ce que sera la connaissance de ces perfections face à face, c'est-à-dire à leur source même, en Dieu.

Mais Notre Seigneur dit encore qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père et ceci jette une autre lumière sur la récompense éternelle. Ces demeures indiquent certainement le degré auquel nous serons rapprochés de Dieu selon ce que nous aurons fait en ce monde dans ce but. Chacun donc sur cette terre bâtit de ses mains pendant sa vie sa demeure céleste et les matériaux pour cette construction sont les vertus répondant aux perfections de Dieu. Ainsi, celui qui ne s'efforce pas de développer ces vertus en lui-même ou dans les enfants qu'il élève, se fait ou leur fait le plus grand tort.

Autant serait cruel et injuste l'homme qui re-

(1) S. JEAN, XVII, 3.

fuserait à lui-même et à d'autres les conditions nécessaires au développement physique, autant est injuste et cruel celui qui ne cherche pas pour lui-même ou ses enfants le complet développement spirituel, la mesure complète de lumière, de science, de beauté, en un mot de perfection pour laquelle Dieu nous a créés et vers laquelle l'Église nous fraye un chemin.

Dans le monde physique, les éléments opposés ne peuvent se réunir, ainsi dans le monde spirituel pour s'unir à Dieu, il faut se diriger non par les sens, par l'animalité, ni par aucune des passions qui ne peuvent avoir de lien avec Dieu, mais par l'esprit de Dieu, c'est-à-dire par la justice, la vérité, la miséricorde.

Que les parents apprennent à leurs enfants à se souvenir de cette éternelle récompense en face des difficultés et des tentations diverses. Qu'ils ne les laissent pas tomber dans la conception de Mahomet, plaçant dans les jouissances matérielles la récompense éternelle. Une autre malheureuse erreur fait que quelques-uns considèrent tout travail et toute vertu ayant la récompense éternelle pour but comme égoïste et intéressé. L'homme créé pour la vérité, la justice, la beauté et y tendant comme le fleuve à l'océan n'est pas égoïste ; s'il l'est, c'est d'une manière si haute qu'il faudrait appeler d'un autre nom

un tel égoïsme. Cet homme est simplement juste, il donne à Dieu, au prochain, à lui-même ce qui, de par la volonté de Dieu, appartient à chacun et il édifie ainsi le royaume de Dieu sur la terre pour régner éternellement dans le ciel.

Si les enfants étaient habitués plus tôt à la lutte de la vie dans la pleine intelligence de sa signification et de son but, il y aurait moins de raisons de se plaindre du manque d'hommes, du désordre de la société et de la chute de la nation.

---

DEUXIÈME PARTIE



LA FOI





# LA FOI

## I

*« Le juste qui m'appartient vit de la foi ».*

(Aux Hébreux, x, 38).

LA FOI EST LA BASE DE L'ÉDUCATION, LE MOYEN  
D'ATTEINDRE LE CIEL. — SUR QUOI REPOSE LA FOI. —  
CONDITIONS POUR CONSERVER LA FOI.

Chacun, après avoir considéré le but de l'homme, doit arriver à la conviction que :

1<sup>o</sup> Dans l'éducation il faut avoir constamment ce but sous les yeux ;

2<sup>o</sup> La foi est une condition indispensable pour atteindre ce but et, par conséquent, la base de l'éducation.

La foi, suivant la définition du catéchisme, est une vertu surnaturelle par laquelle nous

croyons fermement toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Église nous enseigne.

La foi est une vertu surnaturelle, mais Dieu dispose les hommes pour ce qu'Il désire d'eux ; de sorte que, s'ils ne sont pas pervers, ils ont une inclination naturelle vers la foi.

Cette inclination naturelle ne suffit pas, car l'orgueil dont nous avons hérité avec le péché originel, éveille tôt ou tard des doutes qu'on ne peut vaincre que par la science et l'humilité.

Une science profonde n'est pas accessible à chacun de nous et l'humilité est difficile pour tous. Quiconque cependant arriverait à posséder l'une et l'autre ne trouverait dans la foi aucune difficulté.

La science seule n'est pas suffisante par elle-même. On l'a vu pour Arius, Photius, Luther et quantité d'hérétiques savants qui ont perdu la foi, non faute de science mais par le manque de cette grâce nécessaire à la foi qui n'est donnée qu'aux humbles.

Ils ont perdu la foi en s'appuyant seulement sur leur propre jugement, en s'expliquant à eux-mêmes librement la parole de Dieu, en n'acceptant les commentaires de l'Église qu'autant qu'ils ne gênaient pas leur orgueil et leur sensualité.

Les mystères de la foi ne peuvent être saisis par la science et la raison humaine sans l'humili-

lité qui, étant d'accord avec la vérité, permet à l'homme de pénétrer les mystères de la vérité éternelle.

Le devoir de l'éducateur est de former cette double et indispensable base de la foi : l'humilité et la science, afin que les tentations qui s'élèveront contre la foi se brisent devant une intelligence et une âme armées pour une lutte victorieuse.

La foi ne repose pas, comme on l'imagine souvent, sur des sentiments ou des idées isolées. Elle doit pénétrer et par conséquent transfigurer tout l'être, afin que les pensées, les paroles, les actes et toute la conduite de la vie soient vivifiés par son esprit.

Saint Paul appelle la foi un bouclier (1) qui protège les soldats du Christ contre les traits qui les menacent dans la lutte de la vie. Comme les boucliers dont se couvraient les chevaliers du moyen âge devaient être sans rouille pour avoir la résistance nécessaire, ainsi la foi pour être victorieuse doit être immaculée. Tout ébranlement de la foi affaiblit la volonté en face des tentations et fraye un chemin vers la chute.

Le symbole des Apôtres renferme en douze articles tout ce que nous devons croire pour être sauvés. L'Église oblige les catholiques

(1) AUX ÉPH., VI, 16.

à apprendre et à souvent répéter ces articles de la foi et ne permet pas aux enfants qui en sont insuffisamment instruits de s'approcher des sacrements. Mais, hélas, parmi les catholiques, il en est beaucoup qui, choisissant entre ces articles font, suivant leur goût, un code de foi et de morale autre pour les femmes que pour les hommes, pour les ignorants que pour les savants, pour les serviteurs que pour les maîtres, pour les enfants que pour les parents.

Et cependant, de même qu'on ne peut passer une syllabe dans un mot donné sans en changer l'ensemble et la signification, ainsi en altérant une partie quelconque de l'enseignement de l'Église, c'est-à-dire de la vérité, on altère l'ensemble, on perd la lumière et tous les biens qui découlent de la vérité.

En enseignant la foi aux personnes jeunes, il ne faut pas se borner à ce qui suffit pour le moment, il faut d'avance les armer de la science nécessaire pour qu'elles puissent se défendre dans le cours de leur vie contre les faux principes qu'elles rencontreront.

Tout ébranlement de la foi ouvre un accès aux passions et les passions, à leur tour, sont le plus grand danger pour la foi.

Les hommes qui depuis l'enfance sont habitués à ne se rien refuser, à ne résister à aucune de

leurs fantaisies, s'irritent contre les obstacles que la foi oppose à leurs passions. Ordinairement, les obstacles que rencontre la foi ne viennent pas de la raison, à laquelle la foi ne fait pas violence, mais de la licence, à laquelle elle met un frein.

Quand la pureté du cœur est menacée, c'est que la foi est ébranlée. Que les jeunes gens ne s'excusent pas de la perte de la foi par son apparente opposition avec la raison, la science et ce qu'on appelle le progrès des idées ; qu'ils défendent la vertu s'ils veulent conserver la foi, qu'ils défendent la foi s'ils veulent conserver la vertu.

L'une et l'autre s'assurent par le même moyen : la fuite des mauvaises compagnies, des amitiés, des livres et des spectacles dangereux, de la curiosité inutile. Les parents doivent aussi se rappeler qu'ils ne préserveront leurs enfants que de ce dont ils se préservent eux-mêmes, qu'ils n'éveilleront en eux le dégoût et le mépris que de ce dont ils s'éloigneront eux-mêmes. Qu'ils ne se permettent pas de conversations inconvenantes sous prétexte que les enfants ne les entendent et ne les comprennent pas ; qu'ils ne reçoivent pas chez eux de gens dont leurs enfants ne doivent pas suivre l'exemple ; qu'ils n'aient point de livres, de journaux, de tableaux

pouvant devenir un poison pour les enfants ; qu'ils ne rient et ne plaisantent pas de ce qui, de près ou de loin, constitue une offense à Dieu. Se rappelant enfin que la science de la foi s'obtient par le travail et la grâce de la foi par la prière, qu'ils s'enseignent la foi à eux-mêmes comme à leurs enfants, qu'ils la demandent à Dieu en même temps pour eux et pour leurs enfants.

---

## II

*« Je crois en Dieu le Père tout-puissant,  
créateur du ciel et de la terre ».*

SITUATION DE L'HOMME ENVERS DIEU. — DE  
L'ÉPREUVE DES ANGES. — DE L'ACTION DE DIEU ET DE  
L'ACTION DU MAUVAIS ESPRIT. — FAIBLESSE  
D'ADAM. — INFLUENCE D'ÈVE.

De la foi en Dieu, comme de leur source naturelle, découlent des vérités qui nous donnent l'intelligence de nos rapports avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes, avec toute la création.

Le catéchisme nous enseigne ces vérités. Nous voulons seulement attirer ici l'attention sur les principes résultant de ces vérités, prin-



cipes, qui doivent régir ces rapports et ainsi toute l'éducation.

Les parents qui développeraient de bonne heure chez leurs enfants une vivante foi en Dieu et leur enseigneraient à déduire de cette foi tout ce qui en découle logiquement, donneraient en vérité à toute la vie de ces enfants une base d'airain.

Ainsi, nous appelons Dieu père et créateur et le nom même de « Père » donné à Dieu nous fait voir clairement ce que Dieu est pour l'humanité et ce que tout homme est devant Dieu. Il montre que Dieu a droit à notre adoration, notre amour, notre obéissance, notre confiance et que, de notre côté, nous pouvons compter sur sa miséricorde et sur toutes les grâces nécessaires à la vie temporelle et éternelle. Il faut donc Lui demander chacune de ces grâces et Le remercier de chacune. Notre hommage Lui est dû avant de commencer et en finissant nos actes de chaque jour ; c'est à Lui qu'il faut demander pardon pour nos offenses, c'est d'après sa volonté que nous devons nous diriger, c'est à sa sagesse et à sa miséricorde que nous devons nous abandonner.

En reconnaissant que Dieu est Créateur, nous affirmons ses droits exclusifs sur nous et sur toute créature.

Le catéchisme enseigne que Dieu a tout créé pour lui-même et il existe des hommes assez bornés pour découvrir, à cause de cela, en Dieu une sorte d'égoïsme humain. Ils ne comprennent pas que Dieu étant la Vérité, la Sagesse, la Lumière et toute perfection, n'a pas besoin de ce qu'il est lui-même, et qu'ainsi en nous créant *pour lui-même*, il nous crée pour ce qui nous est nécessaire à nous et non à Lui, c'est-à-dire pour la vérité, l'amour, la beauté et la vie éternelle ; par là même pour notre propre bonheur.

Pourquoi, demanderont tous les enfants, les maladies, les souffrances, la mort ; pourquoi les soucis, les querelles, les inquiétudes ; pourquoi tant de chagrins, pourquoi cette terre s'appelle-t-elle « une vallée de larmes », si Dieu nous a créés pour le bonheur ?

La désobéissance a été la cause de tout cela en enlevant à l'homme le droit au bonheur auquel Dieu l'avait destiné.

Tout ce que Dieu a créé était « parfait en son genre », mais la perfection matérielle ne pouvait suffire.

Il a plu à Dieu d'éprouver la perfection des hommes et des anges afin de constater l'usage qu'ils feraient de l'intelligence et de la volonté libre dont il les avait doués.

Le premier parmi les anges, Lucifer, prince

de lumière, ivre de sa perfection, oublia qu'il n'était qu'une créature et destiné, comme toute créature, seulement au service et à la gloire de Dieu. Il voulut égaler Dieu, peut-être le surpasser, il lui refusa l'obéissance et ainsi, infidèle à la vérité, de prince de la lumière il devint prince des ténèbres et du mensonge, d'ange il devint Satan. De sa ressemblance avec le Créateur il retint seulement ceci : que son action sur l'humanité est comme une parodie de l'action divine. Dieu a créé l'homme par amour, l'a animé de son esprit pour l'attirer et l'unir à lui ; Satan, dans sa haine pour la lumière et la vérité, dans sa haine de Dieu, veut souffler cet esprit de révolte et de haine dans d'autres âmes et les attirer avec lui dans l'abîme auquel il a été condamné.

Par là s'explique la double action qu'on remarque en toute âme depuis sa naissance : l'action divine à l'aide de la parole de Dieu, de l'Église, de la voix de la conscience, de l'inspiration de la grâce, et l'action de Satan par les tentations de l'orgueil, du monde et de la chair.

Il faut habituer les enfants à reconnaître ces deux actions opposées entre elles, autrement ils ne pourraient distinguer ce que leur suggère la voix de la conscience, c'est-à-dire l'inspiration divine, de ce qui est une incitation de Satan.

On demandera peut-être par quel moyen les enfants atteindront à cette pénétration, puisqu'il arrive même aux plus sages de céder à l'illusion et de prendre les incitations de Satan pour des inspirations divines et inversement.

On peut en effet toujours se tromper ; il ne faut donc jamais être trop sûr de soi et de ses manières de voir et, dans les cas douteux, il faut chercher des conseils et une direction auprès de ceux qui ont l'autorité et la science nécessaires.

Si on manque cependant de semblables conseils, il y a des signes auxquels on peut ordinairement reconnaître d'où viennent les désirs et les tendances, et qui montrent comment on doit se diriger et ce qu'il faut repousser.

L'Écriture sainte dit que « le principe de tout péché est l'orgueil » (1) et que « Dieu donne la grâce aux humbles » (2). Ainsi, on peut hardiment affirmer que tout ce qui est d'accord avec l'enseignement de l'Église et les devoirs d'état, d'accord avec la justice et la prudence, tout ce qui confirme dans l'humilité et l'amour du prochain, tout cela est sans aucun doute inspiré de Dieu. Au contraire, le désir de choses extraordinaires et exceptionnelles, surtout si elles excitent

(1) ECCLÉS., x, 15.

(2) ÉP. DE S. JACQUES, IV-6 ; 1<sup>re</sup> ÉP. DE S. PIERRE, V-5.

l'amour-propre, la vanité, l'opiniâtreté, l'impatience, la fièvre pour leur réalisation : tout cela certainement ne vient pas de Dieu.

En considérant les circonstances qui ont précédé et accompagné la chute de nos premiers parents, nous voyons qu'Adam et Ève n'avaient pas le désir de se révolter contre Dieu comme Satan.

De quelle manière arrivèrent-ils à la révolte ? Il y a là un grand enseignement. Satan n'attire jamais dès l'abord à une rébellion ouverte. Il faut encore remarquer ici que l'action de Satan est une parodie de l'action divine. Dieu, d'ordinaire, n'exige pas immédiatement une vertu héroïque, Il y conduit par degrés.

Si Satan avait d'abord engagé clairement Ève à se révolter contre Dieu, il l'aurait vraisemblablement effrayée. Mais il commence simplement par lui demander pourquoi Adam et elle ne mangent pas le fruit d'un des arbres du paradis, pourquoi on leur a défendu d'y goûter et même de le toucher.

La question est en apparence innocente, la réponse d'Ève ne renferme en soi rien de mal, mais le germe du péché et toutes ses conséquences sont dans le fait même qu'elle s'est laissée aller à causer avec le Tentateur. Le raisonnement sur les ordres de Dieu et de toute

autorité juste est le premier pas vers le péché car il soumet les commandements des supérieurs au jugement de ceux qui leur sont soumis et détruit ainsi toute puissance et tout ordre.

Il faut dire de bonne heure aux enfants qu'on les interrogera souvent à propos des commandements de Dieu et des ordres de leurs parents, qu'on leur demandera comme à Ève, pourquoi ils s'abstiennent de ce que d'autres se permettent. Pourquoi ne vas-tu pas où vont les autres ? Pourquoi ne lis-tu pas ce que d'autres lisent ? Et, plus tard dans la vie : pourquoi ne joues-tu pas puisque tu as besoin de distractions ? Pourquoi ne fais-tu pas de dettes et n'emprantes-tu pas, puisqu'il te faut de l'argent ? Pourquoi ne te bats-tu pas en duel, puisqu'on t'a offensé ? Pourquoi ne divorces-tu pas, puisque tu n'es pas heureux ? Pourquoi jeûnes-tu et vas-tu à la messe le dimanche, puisque d'autres ne le font pas ? Pourquoi et toujours pourquoi, voilà la question que font à l'homme, en présence des lois divines, Satan, le monde et les sens. Il n'y a qu'une réponse, celle de Jean-Baptiste à Hérode : *non licet* — ce n'est pas permis.

Dieu, après avoir créé Adam, reconnut qu'il fallait lui donner une aide semblable à lui. La nécessité d'une aide pour Adam témoigne de sa faiblesse.

Ève créée pour être une aide est donc destinée non à la première place, mais à la seconde.

Dieu en bénissant Adam et Ève leur dit : « Croissez et multipliez et assujettissez-vous la terre » (1). Il leur donna ainsi l'autorité sur tout ce qu'il avait créé sur la terre.

L'Écriture appelle un lieu de délices l'endroit où Adam et Ève devaient étendre leur domination. Ils pouvaient se nourrir de tous les fruits qui s'y trouvaient à l'exception d'un seul.

Nous voyons par là le plan des desseins de Dieu sur l'humanité avant la chute de nos premiers parents. Dieu les rendit maîtres de la terre et décida que cette domination leur serait commune à tous deux et serait laborieuse et limitée.

La vie en commun, le travail en commun ne sont possibles que si chacun a sa place propre et s'y tient en remplissant son devoir sans empiéter sur ce qui appartient aux autres.

Que la domination d'Adam et d'Ève fût accompagnée de travail, on ne peut en douter ; car bien que le paradis fût un lieu de délices et ce travail probablement sans fatigue ni soucis, on ne peut cependant régner sur rien sans un certain travail.

Nous voyons que cette domination devait être tempérée, puisque Dieu y fixa certaines

(1) GENÈSE, I, 28.

bornes afin d'éprouver la fidélité d'Adam et d'Ève et de leur offrir un champ de mérites.

Adam et Ève ne remplirent pas les conditions de cette domination et ne sortirent pas victorieux de l'épreuve qui leur était imposée.

Le manque de fidélité d'Adam sous l'influence d'Ève montre combien il est important que les jeunes gens aient leur faiblesse présente à l'esprit afin d'apprendre de bonne heure à se garder des mauvaises influences et à former en eux-mêmes les principes et le courage nécessaires pour être fidèles.

Puisque Dieu a donné à l'homme l'autorité et lui a confié la domination, l'homme doit se souvenir que, dans l'ordre divin, des devoirs accompagnent toute puissance. Qu'il use de son pouvoir avec prudence et mesure, qu'il remplisse aussi consciencieusement ces devoirs de tout genre afin de ne point perdre les droits qui y sont attachés.

Il n'est pas moins important de convaincre la femme pendant son éducation que Dieu l'ayant créée pour être « l'aide » de l'homme, c'est en vain qu'elle s'efforcerait de l'égaliser. En voulant conquérir un pouvoir que Dieu lui a refusé, elle perd souvent celui qu'il lui a confié. Les femmes, lorsqu'elles ne veulent pas être des aides, deviennent ordinairement des obstacles



et troublent l'ordre comme le fit Ève. Combien il est important d'apprendre aux jeunes filles à devenir de filles d'Ève imitatrices de la vierge Marie ! Qu'elles comprennent combien de mal et que de bien arrivent en ce monde par les femmes. Apprécient le pouvoir d'exercer une influence que Dieu leur a donnée en partage, qu'elles en usent à l'exemple de la mère de Dieu pour sauver les âmes et non pour les perdre ; qu'elles deviennent les servantes de Dieu comme la vierge Marie et non, comme Ève, les auxiliaires de Satan.

Ève voulait, suivant la promesse de Satan, égaler Dieu. Marie « la servante du Seigneur » devient l'Épouse de l'Esprit Saint et la mère du Sauveur.

En parlant ici des petites filles, on ne peut passer sous silence la tendance actuelle à les élever comme les garçons. Les jeunes filles, en grande partie, sont disposées, en principe, à recevoir cette direction dans leurs études et les parents ne savent le plus souvent qu'en penser.

Qui décidera si et à quel degré il faut considérer les filles et les garçons comme semblables au point de vue de l'instruction ?

La Providence, en donnant aux femmes les aptitudes nécessaires et en ne leur défendant l'étude par aucun commandement, les autorise

par là même à s'instruire en diverses branches. Mais de ce que les femmes sont aptes à l'étude, résulte-t-il qu'elles soient aptes à des carrières auxquelles les hommes se consacrent exclusivement ?

L'organisme de la femme est si différent de celui de l'homme que l'égalité entre eux est impossible. Tout le monde est d'accord pour penser qu'une femme mariée, mère, nourrissant et élevant des enfants, ne peut entrer dans une carrière exigeant un travail hors de la maison. Par conséquent, les femmes qui veulent se consacrer à ces carrières ne doivent pas se marier.

Cette solution du problème n'est qu'apparente ou, en tout cas, que partielle.

Plus la carrière choisie par les hommes rend leur vie pénible, plus ils sont disposés à se marier de bonne heure. Ils se disent qu'après avoir travaillé hors de chez eux pour les autres et pour la société, ils ont besoin de trouver, au foyer domestique, la tranquillité de l'âme et du corps ; ils ont besoin que quelqu'un les attende à la maison, se souvienne de leur repos, de leur bien-être, de leur santé, partage leurs joies et leurs douleurs. Ils ont le droit d'espérer cela dans le mariage et par cette « division » du travail entre l'homme et la femme, se réalisent à la fois et les tendances modernes vers le perfec-

tionnement du travail matériel et le dessein de Dieu lorsqu'il créa la femme. Elle devient ainsi, en réalité, l'aide nécessaire à l'homme, car « il n'est pas bon que l'homme soit seul » (1),

Que ceux qui veulent la même culture intellectuelle pour les femmes que pour les hommes se rappellent que, pour elles aussi, après le travail de la journée à l'extérieur, un foyer sans aide, sans protection, sans services volontairement rendus, est meurtrier. Si des hommes s'épuisent en travaillant hors de chez eux et ont besoin en rentrant de renouveler leurs forces, les forces des femmes, encore moins résistantes, ont besoin aussi de se renouveler chaque jour. Par conséquent, dans le choix d'un métier pour les jeunes filles il convient de ne pas oublier la nécessité d'un foyer agréable ; mais il faut que celle à qui il appartient ait su se le créer en y vivant et en y travaillant sans passer au dehors des journées entières comme l'exigent certaines carrières.

Il n'y a pas de carrière ni de travail au dehors qui empêchent un homme de se marier et d'avoir à son foyer une femme se souvenant de ce qui lui est nécessaire. Pour les femmes, au contraire, la vie et le travail hors de la maison non seulement excluent la possibilité du ma-

(1) GENÈSE, II, 18.

riage, ce qui ne serait peut-être qu'un petit malheur pour plus d'une, mais leur enlèvent le moyen de s'occuper de leur maison et de tout ce qui peut la rendre saine et agréable. Pour la femme qui se consacre à certaines carrières, il ne suffit pas de renoncer au mariage, elle doit encore renoncer à tout confort, à tout soin pour elle-même ou sa maison. Après avoir travaillé au dehors, elle ne trouve pas au retour ce qui pourrait lui adoucir et lui embellir la vie. Avec des forces inférieures à celles de l'homme et un travail égal au sien, elle est complètement privée de ce repos qu'il trouve chez lui.

Que les femmes qui tendent à l'égalité avec les hommes se rappellent donc que cette prétendue égalité les condamne à des conditions d'existence que les hommes n'acceptent que par exception.

---

### III

«... Et en Jésus-Christ son fils unique,  
Notre Seigneur ».

#### DES DEVOIRS ENVERS NOTRE SEIGNEUR ET DE L'OBLIGATION DE L'IMITER.

Instruits par le symbole des Apôtres de ce que nous devons à Dieu le Père, nous reconnaissons ensuite comme *Notre Seigneur* la seconde personne de la sainte Trinité, Jésus-Christ fils de Dieu, et nous voyons par ces mots mêmes quels sont nos devoirs envers lui.

Notre Seigneur comme Fils de Dieu a les mêmes perfections que Dieu le Père et nous avons les mêmes devoirs d'adoration, d'amour et de confiance envers Dieu le Fils qu'envers Dieu le Père, puisqu'ils sont un seul et même Dieu.

Il est difficile de comprendre comment Notre

Seigneur étant Dieu et en tout égal à son Père, peut en même temps être le Fils de Dieu. C'est impossible dans l'ordre naturel des choses, mais dans le sens spirituel, on entend par le mot Fils la sagesse, l'amour, la pensée, la parole, l'action de Dieu. Elles ont en réalité leur principe et leur filiation en Dieu. Cela ne signifie pas cependant que par leur existence, elles soient plus récentes, car ces attributs ont toujours été en Dieu et comme lui n'ont pas eu de commencement.

Le nom de Fils *unique* donné au Christ montre que la lumière, la vérité, la sagesse nous sont révélées *uniquement* par Notre Seigneur Jésus-Christ qui seul les possède. Quiconque comprendra que tout enseignement en désaccord avec l'enseignement du Christ apporte à l'intelligence non la lumière mais les ténèbres, s'épargnera de nombreuses et funestes désillusions. Celui qui sait que toute véritable grâce ne peut passer que par Notre Seigneur, ne cherche pas la grâce des hommes, ne s'abaisse pas devant eux, conserve l'indépendance de l'esprit et sait respecter en soi la dignité du chrétien.

Le Christ, en tant que Dieu, se nomme le Fils de Dieu, a une substance divine, est égal à Dieu le Père. Comme homme, il se dit le Fils de l'homme, car il est homme sans cesser d'être Dieu.

Le Christ est notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Maître, notre modèle et notre tête, il nous appelle ses membres (1) ; il se nomme notre frère premier-né (2) et nous donne le droit de partager son Royaume (3) ; il se nomme le cep de la vigne et nous compare aux branches (4) qui y puisent la sève ; il est la « voie, la vérité et la vie ».

De là résultent pour nous des grâces particulières et des devoirs qui y correspondent.

La sagesse de la vie et son utilité dépendent de ceci : profitons-nous de ces grâces et remplissons-nous en conscience les devoirs qui y sont attachés ?

Les chrétiens savent que le Christ est sauveur et rédempteur et s'émeuvent souvent de ce qu'il a fait pour leur salut. Ils comprennent qu'il est le maître et qu'ils doivent écouter ses paroles avec respect ; cependant combien peu se rendent compte que le Seigneur Jésus est non seulement le Maître mais le Modèle que nous sommes obligés d'imiter sous peine de perdre notre salut.

Créés pour nous unir à Dieu nous devons, pour

(1) 1<sup>re</sup> EP. AUX COR., VI, 15 ; XII, 27.

(2) EP. AUX ROM., VIII, 29.

(3) EP. AUX ROM., VIII, 17.

(4) S. JEAN, XV, 5.

y arriver, n'avoir avec Lui qu'un même esprit. Et comme l'homme est non seulement un esprit mais un corps, il doit non seulement par son esprit mais par tout son être devenir semblable à Dieu. Ceci serait impossible à réaliser et même à comprendre si le Seigneur Jésus, en se revêtant de l'humanité, ne nous avait pas montré visiblement par quel moyen la perfection divine peut être exprimée dans la vie de l'homme.

Saint Paul nous enseigne que la vie de Jésus doit se « faire voir aussi dans notre chair » (1). Il ne faut pas tendre à cette ressemblance divine par l'orgueil, comme l'ont fait Satan et Ève quand, voulant égaler Dieu, ils ont refusé de le servir et de lui obéir ; on doit, au contraire, y tendre par l'obéissance et la fidélité en s'abaissant comme le Christ s'est abaissé lorsqu'il s'est fait homme et est venu, non pour être servi mais afin de servir (2).

Notre Seigneur nous instruit par la parole et par l'exemple. Notre devoir est donc non seulement d'écouter ses paroles, mais d'imiter ses actes.

Le Christ est né dans la pauvreté et l'abaissement ; il a vécu dans l'obéissance et le travail, il est mort dans les tourments supportés avec

(1) 11<sup>e</sup> ÉP. AUX COR., IV, 11.

(2) S. MATTH., XX, 28.



patience pour l'amour de nous. Quel degré de pauvreté volontaire, d'obéissance, d'humilité, de travail et d'amour nous est donc nécessaire à tous et devons-nous inculquer dans l'éducation !

Comme les disciples du Christ, nous devons connaître parfaitement les paroles et les actes de notre Maître et nous devons nous en instruire non seulement dans le Nouveau Testament mais dans l'Ancien qui, par les prophéties et les figures, fait connaître le Christ dans la personne des patriarches et des prophètes.

Il faut méditer les vertus du Christ dans ses paroles et dans ses actes. Il faut depuis l'enfance s'exercer à ces vertus et les faire pénétrer dans toute la conduite de notre vie pour réaliser autant qu'il est possible les paroles de saint Paul : « Je vis non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi » (1). L'homme peut par la grâce de Dieu imiter les vertus de Jésus et, de cette manière, mettre dans ses actions et dans sa vie quelque chose de véritablement divin. Plus se répètent ces actes et ces moments divins dans la vie d'un homme, d'une famille et d'une société, plus cet homme, cette famille, cette société contribuent efficacement à étendre le royaume de Dieu sur la terre.

Nous reconnaissons ensuite que le Christ est

(1) ÉP. AUX GAL., II, 20.

notre *Seigneur* et que par conséquent nous sommes ses serviteurs, comme le catéchisme nous l'a montré en nous instruisant sur la fin de l'homme.

Si le nom de Père indique que nos rapports avec Dieu doivent être ceux d'enfants avec leur père, le nom de Seigneur définit encore beaucoup plus exactement que ces rapports doivent être ceux de serviteurs envers leur maître. Il nous fait connaître en même temps les devoirs qui résultent de notre situation.

Les exigences de ceux qui imposent un service sont très nombreuses, d'autant plus nombreuses et plus grandes qu'ils sont eux-mêmes plus élevés moralement, qu'ils occupent une plus haute position et sont plus bienfaisants envers leurs serviteurs.

Voyons les qualités que nous exigeons de nos serviteurs et nous comprendrons plus facilement ce que nous devons à notre maître.

Nous demandons l'honnêteté et la fidélité. Le serviteur, comme un économe fidèle, ne doit ni s'approprier ni gaspiller ce que son maître lui a confié et ce dont on peut lui demander compte à tout moment. Pour nous, il en est de même. Nous souvenant que tout ce que Dieu a créé et tout ce qu'il nous donne en partage n'a que sa gloire et son service pour but, nous userons de

notre intelligence, de notre situation, de notre fortune et des autres dons de Dieu, non pour satisfaire notre vanité et notre avidité, mais seulement autant qu'ils pourront nous aider à accomplir notre devoir sur la terre.

Nous désirons que les serviteurs exécutent notre volonté et non la leur et qu'ils l'exécutent volontiers et exactement. C'est là justement ce que Notre Seigneur exige de nous : « Ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste.... » (1). « Dieu aime celui qui donne volontiers » (2).

Il faudra souvent de la patience en présence du manque de lumière, des difficultés dont la route du devoir est remplie, devant le défaut de forces et de moyens pour accomplir ce qui nous semble indiqué par la volonté de Dieu.

Nous demandons à nos serviteurs la modestie dans le langage, les vêtements, les manières, toute la conduite et nous avons d'autant plus de droit à tout cela qu'on juge du maître par ses serviteurs. Un bon serviteur fait honneur à son maître, un mauvais lui attire la honte.

Nous désirons que ceux qui servent soient attachés à ceux qui leur donnent le pain, qu'ils

(1) S. MATTH., VII, 21.

(2) II<sup>e</sup> ÉP. AUX COR., IX, 7.

prennent leurs affaires à cœur comme les leurs propres et nous voulons voir encore en eux beaucoup d'autres qualités. Si les maîtres de la terre ont le droit d'exiger tant de vertus de serviteurs auxquels ils ne peuvent donner qu'une récompense terrestre, que dire de ce que nous devons à Notre Seigneur Jésus-Christ ? Il nous promet une éternelle récompense, il nous a rachetés de son sang, nous a sauvés par sa passion et se donne constamment à nous en nourriture dans le sacrement de l'Eucharistie, afin de nous sanctifier et de nous fortifier pour son service.

Et puisque Notre Seigneur regarde comme fait pour lui tout ce que nous faisons pour le prochain, ne soyons pas des serviteurs nonchalants et dirigeons l'éducation de manière à ce que chacun de nous, se considérant depuis l'enfance comme un serviteur, apprenne de bonne heure à remplir les obligations attachées au service de Dieu et à employer les dons divins pour l'usage auquel ils sont destinés.

Il faut que l'éducateur enseigne aux enfants qu'il ne suffit pas d'élever leur propre niveau mais qu'ils doivent user de toutes leurs facultés pour relever le niveau moral et matériel du pauvre pays déchu envers lequel nous avons des devoirs dont nous devons rendre compte à Dieu. Étendons-y le royaume du Christ, car son service l'exige.

Rendons témoignage à Notre Seigneur par notre vertu et notre prudence, soyons confesseurs de la foi pour le glorifier devant ceux qui l'ignorent, ne s'approchent pas de lui et ne peuvent le connaître que par ses serviteurs.

Que dirions-nous de serviteurs qui, ne remplissant pas leurs devoirs dans la maison de leur maître, se plaindraient du désordre, de la prodigalité, de l'égoïsme régnant dans cette maison? C'est ainsi que nous sommes quand nous nous plaignons du niveau abaissé de notre société, du manque d'hommes, des mauvaises conditions dans lesquelles nous nous trouvons, en un mot de tout ce qui est indépendant de nous, sans faire nous-mêmes ce qu'il faut pour remédier au mal.

Remplissons fidèlement nos devoirs de chrétiens et de citoyens ; devenons des serviteurs du Christ tels qu'il les désire et des serviteurs de la patrie comme la patrie a le droit d'en attendre.

---

## IV

*«... Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ».*

### CIRCONSTANCES ACCOMPAGNANT LA NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR. — ÉDUCATION DE SOI-MÊME.

Dieu en établissant nos premiers parents dans le paradis leur donna tout ce qui était nécessaire au bonheur. Ils devaient léguer ce bonheur à leurs descendants jusqu'à la plus lointaine génération.

Mais tout change à la chute de l'homme. Chargés du péché et de toutes les conséquences qu'il entraîne pour l'âme et le corps, ce n'est plus le bonheur mais l'inclination au péché et un arrêt de mort éternelle et temporelle que nous léguons à nos descendants. Satisfaire pour

le péché dépasse la puissance humaine. Pour satisfaire à Dieu, il fallait un Dieu, pour payer la dette de l'homme, il fallait un homme. Cette double tâche a été acceptée par notre sauveur, par Jésus-Christ, homme-Dieu.

La justice de Dieu exigeait une satisfaction justement sur le point où la transgression avait été accomplie. Le péché auquel Ève s'était laissé entraîner par Satan fut causé, comme celui de Satan lui-même, par le refus d'obéissance et de service. L'homme-Dieu a satisfait pour cette désobéissance par l'obéissance jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix (1). Il a satisfait pour l'orgueil par l'humilité en recevant dans son incarnation la forme d'un pécheur.

Cet homme-Dieu devait naître de la femme. Aussi chaque femme du peuple d'Israël ayant l'espérance d'être choisie pour la mère du Sauveur, se hâtait de former les liens du mariage. Les mariages tardifs semblaient une honte et la stérilité, une déchéance.

Seule la Vierge Marie se reconnaissait indigne de la maternité divine. Ne croyant pas qu'elle pût devenir la mère du rédempteur, elle voulait être dans la virginité sa plus humble servante. Il fallait cette humilité à celle qui devait écraser la tête de Satan.

(1) ÉP. AUX PHIL., II, 8

La Vierge Marie est devenue la Reine du Paradis, l'Étoile de la mer, l'Arche d'alliance, la Porte du Ciel, l'Épouse du Saint-Esprit, non parce qu'elle était de race royale, parce qu'elle était belle et vertueuse, mais parce qu'elle était la plus humble et la plus soumise des servantes de Dieu.

Par son humilité et son obéissance, la Très sainte Vierge est devenue l'instrument de Dieu pour notre salut comme Ève fut, par son orgueil et sa désobéissance, l'instrument de Satan pour la perte du monde.

Les Pères de l'Église et les théologiens ont écrit sur le mystère de l'Incarnation et la naissance du Sauveur quantité d'ouvrages magnifiques que les parents et les maîtres doivent connaître dans la mesure du possible, car ce mystère de la foi, plus que tout autre peut-être, projette la lumière sur l'œuvre de l'éducation.

Tout ce qui se rapporte à la naissance de Notre Seigneur, même les plus petits détails, tout ce qui touche son enfance, son adolescence et le reste de sa vie doit être, le plus souvent possible, l'objet de la méditation de ceux qui s'occupent d'éducation et qui veulent se former eux-mêmes pour répondre à cette tâche.

La visite à sainte Élisabeth montre que la Sainte Vierge, malgré son élévation, ne se



détourne pas de ses parents mais va elle-même jusqu'à eux et leur témoigne son affection.

Les hôtelleries de Bethléem si remplies qu'elles n'ont pas de place pour la Sainte Famille, sont une image fidèle de la vie humaine où il y a du temps et de la place pour tout et pour tous, à l'exception de ce qui regarde le salut.

La naissance du Sauveur dans une pauvre étable montre combien l'action de Dieu est indépendante des circonstances et des conditions extérieures, elle nous fait voir que la pauvreté n'est pas un empêchement aux œuvres de Dieu et que personne ne peut expliquer par le manque de fortune la paresse dans le service de Dieu. Quel exemple d'obéissance nous donne saint Joseph quand, à la voix de l'Ange, il se lève dans la nuit pour conduire l'Enfant Jésus et sa mère en Égypte, et la Sainte Vierge elle-même qui à la première parole de Joseph le suit sans demander la raison de l'ordre. Et cependant, qui avait plus qu'elle le droit de dire qu'elle dépendait uniquement de Dieu et devait recevoir directement ses ordres ?

Nous ne trouvons pas un moindre enseignement dans la conduite des trois rois et des bergers qui, à la première nouvelle de la naissance du Sauveur, viennent lui rendre hommage.

Les trois sages de l'Orient virent les premiers

une lumière dans le ciel et comprirent que cette lumière annonçait la naissance du Christ. Chez eux, la foi et la sagesse devançaient la science et la préparaient. Ils attendaient avec foi la venue du Christ et c'est pour cela qu'ils comprirent la signification de cette lumière dans le ciel.

Nous voyons dans le catéchisme qu'un des effets du péché et le plus sensible est l'obscurcissement de l'intelligence, ce qui d'ailleurs s'explique facilement puisque le péché éloigne de Dieu de qui nous vient la lumière. La foi, en soumettant l'âme à Dieu, lui rend, dans une notable mesure, la lumière perdue par le péché.

Les rois éclairés par cette lumière comprirent aussi que la royauté du Christ était au-dessus de la royauté terrestre et n'hésitèrent pas à plier le genou devant la crèche de Bethléem, à rendre hommage à un pauvre petit enfant. Les dons qu'ils lui apportèrent en tribut ont une signification importante. L'encens, nous explique l'Église, signifie la prière ; l'or, les bonnes actions, et la myrrhe, la souffrance inévitable dans la vie chrétienne.

Les rois représentent la plus haute situation sur cette terre et les pasteurs la plus humble. Nous voyons donc qu'il n'y a pas de position

si haute que celui qui l'occupe ne doive s'humilier et qu'il n'y a pas d'hommes si petits que Dieu ne puisse élever.

Les bergers veillent fidèlement dans la nuit sur le troupeau qui leur a été confié, quand le chant des anges annonçant la naissance du Sauveur les appelle à Bethléem.

On peut répéter ici, avec sainte Thérèse, que la voix de Dieu se fait toujours entendre là où on remplit un devoir et qu'il n'est pas besoin de conditions remarquables ou spéciales pour entendre cette voix divine et y obéir.

Les bergers si vigilants auprès de leur troupeau surent cependant l'abandonner non de leur propre impulsion mais à l'appel de Dieu, comme firent plus tard les apôtres et comme font aujourd'hui tous ceux que Dieu réclame pour son service exclusif.

L'Évangile ne parle qu'une fois de l'enfance du Christ en disant que la sagesse de l'Enfant Jésus dans sa douzième année émerveilla les prêtres des Juifs. De la douzième à la trentième année de Jésus, l'Évangile ne mentionne rien, sinon qu'il était soumis à ses parents et qu'il « croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (1).

On peut dire de ce silence de l'Évangile qu'il

(1) S. LUC, III, 51, 52.

est d'une grande éloquence et renferme un enseignement très important.

Notre Seigneur, après avoir pris sur lui l'instruction et le salut de l'humanité, attendit comme Dieu de longs siècles pour accomplir son dessein et comme homme se renferma pendant trente années dans les humbles devoirs de fils et d'ouvrier avant de commencer à enseigner. L'Évangile nous dit qu'il « croissait » en sagesse et en grâce ; il attendait donc qu'il eût atteint, comme homme, l'âge d'entreprendre sa tâche et il n'attendait ni passivement ni sans agir puisqu'il travaillait, était pauvre et soumis à ses parents.

Que les jeunes gens ayant le noble désir de servir le pays, de travailler pour la société, se rappellent que la première condition pour cela est d'avoir atteint l'âge nécessaire à cette œuvre et qu'on ne peut instruire les autres sans s'être instruit et préparé précédemment soi-même. La hâte d'agir sans préparation suffisante est la cause ordinaire de l'insuccès des meilleures entreprises dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel. Quelques-uns pensent qu'on peut se mettre au travail pour la société, le pays ou le prochain sans avoir grandi « en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes ». Chacun s'imagine qu'il saura conduire et diriger

sans avoir appris à écouter et à servir. C'est là une grande illusion.

Si tant de bons désirs n'aboutissent à rien, la raison en est qu'on n'y joint pas la préparation nécessaire. Les jeunes gens commencent souvent par où il conviendrait de finir ; ils s'élancent pour instruire et convertir les autres avant d'avoir satisfait aux obligations de leur âge et de leur état. Parfois, ils se désespèrent de « ne pouvoir rien faire ». Ils oublient que le premier et le principal travail consiste justement à *se faire* soi-même. Le zèle est une grande et belle qualité, mais si nous ne nous l'appliquons pas d'abord à nous-mêmes, elle ne nous apporte que des désillusions et ce qu'il y a de pire, rend ridicules des efforts qui autrement eussent été infiniment précieux.

Le champ d'activité pour les jeunes gens, la véritable base de leur action future, c'est leur propre éducation, la formation d'un jugement sain et d'un caractère droit.

Il faut convaincre les enfants que c'est en accomplissant en conscience les devoirs du moment présent dans la famille ou sur les bancs de l'école qu'ils créent en eux le plus efficacement les vertus chrétiennes et civiques nécessaires à leur tâche future.

L'homme qui se met au travail sans s'être

placé dans les conditions nécessaires est semblable à un soldat allant à la guerre sans armes : il sera inévitablement vaincu. Il gaspillera ses forces et celles des autres dans des essais stériles, il rendra ridicules et découragera et lui-même et les autres en répandant l'idée pernicieuse et fautive que « dans les conditions où nous sommes on ne peut entreprendre aucun travail utile avec succès ».

Il est vrai que « dans les conditions où nous sommes » il faut plus de science et de prudence pour travailler avec profit que partout ailleurs. Il appartient donc aux parents d'inculquer de bonne heure cette idée aux enfants et de les accoutumer par toute la conduite de leur vie, au travail, coûte que coûte, dans ces conditions telles qu'elles sont. Ils doivent par conséquent habituer les enfants à cette discipline qui est nécessaire dès la jeunesse pour que plus tard l'indépendance d'action puisse porter les fruits désirés.

---

*«... A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ».*

A QUOI PEUVENT CONDUIRE LES MAUVAISES  
HABITUDES DONT ON N'A PAS TRIOMPHÉ DANS LA  
JEUNESSE. — IL N'Y A PAS DE VERTUS SANS  
COURAGE. — LA PART PERSONNELLE DE L'HOMME  
DANS LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR EST  
INDISPENSABLE AU SALUT.

La passion, la mort, la résurrection et l'ascension de Notre Seigneur sont comme la clef de voûte de tout l'édifice de la foi. Depuis la création du monde jusqu'à ce jour, tout se rapporte à ces très saints mystères ; sur eux s'appuie toute la vie spirituelle et morale du monde

chrétien. Nous savons combien est peu élevé le niveau des nations privées de cette base et à quelle profondeur tombent moralement les sociétés lorsqu'elles cessent d'être dirigées par la lumière de la foi.

On ne peut considérer ici tous les détails de la passion. Nous voudrions appeler l'attention sur un seul point à cause de l'immense lumière qu'il jette sur le devoir des parents.

Nous voyons que les pharisiens et les prêtres des Juifs, malgré leur haine pour le Christ, ne furent que les instigateurs de sa passion et que les vrais auteurs en furent des hommes n'ayant pas de haine pour lui.

Non seulement Judas, Pilate, Hérode n'étaient pas ennemis du Christ, mais ils n'étaient pas des hommes exceptionnellement mauvais. Aussi, l'enseignement découlant du crime commis par eux, a-t-il une signification particulière : il montre où peuvent conduire le manque de principes et de formation de la conscience, ainsi que les mauvaises inclinations avec lesquelles on n'a pas lutté dans la jeunesse.

Judas se tua de désespoir en apprenant les suites de sa trahison ; il ne désirait donc pas la mort du Christ, ne la prévoyait même pas et n'y était pas indifférent. Conduit par l'avidité, il se laissa simplement aller à un trafic d'usu-



rier, il voulut exploiter au profit de sa bourse la haine des prêtres pour le Christ. Il avait été si souvent témoin de ses miracles que vraisemblablement il ne supposait pas que le Seigneur Jésus n'échapperait pas cette fois à ses agresseurs comme il l'avait fait en d'autres cas.

Bien que Judas eût la foi puisqu'il suivait le Christ et écoutait ses enseignements, cette foi était faible, trop faible pour le préserver du péché et trop faible pour qu'après avoir péché, il implorât son pardon.

Il semble impossible de comprendre comment Judas, qui vivait depuis trois ans dans la compagnie constante de son maître, l'entendait parler de la vanité des richesses, était témoin de sa vie pauvre et de sa miséricorde pour les pécheurs pénitents, pût être un homme si avide et de si faible foi. Et pourtant c'est compréhensible. L'avidité est une passion et, comme toute passion, elle place la satisfaction de son penchant au-dessus de la transgression de la volonté de Dieu.

L'avarice est un péché capital, la source de quantité d'erreurs. Elle mène à la jalousie, à la déloyauté, au mensonge et enfin au meurtre. Aussi les parents doivent-ils apporter une grande attention à ses moindres manifestations et l'extirper soigneusement. Le meilleur moyen pour

arriver à cela est d'éveiller des inclinations opposées : la générosité, la bienfaisance, le désir de rendre service, l'amour de Dieu et du prochain.

Quant à Pilate, ce n'était pas, dans la signification vulgaire du mot, un homme mauvais. Il n'avait point de haine pour le Christ ; au contraire, il reconnaissait qu'il ne voyait en lui aucune faute, il désirait le défendre, mais il avait peur des menaces des Juifs.

Les parents accordent souvent trop peu d'attention à la timidité des enfants. Ils s'imaginent parfois que la timidité est le propre des enfants et qu'elle passe d'elle-même avec le temps et ils ne s'efforcent pas de former le courage.

Le courage est une des quatre vertus cardinales. Sans lui, aucune autre vertu ne peut subsister. Le courage a besoin de la hardiesse physique et morale. La tâche de l'éducateur est de créer l'une et l'autre : la hardiesse physique par le développement des forces physiques à l'aide de ce qui exerce les forces, l'adresse, l'habileté — la hardiesse morale par la formation du jugement, de la conscience, par l'amour pour tout ce qui est digne d'être aimé.

Celui qui s'habitue depuis l'enfance à comparer les joies et les douleurs passagères de la terre avec l'éternité, la colère et les louanges des hommes avec l'offense ou la gloire de Dieu,

les honneurs terrestres avec la récompense éternelle, le témoignage du monde avec celui de sa propre conscience, celui-là, épris de la vérité et de la justice, aimant son devoir et la pureté de sa conscience, Dieu et sa patrie, dira hardiment avec Krasicki (1) que pour les servir et les défendre « on ne regrette ni de vivre dans la souffrance ni même d'y mourir ».

D'où vient, en effet, la timidité, le manque de courage sinon de la crainte de s'exposer à quelque souffrance, à quelque ennui ou à la perte de quelque profit auquel on attribue une valeur et une importance exagérées.

En formant le jugement des enfants, en leur apprenant à apprécier exactement les choses, les parents les affranchissent des considérations humaines, d'un attachement exagéré aux biens temporels, d'une trop grande susceptibilité pour ce qui leur est personnel. Par là même, ils éloignent d'eux les causes de la timidité, ils assurent le courage et leur permettent de dire avec le poète : « Je crains Dieu... et n'ai point d'autre crainte ».

Qui calculera et appréciera l'importance et la grandeur d'une semblable indépendance dans l'organisation et le cours de la vie, privée ou nationale ?

(1) KRASICKI, poète polonais, 1735-1801.

Quel mérite devant Dieu, devant le pays et devant leurs enfants ont les parents qui s'efforcent de former en eux le courage en l'appuyant sur les bases nécessaires !

Il faut former ce courage en enseignant sur quoi il repose, ce qu'il doit procurer, quels malheurs sont causés par son absence et en profitant de toutes les occasions pour y exercer les enfants d'une manière pratique.

Le courage a une importance exceptionnelle car sans lui d'autres vertus ne peuvent subsister, ainsi que cela s'est vu pour Pilate. Le sentiment de la justice ne lui manquait pas, il sentait l'innocence du Christ, mais le défaut de courage lui fit sacrifier la justice à sa propre sécurité.

De plus, Pilate s'imaginait qu'après avoir dit ce qu'il pensait de l'innocence du Christ, il pourrait se laver les mains du crime en en rejetant la responsabilité sur ceux qui le demandaient impérieusement.

Il est des circonstances dans lesquelles l'homme n'ayant pas le pouvoir de faire exécuter ses arrêts, doit se contenter de les prononcer et a le droit de rejeter la responsabilité de l'exécution : nous voyons cela tous les jours dans la conduite du Saint Père avec les puissances séculières. Pilate cependant avait le pouvoir de faire exécuter ses desseins ; par conséquent, il avait le de-

voir de défendre la justice, même à ses dépens.

En péchant contre la justice, on agit contre Dieu lui-même, ce qu'on ne peut excuser par des considérations sur le danger personnel. Il faut apprendre aux enfants qu'il y a des moments où la gloire de Dieu, le service du pays, le salut des âmes, la réputation exigent le sacrifice de la fortune, de la situation ou même de la vie. Il y a des circonstances dans lesquelles on doit tout sacrifier pour le devoir, la vérité, la justice. Il faut s'habituer dès l'enfance à cet héroïsme. Il est des cas, particulièrement dans notre pays, où l'on ne peut contourner l'obstacle et où celui qui ne peut être héroïque doit finir par une bassesse.

Hérode Antipater n'avait pas de haine pour Jésus et ne voulait pas exercer sa cruauté sur lui. C'était un homme comme il y en a beaucoup dans le monde. Le crime qu'il avait commis en ordonnant la mort de Jean-Baptiste n'avait pas été causé par la cruauté, mais par la licence et la légèreté. Et ce crime est d'autant plus extraordinaire qu'Hérode estimait Jean-Baptiste comme un homme juste, aimait l'écouter et lui demandait volontiers conseil. S'il le condamna à mort ce ne fut donc point par haine, mais à cause d'une promesse faite à la légère et causée par sa licence ; il devint ainsi l'instrument aveugle de

la perversité et de la vengeance d'une autre.

Si, le pouvant, il ne sauva pas Notre Seigneur de la mort, ce fut seulement parce que dans ses rapports avec le Christ il ne cherchait pas la vérité, ne se gouvernait point par la justice et voulait connaître Jésus pour satisfaire une vaine curiosité. Déçu par son silence, il tourna en dérision, suivant l'usage du monde, ce qu'il ne comprenait pas et livra le Christ à la risée des Juifs.

Ainsi Judas, Pilate et Hérode, pour n'avoir pas triomphé de leur avidité, de leur pusillanimité, de leur licence, devinrent les instruments de la cruauté d'autrui, devinrent des criminels.

Tous les détails de la passion du Christ ne se rapportent pas exclusivement à notre rachat mais à tous les péchés « actuels » pour lesquels Notre Seigneur devait satisfaire.

La méditation sur les mystères de la Passion apporte beaucoup de lumière pour l'amendement de la vie en nous montrant à quelles sortes de péchés et de fautes se rapportent les différentes souffrances qui ont causé la mort et la passion du Seigneur et en nous faisant comprendre combien doivent être effrayantes les fautes qui exigent une telle satisfaction.

Il faut, à l'aide de semblables méditations, inculquer aux enfants une idée exacte du péché et

de son indignité et en éveiller chez eux la haine. On doit aussi faire comprendre aux enfants que ni la passion du Christ, ni la foi même ne peuvent suffire à elles seules, comme le disent les protestants, à assurer notre salut, c'est-à-dire à satisfaire pour nos péchés personnels. Il nous faut, suivant les paroles de saint Paul, accomplir ce qui manque à la passion du Christ (1).

Que peut-il y manquer sinon notre propre participation? Le meilleur médecin ne guérira pas un malade, le meilleur maître n'instruira pas un élève sans leur participation.

Il est certain que Notre Seigneur a souffert comme victime sans tache pour satisfaire à la justice de Dieu. Il a souffert sans être coupable et de sa propre volonté et, sous ce rapport, il n'est ni nécessaire ni possible de « compléter » sa passion.

Mais le Christ souffrait dans la pauvreté, les humiliations; il souffrait par obéissance à la volonté de son Père, il souffrait patiemment l'ignominie et la moquerie et en ceci il est indispensable que nous complétions personnellement sa passion. Nous compterions en vain sur l'humilité du Christ pour satisfaire pour notre orgueil, si nous ne rejetons pas nous-mêmes l'orgueil de notre cœur et si nous refusions de nous

(1) ÉP. AUX COL., 1, 24.

humilier en union avec le Christ. Nous compterions en vain sur la pauvreté du Christ pour satisfaire pour notre luxe et notre mauvais usage des richesses, si nous ne voulions rien nous refuser pour l'amour de lui et pour aider notre prochain à son exemple. Nous compterions en vain sur la patience de Jésus pour satisfaire pour nos murmures et nos révoltes, si nous ne supportions pas comme lui patiemment les souffrances de l'âme et du corps que Dieu nous envoie dans sa miséricorde. La mesure de cette participation aux souffrances du Christ est probablement celle du fruit que nous tirons de sa passion pour notre sanctification.

Cependant la plus grande leçon qui résulte de la passion du Christ est particulièrement difficile à comprendre : c'est la leçon de la souffrance. Créés pour le bonheur éternel et temporel, nous y tendons par tout notre être, par toutes les puissances de notre âme et tout ce qui s'oppose à notre bonheur nous semble un dommage incompréhensible et contraire à la justice. En effet, au point de vue naturel et humain, la souffrance est une violence faite à notre nature, qui est créée pour être heureuse.

Le péché, en détruisant l'ordre divin, a causé la souffrance qui s'attache inévitablement à tous les hommes dans leur pèlerinage terrestre ; rien



n'est donc plus important que de connaître cette compagne obligatoire, si difficile à comprendre et à supporter.

De là dépendent le repos de la vie temporelle et le bonheur de la vie éternelle. Cependant, il est si difficile aux hommes de se soumettre à la souffrance que tous les péchés sont causés, soit par le désir d'échapper à quelque mal, soit par celui d'obtenir quelque prétendu bien.

La science de la souffrance consiste à en comprendre les raisons, à savoir d'où elle vient, quelle est sa valeur et enfin à en faire un usage intelligent. Si Dieu l'a désignée comme prix du rachat de l'humanité, c'est parce que la souffrance a une très haute valeur.

La souffrance supportée en s'abandonnant à la volonté de Dieu est un acte de foi et d'amour, le plus grand hommage que la créature puisse rendre au Créateur ; elle accroît la force de la prière et des actions faites pour le service de Dieu. La souffrance trempe l'âme, aide à corriger quantité de mauvaises inclinations, à faire pénitence de beaucoup de fautes, à éprouver la foi, l'amour et l'obéissance, à détruire l'orgueil, à confirmer l'humilité. « Que sait celui qui n'a point été tenté ? » (1) dit l'Écriture sainte. Le soldat qui n'a point vu le feu ne sait comment

(1) ECCLÉSIASTIQUE, XXXIV, 9.

il s'y montrera et le chrétien qui n'a pas été éprouvé par la souffrance ne sait rien de lui-même. Il lui est difficile d'apprendre l'humilité, il ne sait pourquoi il doit prier, sur quoi il doit veiller et comment il doit travailler pour remporter la victoire dans le combat de la vie chrétienne. Où donc, sinon dans la souffrance, puiser la science nécessaire au salut et à la sanctification ?

Déjà le prophète Isaïe nous enseigne que la souffrance donne l'intelligence, c'est-à-dire la raison nécessaire pour diriger sa vie.

Bossuet dit du prince de Condé qu'il y avait en lui « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes vertus ».

La tentation et la souffrance sont les pierres de touche de la vertu ; elles sont le feu dans lequel l'or se purifie de tout mélange.

Pour ceux qui comprennent la signification des souffrances, les supporter devient non seulement moins difficile mais même enviable, comme nous le voyons dans la vie de beaucoup de saints. « Salut, croix désirable ! » disait saint André à la vue de la croix sur laquelle il devait être attaché.

Dieu est miséricordieux. Il ne veut que ce qui vaut le mieux pour chacun de nous, il est tout-puissant, ainsi il n'envoie aux hommes que

ce qu'il veut leur envoyer. Tout « concourt donc à l'avantage de ceux qui aiment Dieu » (1). Bien que la prudence ordonne de se garantir de ce qui semble nuisible et de faire ce qui est le plus désirable, il ne faut cependant pas trop s'inquiéter du résultat de ses efforts, quand même il serait autre que nous ne le pensions. Pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la permission de Dieu (2). Dieu proportionne l'épreuve à nos forces et nous donne les forces correspondant aux fardeaux qu'Il nous impose. Aussi pour ceux qui ont la foi et qui vivent de l'esprit de foi, le joug du Christ est en vérité doux et son fardeau léger (3).

Il faut apprendre aux enfants à chercher le bien qu'ils peuvent tirer des souffrances pour que chaque peine leur apporte ce à quoi elle est destinée par la miséricorde de Dieu. Ainsi certaines souffrances physiques enseignent la mesure et la mortification qu'il faut observer lorsqu'on mange, boit, joue et même quand on travaille. D'autres nous apprennent à être prudents, prévoyants, à comprendre la souffrance d'autrui. Enfin, toutes les souffrances, quelles qu'elles soient, nous apprennent l'humilité et la

(1) ÉP. AUX ROM., VIII, 28.

(2) S. LUC, XXI, 18.

(3) S. MATTH., XI, 30.

patience. Lorsqu'on se rappelle que : « l'ouvrage de la patience est parfait » (1), et que « Dieu donne la grâce aux humbles » (2), peut-on maudire les souffrances ?

Les enfants s'imaginent souvent que la souffrance est toujours une punition et la joie, une récompense.

Les souffrances peuvent servir pour racheter les péchés et la joie peut être le gage de la récompense éternelle, ou la récompense temporelle de vertus naturelles qui ne méritent pas de récompense éternelle. Cependant Notre Seigneur nous avertit que son royaume n'est pas de ce monde et qu'il ne punit ni ne récompense sur cette terre. D'une manière générale, les souffrances et les joies ne dépendent pas des fautes ou des mérites ; nous le voyons par l'histoire des persécuteurs et des martyrs.

Dieu a le droit d'envoyer les souffrances et les joies à qui il veut et quand il veut et nous devons les recevoir avec foi, soumission et amour.

Certains parents s'efforcent de détourner de leurs enfants tout ce qui pourrait leur causer quelque peine. Cela n'habitue pas les enfants aux luttes de la vie ; il faut, au contraire, les accou-

(1) ÉP. DE S. JACQUES, I, 4.

(2) ÉP. DE S. JACQUES, IV, 6.

tumer au travail malgré les fatigues qui y sont attachées, à la persévérance dans le devoir malgré l'insuccès, à la tranquillité d'âme devant le danger et les déceptions. C'est seulement ainsi qu'on forme des caractères virils et indépendants.

D'autres parents, voulant endurcir leurs enfants, les exposent exprès à des difficultés dont une prudence ordinaire pourrait les préserver. Dans les deux cas, on manque le but car on néglige la vérité et les véritables conditions de la vie. La sagesse et la vertu ne reposent ni sur les souffrances ni sur les plaisirs, mais sur l'usage vertueux et sage de ce que Dieu nous donne. Et, comme il y a dans la vie beaucoup plus de souffrances que de joies, il faut de bonne heure accoutumer l'intelligence et l'âme à ne pas s'étonner de la souffrance, à ne pas s'en irriter, à ne pas succomber sous son poids. Les petites contrariétés inévitables à l'âge des enfants, les accoutument, lorsqu'elles sont patiemment supportées, au courage nécessaire dans le cours de la vie en face de plus grandes souffrances.

Le Père Kalinka (1) fait remarquer dans ses méditations, intitulées « Sur le Golgotha » que

(1) KALINKA, résurrectionniste, historien polonais, 1826-1886.

dans la première partie de la vie du Christ, c'est-à-dire pendant trente ans, nous voyons surtout clairement la soumission, l'obéissance, l'abnégation ; dans la seconde partie, domine le don de soi au prochain par des actes de miséricorde et, dans la dernière, la souffrance. Et le Père Kalinka remarque plus loin que cet ordre de choses se retrouve ordinairement dans la vie de chaque chrétien.

En effet l'obéissance à l'autorité dont on dépend et le renoncement à soi-même sont la base et la condition du zèle pour le bien du prochain, comme de tout travail utile. Et la souffrance est le couronnement indispensable de la vie chrétienne, car par la souffrance Dieu cisèle dans nos âmes l'image de son Fils unique, image que les serviteurs de Dieu doivent reproduire pour atteindre le royaume de leur maître.

Il faut de bonne heure se familiariser avec la souffrance, condition nécessaire pour obtenir la vie éternelle, il faut l'accepter de bonne heure et, avec la grâce de Dieu, l'aimer autant qu'il est possible.

---

## VI

*«... Est descendu aux enfers, est ressuscité des morts le troisième jour ».*

### L'ESPÉRANCE EST INDISPENSABLE POUR VAINCRE LA NONCHALANCE ET LE DÉCOURAGEMENT.

La résurrection de Notre Seigneur nous enseigne éloquemment l'espérance et la méditation sur ce sujet a une importance exceptionnelle.

Notre Seigneur a reproché aux hommes de son temps d'avoir peu de foi (1). Ne pourrait-on reprocher aux hommes d'aujourd'hui de manquer d'espérance ?

L'égoïsme extrêmement développé, la mollesse physique, l'excès de fatigue intellectuelle, la lutte continuelle pour l'existence avec le désir

(1) S. MATTH., VIII, 26.

passionné d'un profit immédiat, sont les marques du temps présent. Nous ne nous donnons pas le temps de défricher et de labourer et déjà nous voudrions semer, à peine avons-nous semé que nous désirerions recueillir le fruit de notre semence. Tout travail dont nous ne pouvons obtenir de fruits visibles nous jette dans le découragement, sinon dans le désespoir.

Les hommes, les sociétés, les nations qui n'ont pas l'espoir de renaître, c'est-à-dire qui sont découragés, sont d'avance vaincus et condamnés à la chute. « Nul ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît une seconde fois » (1).

La résurrection du Christ nous enseigne que Notre Seigneur n'a oublié personne, ni ceux qui sont nés avant lui, ni ceux qui devaient mourir après lui pendant le cours des siècles. Aux premiers, il ouvre le ciel ; aux seconds, il promet la résurrection et la vie éternelle.

Notre Seigneur se fait homme et meurt comme nous pour passer avec nous par la mort temporelle et nous amener à la résurrection et à la vie éternelle.

La foi en la résurrection nous donne le courage au moment de notre propre mort et devant celle des personnes que nous aimons. Notre Seigneur ne veut pas que les chrétiens en face

(1) S. JEAN, III, 3.



de la mort s'attristent comme ceux qui « n'ont pas d'espérance » (1).

Mais la foi en la résurrection a encore une autre portée. Les hommes droits et zélés ressentent une grande souffrance en voyant parfois les mauvais réussir et les meilleurs supporter l'injustice. Quand on se rappelle que le Christ est la Vérité, la Justice, la Sagesse, il est facile de comprendre que, par sa résurrection, il assure le triomphe final à tout ce dont il est l'expression.

L'espérance est la condition du courage, de la patience et de la persévérance. Peut-on, en effet, être poussé au travail, à la lutte, si on n'a pas d'espoir dans l'efficacité de l'un et de l'autre ?

La résurrection du Christ malgré sa mise au tombeau, malgré les gardes veillant près du sépulcre, montre que si Dieu permet parfois à Satan et au monde de triompher un moment, il ne peut jamais leur laisser la victoire finale. Dieu doit vaincre, ainsi le triomphe est assuré à tout ce qui est divin, sinon instantanément au moins toujours au moment connu de Dieu et marqué par sa sagesse.

Le Christ avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour et il tint sa promesse. « *Resurrexit sicut dixit* », chante l'Église chaque année en

(1) 1<sup>re</sup> ÉP. AUX THESS., IV, 12.

célébrant les fêtes de Pâques. L'Écriture sainte nous promet qu'il sera fait à chacun selon son espérance. Ayons une foi vive dans le triomphe final du Christ, dans le triomphe de la vérité et de la justice, et l'espérance découlant de cette foi nous assurera les grâces promises à ceux qui ont confiance en Dieu ; elle nous donnera les forces nécessaires à la lutte et le courage d'attendre patiemment le moment de Dieu, quand bien même ce moment ne se trouverait pas compris dans les courtes bornes de notre vie terrestre.

Apprenons la patience de ceux qui entreprennent un long travail sans profit pour eux-mêmes, sachant que c'est à d'autres générations qu'ils seront utiles, et qui cependant travaillent avec joie pour ce bien qu'ils ne feront qu'à d'autres.

Non seulement l'espérance donne des forces, mais elle est la victoire de l'esprit sur la force matérielle qui, souvent cruelle et aveugle, n'est toujours néanmoins que passagère.

En enseignant la religion, on n'insiste, en général, pas assez sur la vertu d'espérance. Et cependant, le catéchisme la donne comme une vertu théologale avec la foi et la charité, sans lesquelles on ne peut être sauvé.

Les chrétiens se reprochent avec raison les fautes contre la foi et la charité comme un péché

grave ; mais ils ont, souvent, la conscience étrangement peu en éveil sur les péchés contre l'espérance. On entend parfois des personnes, pieuses en apparence, se plaindre d'être « découragées » comme elles se plaindraient d'une fatigue et d'une souffrance physiques indépendantes de leur volonté. Elles ne comprennent pas que cette maladie de l'âme est une faute grave et la cause de beaucoup d'autres péchés et d'autres chutes. Le manque d'espérance est une plus sérieuse offense envers Dieu que le manque de foi. On peut souvent expliquer le manque de foi par le défaut d'instruction, l'éducation mauvaise, les influences fâcheuses dans le jeune âge et quantité de circonstances qui innocentent en partie ceux qui n'ont jamais eu la foi ou l'ont perdue de bonne heure. Mais celui qui, croyant en Dieu, ne met pas en Lui son espérance, est un véritable blasphémateur. On peut le prouver par des exemples de la vie de tous les jours.

Peut-on, en présence d'un père, d'un frère, d'un ami, les offenser davantage qu'en doutant de leur parole et de leurs promesses, en supposant qu'ils sont indifférents à nos souffrances et à nos prières, qu'ils ne viendront pas à nous avec le secours qui nous est nécessaire ? Dans l'ordre humain, le manque de confiance constitue une

grave offense ; dans l'ordre spirituel, le manque d'espérance a la même portée.

De plus, quiconque est dirigé dans tous ses actes uniquement par la volonté de Dieu, ne peut avoir de raison de se décourager. La volonté de Dieu, en nous imposant certains devoirs, exige de nous des efforts correspondants mais ne demande pas un succès qui est indépendant de notre volonté. Par conséquent, si le manque de succès nous décourage, c'est simplement parce que nos efforts ont été faits non pour accomplir la volonté de Dieu qui ne se rapporte qu'à l'effort, mais pour des raisons qui, nobles peut-être, étaient humaines.

Dans les insuccès les plus sensibles, si on a été dirigé par la volonté de Dieu, il ne peut y avoir de déception dans la véritable signification du terme et, par conséquent, le découragement ne doit pas exister.

La route que Satan prend pour se glisser dans une âme lui est indifférente, pourvu qu'il domine cette âme par le découragement ou autrement.

Quand les Parthes, dans leurs luttes avec les peuples voisins, quittaient le champ de bataille, vaincus en apparence, ils donnaient, dit-on, la mort à leurs vainqueurs par les flèches empoisonnées. Satan fait de même, lorsque le chrétien, à l'exemple du Christ, lui ordonne de se

« retirer » avec l'orgueil, l'avidité et les tentations des sens ; lui aussi, vaincu en apparence, nous lance son dernier trait, le plus terrible : le découragement qui précède le désespoir.

Le mot *découragement* doit être exclu de la langue chrétienne comme contraire à la raison et impie.

Que les parents et les maîtres ne se permettent donc jamais d'user de ce mot et qu'ils défendent aux enfants de s'en servir.

« Celui qui demeure sous l'assistance du Très-Haut se reposera sous la protection du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur, vous êtes mon défenseur et mon refuge » (1). Le découragement ne l'envahira pas, ni le désespoir, ce qui est doublement important pour nous dans les conditions où nous sommes.

Non seulement il est important de faire pénétrer l'espérance dans les jeunes âmes, mais il faut encore leur apprendre en quoi consiste la vertu d'espérance ou plutôt à quoi elle se rapporte. Quelques personnes l'ignorent et, s'appuyant sur les paroles de l'Évangile à propos de la foi qui transporte les montagnes (2), se figurent que pourvu qu'on prie avec une confiance suffisante, on peut être sûr d'obtenir ce qu'on désire. En

(1) Ps., xc, 1-2.

(2) S. MATTH., xvii-19.

vertu de ce principe, quelques-uns demandent passionnément un miracle pour la guérison de ceux qui leur sont chers ou pour le succès d'affaires qu'ils ont à cœur. D'autres se jettent à l'aveugle dans des entreprises ou des dangers sans égard à la prudence, comptant que l'aide de Dieu est certaine pour ceux qui ont confiance en lui. Si leurs prières ne sont pas exaucées, ils perdent en même temps l'espérance et la foi et se laissent même dominer par la haine de cette foi qui a trompé leur attente.

Dans l'acte d'espérance qui nous est enseigné par l'Église, nous disons que nous attendons de Dieu sa grâce en ce monde et, si nous observons ses commandements, la gloire dans l'éternité. Ainsi la vertu d'espérance se rapporte aux grâces nécessaires au salut et non à la satisfaction de tous nos désirs. De même, l'aide de Dieu sur laquelle nous devons compter ne s'applique qu'à ce que nous entreprenons de par la volonté de Dieu, c'est-à-dire au nom du devoir et de la prudence, dans les conditions et avec les forces nécessaires, et non aux choses sur lesquelles nous nous jetons sans réflexion pour satisfaire une fantaisie passagère.

Nous lisons dans l'Évangile que Satan, après avoir placé Jésus sur le haut du temple, lui dit : « Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en

bas, car il est écrit qu'il a chargé ses anges du soin de votre personne et qu'ils vous porteront entre leurs mains de peur que votre pied ne heurte quelque pierre » (1). Jésus lui répondit : « Il est aussi écrit : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu » (2). Ainsi celui qui, comptant sur l'aide de Dieu, exige ou permet des choses imprudentes, contraires à l'ordre divin, non seulement est conduit par une fausse espérance et une fausse confiance, mais, suivant les paroles du Christ, il tente Dieu.

Si donc on fait bien en allant à Dieu avec confiance en sa miséricorde, dans tous les besoins, les soucis, les craintes et les souffrances, il faut cependant se rappeler que le but de la prière n'est pas de faire violence à la volonté et à la sagesse de Dieu, mais de s'y conformer. Il faut, par conséquent, finir toute prière par les paroles du Christ dans le jardin des Oliviers : « Seigneur, que ma volonté ne se fasse point mais la vôtre » (3).

On doit donc à la fois se défendre de la tentation de découragement et de la tentation d'une confiance exagérée et injustifiée. Faisons en conscience, heure par heure, ce qui dépend de

(1) S. LUC, IV, 9-12.

(2) S. MATTH., IV, 6-7.

(3) S. LUC, XXII, 42.

nous, ne demandant que ce qui est d'accord avec la volonté et la sagesse de Dieu et l'espérance en la miséricorde divine ne nous trompera pas, car le Seigneur est fidèle dans ses promesses (1).

(1) Ps., cxxxiv et xii.

---



## VII

*«... Est assis à la droite de Dieu, le  
Père tout-puissant. d'où il viendra juger  
les vivants et les morts ».*

PENSÉE DE LA MORT ET DU JUGEMENT. — LE  
TEMPS EST UN PRÉCIEUX DON DE DIEU.

Le catéchisme, en nous proposant les moyens de nous sanctifier et par là même de nous préserver du péché, rappelle à notre mémoire les fins dernières de l'homme : la mort, le jugement, le ciel ou l'enfer. Il faut donc étudier avec soin ces différents points.

Parler aux enfants de la mort est difficile et cependant indispensable. Éveiller l'effroi en face de la mort serait mauvais et cruel, mais, d'un autre côté, la poétiser comme si elle était uni-

quement un repos et une récompense n'est pas vrai et cause des illusions devant lesquelles la réalité devient incompréhensible et doublement douloureuse.

Devant la mort, comme devant toute autre chose, il faut s'en tenir à la vérité : montrer aux enfants que la vie est un don précieux et la mort, une punition, par conséquent, une chose pénible en elle-même et dans ses suites, sinon toujours pour celui qui meurt, au moins pour ceux qui l'entourent.

Mais Dieu, qui a été juste en déterminant la punition, est aussi infiniment miséricordieux, donc même la punition est miséricordieuse.

La Passion et la mort de Notre Seigneur, en nous ouvrant de nouveau le ciel, ne nous ont pas affranchis des effets temporels du péché, des punitions et de la mort temporelles. Cependant, les souffrances de cette vie et la mort sont dues à la miséricorde de Dieu et servent à racheter nos fautes de tous les jours, à conquérir une part dans les mérites du Christ. Et comme elles sont indispensables à notre union avec le Christ, il ne faut pas nous en plaindre mais en remercier Dieu.

La mort, bien qu'une punition, est aussi un bienfait pour l'humanité, puisqu'elle lui ouvre les portes d'une éternité de bonheur.

La crainte de sa propre mort et la douleur causée par la mort des personnes aimées diminuent, si on se rappelle que la mort délivre des souffrances, des dangers et des tentations du monde et n'est que le passage de la vie temporelle à la vie éternelle. Si une longue vie doit servir à récolter de plus nombreux mérites, une mort prématurée nous défend contre beaucoup de fautes et nous assure plus tôt la récompense. Il faut regarder la mort sous ce jour et l'accepter telle que Dieu la veut, au moment, à l'endroit et dans les circonstances qu'Il juge les plus salutaires. En acceptant la mort, il faut accepter en même temps les souffrances qui y sont attachées, afin qu'elles nous servent réellement à racheter nos péchés passés et ne deviennent pas la cause de nouvelles offenses.

Notre Seigneur nous avertit que nous ne pouvons savoir ni le jour ni l'heure où la mort nous surprendra et l'Église nous fait prier pour être préservés d'une mort subite et imprévue.

La mort subite n'est effrayante que si on n'y est pas préparé. Puisque nous ne savons pas si Dieu nous destine de longues années ou une courte vie, si la mort approchera lentement en nous avertissant de sa venue par de longues souffrances ou si elle arrivera soudainement

« comme un voleur » (1), il faut enseigner aux enfants que chaque acte, chaque moment de leur vie doit être une préparation à la mort. Ainsi s'accomplira en nous ce qui a été dit de la femme forte qu'après avoir fidèlement rempli son devoir, heure par heure, « elle rira au dernier jour » (2).

En pensant à la mort on comprend facilement combien est vain tout ce qui ne se rapporte pas à l'éternité, combien sont vains les honneurs, les richesses et tout ce dont les hommes s'embarrassent souvent inutilement. Nous n'emportons avec nous qu'une chose au jugement de Dieu : le mérite ou le péché, les actes de miséricorde qui nous obtiennent à nous-mêmes la miséricorde ou les actes contraires à la miséricorde qui nous la font refuser.

La foi dans le jugement qui nous attend après la mort n'est pas moins salutaire que la pensée de la mort. Le catéchisme enseigne que dans cette vie Dieu éprouve et que dans l'autre il récompense ou punit ; le jugement est donc destiné à décider si chacun a mérité la récompense ou la punition et dans quelle mesure.

Le jugement sera en même temps miséricordieux et sévère, comme tout ce qui ressort de la

(1) APOCALYPSE, III-3.

(2) PROVERBES, XXXI-25.

justice de Dieu. Miséricordieux car notre juge sera le Christ qui, ayant pris sur lui toutes les faiblesses humaines et s'étant soumis à toutes les conditions de la vie terrestre, les comprend et jugera chacun suivant la lumière et les grâces qui lui auront été données en partage par Dieu. Le jugement sera différent pour un païen élevé dans l'idolâtrie et pour un homme qui aura reçu, ou tout au moins pu recevoir, la plénitude de l'enseignement chrétien.

Mais d'un autre côté, le jugement sera effrayant parce qu'il ne s'appuiera pas seulement sur ce que nous aurons fait ou négligé de faire, sur ce que nous aurons dit, ou tu quand il fallait parler, sur les pensées et les désirs les plus secrets en raison desquels nos actions auront été accomplies, sur le témoignage de notre conscience, — il s'appuiera aussi sur le témoignage que donneront de nous tous ceux qui, de notre enfance à notre tombe, auront été spectateurs de notre vie, de nos actions, auront entendu nos paroles, appris de nous à mieux remplir leur devoir temporel, à tendre vers le but éternel, ou qui, prenant part à nos entretiens, à nos égarements, auront appris de nous à offenser Dieu. Chacun de nous, en effet, devra rendre un compte effrayant de l'influence qu'il aura eue sur le salut de ceux avec qui ses rapports étaient

directs et sur celui de ceux sur qui il agira indirectement de génération en génération par l'influence qu'il aura eue sur d'autres.

Il faut apprendre aux enfants que les témoins de leur vie, leurs compagnons, ceux qui prennent part à leurs amusements, à leurs études, les amis et les ennemis, les parents, les maîtres, les serviteurs, les voisins, les pauvres, jeunes et vieux, tous seront forcés de témoigner pour ou contre eux. Que dans tous leurs rapports avec les autres, les enfants s'efforcent de se conduire de manière à ce que ces témoignages soient à leur gloire et non à leur honte. Mais de tous ceux qui seront donnés au jugement de Dieu, le plus effrayant pour chacun de nous sera, sans aucun doute, le témoignage de sa conscience.

Nous savons combien il est difficile d'avouer, même dans le plus grand mystère, une faute quelconque au meilleur père, à la mère la plus tendre, au confesseur le plus indulgent. Le criminel cherche l'ombre et la solitude pour accomplir son crime loin des témoins et cherche ensuite des faux-fuyants pour se justifier. Le coupable baisse la tête et ne peut supporter le regard des hommes. Que deviendrons-nous donc quand il faudra devant le monde entier, rendre compte à Dieu de l'usage que nous aurons fait de toutes ses grâces : la vie, la santé, le temps,

l'intelligence, la fortune, les relations, tout ce qu'Il nous a donné pour son service, pour le bien du prochain et pour notre sanctification ?

Sainte Catherine de Gênes dit qu'elle a compris dans ses visions qu'au jugement dernier chacun se jugerait lui-même, avant que Dieu prononce son arrêt, et s'exclurait du bonheur éternel, s'il ne l'avait pas mérité malgré la grâce de Dieu.

Dans l'ordre habituel des choses, on ne se présente pas pour occuper une situation sans se trouver dans les conditions requises, on ne se rend pas à un banquet si on n'est pas vêtu comme il le faut, on ne fait point partie de la société de gens auxquels on est étranger par la langue et les usages. Personne ne s'expose à être exclu de ce qu'il n'a pas mérité. Il en est de même pour la vie éternelle. Il faut se rendre apte à l'éternité par une vie chrétienne et par les vertus du Christ, sans quoi on se reconnaîtra indigne de la vie éternelle pour laquelle ces vertus sont indispensables.

Il faut de bonne heure habituer les enfants à se juger eux-mêmes, à se demander s'ils vivent de manière à se rendre dignes du royaume de Dieu, s'ils imitent les vertus du Christ et observent ses commandements.

L'étude du catéchisme, de l'histoire sainte et

en particulier du Nouveau Testament les aidera à se former un jugement sur eux-mêmes ainsi que les défenses et les instructions de leurs parents, de leurs maîtres, de leurs supérieurs, de leur confesseur, de tous ceux qui, par bienveillance ou pour d'autres raisons, leur font des observations. A cela les aidera aussi la voix de la conscience et le compte qu'ils feront tous les jours avec elle.

En parlant de l'examen de conscience, rappelons-nous et apprenons aux enfants à se rappeler qu'un des plus précieux dons de Dieu, celui duquel nous devons peut-être rendre au jugement le compte le plus sévère, est le temps. Dans l'ordre matériel, on dit avec raison que « le temps est de l'argent ». Dans l'ordre spirituel, le temps est un trésor à l'aide duquel l'homme perd ou gagne le bonheur éternel.

L'importance et la valeur du temps ont une portée d'autant plus grande que Dieu n'a donné à personne le droit de disposer du temps comme Il le fait en partie pour ses autres dons. Dieu régit seul le temps, le donnant comme il veut et à qui il veut pour son service. Que les enfants se souviennent qu'en perdant leur temps ou, comme on le dit inconsidérément, en « tuant le temps », ils gaspillent un très précieux don divin et offensent gravement Dieu qui leur a fait ce don. Qu'ils



se rappellent que le temps est toujours borné pour chacun de nous, qu'ils en usent avec prudence, qu'ils ne le perdent pas à des choses futiles, que chaque moment employé pour ce à quoi le destine la volonté de Dieu serve en même temps à la conquête du bonheur éternel.

---

## VIII

« ...*Je crois au Saint-Esprit* »,

LES GRACES NÉCESSAIRES POUR DIRIGER  
L'ÉDUCATION NE PEUVENT ÊTRE OBTENUES QUE  
DU SAINT-ESPRIT.

Le catéchisme enseigne que le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils, descend dans nos âmes créées par le Père et rachetées par le Fils, pour y habiter comme dans son temple, les éclairer, les éveiller au bien, les y confirmer, les rendre saintes.

Notre Seigneur, avant d'abandonner la terre, dit aux Apôtres pour les consoler : « Je prierai mon Père et Il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer éternellement avec vous » (1).

(1) S. JEAN, XIV-16.

La comparaison de l'âme avec un temple consacré à Dieu donne l'idée de ce que le Saint-Esprit exige de nous et accomplit en nous.

En lisant dans l'Écriture sainte ce qui concerne la construction du temple de Salomon, nous voyons que la fondation et tous les détails extérieurs et intérieurs de la construction sont prescrits par Dieu lui-même d'une manière qu'on pourrait presque appeler minutieuse. Il faut admirer l'exactitude des moindres dispositions divines. Tout est prévu et défini : le bois, le métal, la pierre dont chaque partie du temple, chaque meuble, chaque objet devra être fait, ce que seront les proportions du temple à l'intérieur et à l'extérieur, comment il devra être sculpté et de quelles pierres il sera orné.

La beauté, la richesse, la perfection de l'exécution ordonnées pour la construction du temple de Salomon nous donne l'idée de ce que Dieu désire pour son temple et s'explique d'autant mieux que ce temple de Salomon était à la fois la figure de l'« Épouse du Christ », de l'Église, et la figure de nos âmes que le Christ a épousées et sauvées au prix de son sang.

Que doivent être nos âmes si Dieu exigeait déjà une telle perfection de leur symbole ? « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes le

temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1)

En effet, nous ne savons pas ce que nous sommes ni ce qu'est Celui qui veut habiter en nous. Autrement qui oserait souiller par un mensonge une âme destinée à être la demeure de l'Esprit de vérité ? Qui oserait cacher la haine dans un cœur qui doit être habité par l'Esprit d'amour ?

Nos églises, bien que parfois pauvres, donnent cependant l'idée de ce que Dieu désire du sanctuaire de notre âme. Les fondations profondes et cachées montrent combien l'humilité est une base nécessaire à l'âme qui désire se sanctifier pour l'Esprit Saint. Les fenêtres qui laissent entrer la lumière d'en haut et ne permettent pas de voir la terre, montrent qu'il faut tourner ses regards vers le ciel pour obtenir la lumière du Saint-Esprit. Le silence conservé dans l'église indique la nécessité de se recueillir pour que la voix de Dieu pénètre au fond de l'âme.

L'Esprit Saint en descendant dans nos âmes apporte avec lui, comme nous le savons par l'Écriture sainte et le catéchisme, sept dons magnifiques : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu.

(1) 1<sup>re</sup> ÉP. AUX COR., III-16.

Si, malgré ces dons, nous nous plaignons que notre société manque d' « hommes », il faut reconnaître que nos plaintes forment une grave accusation contre nous-mêmes ; elles prouvent au moins que possédant cette fortune spirituelle, nous ne savons ni l'apprécier ni en user.

« Quiconque fera la volonté de Dieu, dit Notre Seigneur, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère » (1). Mais comme Notre Seigneur a été conçu dans le sein de sa mère par l'opération du Saint-Esprit, ainsi chaque vertu chrétienne commence et se développe en nous seulement par l'opération de cet Esprit sanctificateur.

Dieu dit, par la bouche du prophète, qu'il ne veut pas la mort du pécheur mais plutôt sa conversion (2), ainsi les hommes et les sociétés peuvent se convertir et se relever. Les dons implantés par l'Esprit Saint dans l'âme des hommes leur en offrent le moyen.

En se développant par la prière et le travail, les dons du Saint-Esprit créent dans l'âme les vertus chrétiennes et donnent à la société des hommes sages et droits, tels justement que nous en désirons si ardemment parmi nous.

Parler aux enfants du Saint-Esprit et de son action est d'autant plus nécessaire que la piété

(1) S. MARC, III-35.

(2) EZÉCHIEL, XVIII-23.

envers le Saint-Esprit semble occuper chez nous le dernier rang. Et cependant, sans Lui il ne peut y avoir ni vertu, ni lumière, ni consolation, ni sanctification.

On raconte que saint Vincent de Paul, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres saints, ne répondait aux questions dans aucune affaire sérieuse sans implorer l'aide du Saint-Esprit. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que cet homme simple, ce berger pauvre, ayant Dieu pour conseiller, soit devenu lui-même le conseiller célèbre et respecté de la cour ?

Combien nous nous épargnerions de chutes et de déceptions si nous savions chercher la lumière qui nous est nécessaire auprès de Celui qui est le dispensateur de la lumière. De lui nous obtiendrions l'indépendance devant les considérations humaines et le courage dans toutes les douleurs.

Nous savons par les paroles du Christ que l'Esprit Saint est l'Esprit consolateur. Qui donc parmi nous peut dire qu'il n'a pas besoin et surtout qu'il n'aura jamais besoin de consolation ? Quelle force dans toute souffrance trouvera celui qui apprendra dès sa jeunesse à chercher sa consolation dans l'Esprit consolateur !

Notre terre est une « vallée de pleurs » ; il est impossible d'échapper aux larmes. Tôt ou

tard, sous une forme ou l'autre, la douleur visite chacun de nous et avec elle, les tentations qui accompagnent toutes les douleurs, comme l'ombre, le soleil, tentations sur lesquelles aucun stoïcisme, aucune prétendue force de caractère ne pourront nous assurer le triomphe.

Le lien entre la souffrance et la tentation s'explique en effet, car le démon, sachant de quelle abondance de mérites les souffrances enrichissent les âmes, se sert de tous les moyens pour nous priver de ces bienfaits.

Les tentations dont le démon use avec ceux qui souffrent sont aussi diverses que sont diverses les souffrances et les dispositions des hommes. Sous l'influence de la douleur, les uns sont envahis par l'amertume, la révolte contre Dieu, le doute de sa miséricorde, de sa justice et par un désespoir qui va parfois jusqu'au suicide. D'autres, cherchant à s'étourdir, tombent dans les pires habitudes et deviennent la proie de toutes sortes de passions.

Dans la souffrance, la tentation et les peines, le Saint-Esprit seul peut être le consolateur. Il faut donc se réfugier en lui par la prière. Mais livrés à nous-mêmes, nous ne sommes pas en état de prier ; seul le Saint-Esprit habitant dans nos âmes peut le faire « car nous ne savons rien demander dans la prière comme il faut,

mais l'Esprit même demande pour nous » (1).

Nous obtenons la grâce de cette action du Saint-Esprit par le désir même que nous en avons, par l'aveu de notre faiblesse et ainsi se réalisent les paroles de saint Paul : « C'est dans ma faiblesse que je suis fort » (2). En effet, ce que nous ne sommes pas capables de faire par nous-mêmes, le Saint-Esprit le fait en nous avec notre bonne volonté et notre humilité.

(1) ÉP. AUX ROM., VIII-26.

(2) II<sup>e</sup> ÉP. AUX COR., XII-10.

---



## IX

« .., *La Sainte Église catholique* ».

L'ÉGLISE EST LA PIERRE ANGULAIRE SUR LAQUELLE  
DOIT S'APPUYER L'ÉDUCATION. — CE QU'ELLE  
NOUS DONNE ET CE QUE NOUS LUI DEVONS.

Apprenons aux enfants à confesser tous les jours la foi « en la sainte Église catholique ». Combien il est important de leur graver dans l'intelligence que cette foi comprend tout ce que l'Église offre à notre croyance et qu'il ne faut pour le salut rien de plus qu'accomplir fidèlement ce que l'Église ordonne.

Dès qu'il s'agit d'amener quelqu'un à la foi ou de s'y confirmer soi-même, il vaut mieux ne pas avoir recours au détail des dogmes avant d'avoir obtenu la croyance en l'origine divine de l'Église. Tout le reste découle de là naturellement.

En effet, par la foi en l'Église catholique, on entend que Notre Seigneur lui-même l'a fondée, qu'il lui a donné le pouvoir d'enseigner les fidèles, qu'il lui a confié la dispensation des grâces divines et qu'il lui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin du monde (1).

Il faut lire la fondation de l'Église dans l'Évangile même. Non seulement on peut mieux se convaincre alors par les propres paroles du Christ que l'origine de l'Église est divine, mais on peut en même temps se rendre compte de l'immense puissance que le Christ lui a donnée.

Les protestants posent que la Bible est l'unique base de la foi. Par cette affirmation, ils sont en désaccord avec eux-mêmes, car nous voyons justement dans la Bible que Notre Seigneur envoyant les Apôtres, pour instruire « toutes les nations » (2) ne borna pas leur mission à lire l'Écriture Sainte mais leur dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit (3). Allez, enseignez toutes les nations » (4). Il ne définit pas d'une manière connue de nous ce que les Apôtres devaient enseigner ; mais il leur recommanda d'éclairer cet

(1) S. MATTH., XXVIII-20.

(2) S. MATTH., XXVIII-19.

(3) S. MATTH., XXVIII-19.

(4) S. JEAN, XX-22.

enseignement de la lumière donnée par le Saint-Esprit.

Ainsi, en écoutant l'Église nous écoutons Dieu lui-même. Au milieu des doutes et des idées contradictoires des hommes, nous pouvons être dirigés par l'infaillibilité divine, et cela dans les choses les plus graves, dans celles qui touchent à la vérité et aux principes de la morale.

La foi aux promesses faites à l'Église s'appuie sur les paroles mêmes de Notre Seigneur : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». L'Église doit à ces promesses du Christ la durée de son règne ; et sa durée jusqu'à ce jour est le gage de sa durée future.

Le catholique croyant à l'origine divine de l'Église et aux promesses faites par Notre Seigneur n'est pas exposé à perdre la foi à la vue des scandales qui se trouvent dans l'histoire de l'Église et que les hérétiques exploitent contre elle.

Les institutions humaines, nous le savons, n'ont de durée qu'autant que ceux qui les dirigent sont sages et vertueux. L'origine et la mission divine de l'Église s'affirment justement par cela même que souvent les hommes dont l'Église se sert ne possèdent pas les qualités aux-

quelles on peut attribuer la force vitale et la durée.

Aussi, malgré les persécutions, les schismes, les hérésies, l'Église maintient son autorité comme aucune autre puissance sur la terre. Quel État, quel gouvernement, quel monarque a jamais pu ou peut se glorifier de voir des hommes de toutes les parties du monde reconnaître sa puissance et des peuples accourir à son appel pour lui rendre hommage, lui payer un tribut volontaire et, en tout ce qui touche la conscience, se soumettre à ses jugements. Une telle puissance spirituelle, malgré le manque absolu de force matérielle, n'a jamais été possédée par aucun pouvoir humain et cela seul prouve que l'Église est une institution divine et non humaine.

Il ne suffit pas de croire à l'Église, il faut la connaître, l'aimer et la servir fidèlement comme l'« Épouse du Christ ».

Si parfois les catholiques défendent si faiblement leur foi, s'ils sont intimidés par les railleries, s'ils se laissent dire que les découvertes récentes sont en contradiction avec la foi, c'est simplement parce que le manque d'instruction les rend incapables de se défendre. Le catholique connaissant l'histoire de l'Église et son enseignement ne se laisse pas éblouir par les prétendues

idées de « progrès ». Pour lui l'incrédulité ne représente pas un progrès, il sait qu'elle peut détruire mais ne peut rien créer, que, déjà au temps du Christ, il y avait des gens qui niaient sa divinité, que, depuis la création du monde des créatures, comme Satan, Ève, Caïn, se sont révoltées contre leur Dieu.

Il n'y a pas d'institution qui progresse plus que l'Église, ni d'enseignement qui progresse plus que le sien ; en effet, bien qu'elle seule n'ait jamais à retirer les assertions déjà émises, elle ne se renferme pas pour leur exposition dans des formules vieilles. L'Église fidèle à ce qui est éternel, toujours accessible à ce qui est moderne, s'adapte à toutes les époques, à toutes les nations, à toutes les formes de gouvernement et de société, à toutes les classes, à tous les siècles, à tous les degrés d'intelligence.

L'Église est inépuisable. A chaque nouveau besoin de la société, elle offre une nouvelle aide, un nouveau conseil. Elle seule peut dire d'elle-même qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle.

Après la chute de l'empire romain, quand toutes les œuvres d'art et les bibliothèques sont détruites par les invasions des Barbares, les Bénédictins, par la copie pénible des manuscrits, sauvent les monuments de la philosophie

et de la littérature antiques. En même temps, ils commencent les chroniques du moyen âge et, défrichant les forêts, font connaître en Occident l'architecture, l'agriculture et l'industrie.

Quand, au XII<sup>e</sup> siècle, les pirates de la Mauritanie emmènent en captivité quantité de chrétiens, l'Ordre des Trinitaires apparaît pour le rachat des captifs.

Lorsque l'hérésie des Albigeois menace les catholiques dans leur foi, l'Ordre des Frères prêcheurs, fondé au XIII<sup>e</sup> siècle par saint Dominique, vient à leur secours en répandant partout la parole de Dieu.

Quand les républiques d'Italie rendues païennes par le trop grand développement de leurs richesses, oppriment le peuple et s'abandonnent aux excès de toute sorte, saint François, « époux de la pauvreté », fonde son Ordre et réunit toutes les classes de la société par les liens de l'amour fraternel, relevant moralement la nation et lui montrant de nouvelles voies.

A peine une route est-elle ouverte au XVI<sup>e</sup> siècle vers des terres lointaines et encore inconnues, que l'Ordre des Jésuites établi par saint Ignace et, après lui, d'autres Ordres portent la parole de Dieu dans ces contrées païennes.

Lorsqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la peste prive de leurs parents une foule d'enfants pauvres, saint Vin-

cent de Paul fonde la congrégation des Filles de la Charité pour recueillir et élever les orphelins.

Quand la Révolution française, les gouvernements usurpateurs en Pologne, le joséphisme, le schisme, la franc-maçonnerie détruisent tout ce qui porte la marque de l'Église, aussitôt se lèvent des foules d'hommes et de femmes qui, sans habit religieux, s'engagent par vœux au service de l'Église, soignent les malades, instruisent la jeunesse et préparent à l'Église de nouvelles légions de défenseurs.

De même que les hérésies et les schismes ont causé la définition et la promulgation des dogmes de la foi, ainsi tous les malheurs et toutes les souffrances de l'humanité suscitent des efforts, des vocations, des dévoûments, des secours nouveaux et la persécution qui avait pour but la destruction de l'Église lui prépare un nouveau triomphe.

L'Église est « l'Épouse du Christ » et la mère de tous les fidèles. Notre Seigneur compare son union avec son Église à celle de l'époux avec son épouse ; il a pour elle le même amour, il lui promet le même appui, il exige d'elle la même fidélité.

Nous éprouvons tous du berceau à la tombe la maternité de l'Église. En donnant le baptême au nouveau-né, l'Église le reçoit sur son sein,

elle l'instruit ensuite depuis son enfance, le guide dans les principaux actes de sa vie, prend part à ses joies et revêt pour lui des habits de fête ; elle prie avec lui dans ses douleurs et prend le deuil avec lui. Elle nous console et nous fortifie par la grâce des sacrements ; elle nous blâme et nous punit, nous loue et nous récompense. Elle donne enfin à ses enfants une dernière onction aux portes de l'éternité et après leur mort ne cesse de prier pour leurs âmes. Aux uns elle accorde la palme de la sainteté et élève des autels, pour les autres elle fait pénitence et accomplit quantité d'œuvres de miséricorde afin de leur obtenir le bonheur éternel.

Chaque fidèle est enfant de l'Église du Christ ; de là le devoir de chérir l'Église comme une mère, de l'écouter, de prier pour elle, de la servir, de lui gagner des âmes pour affermir l'amour et la fidélité envers elle et établir ainsi le royaume de Dieu sur la terre.

On entend souvent se plaindre du clergé, des prêtres, de leurs différentes imperfections. Pourquoi donc ceux qui se plaignent ainsi n'entrent-ils pas eux-mêmes dans le clergé puisqu'ils ont une idée si claire des devoirs qui le concernent ?

Au contraire, toutes les fois qu'un jeune homme ayant des aptitudes remarquables, de la fortune et une bonne éducation, veut se consacrer



à l'état ecclésiastique, il s'entend dire par beaucoup de gens que « c'est dommage ». S'il en est ainsi, de quel droit se plaindre de ce que ceux qui se consacrent au service de Dieu ne sont pas toujours du nombre des meilleurs ? Il faut donner au service de Dieu non des rebuts mais ce que nous avons de mieux.

« Vous êtes le sel de la terre. Et si le sel devient insipide avec quoi le salera-t-on ? » (1) dit Notre Seigneur à ses Apôtres. Le sel préserve de la corruption. Si nous voulons préserver notre société de la décomposition, si nous désirons relever notre pays, n'envions pas les plus vertueux à l'état ecclésiastique, car tel sera le clergé, telle sera la société. Ne détournons pas de cet état ceux qui penchent vers lui ; aidons, au contraire, ceux qui y sont appelés ; soutenons les séminaires et ayons pour le clergé le respect qui lui est dû.

Les parents doivent habituer leurs enfants à ces devoirs, mais leurs fils d'une manière différente de leurs filles. Il ne faut pas permettre aux garçons une sorte de camaraderie avec les prêtres ; on doit rechercher pour eux l'amitié tutélaire de prêtres éclairés et saints. Cette amitié, pourvu qu'elle ne soit pas imposée, a sur les

(1) S. MATTH., v, 13.

jeunes gens une influence très salutaire et suffit souvent pour les maintenir dans la bonne voie.

Mais pour les jeunes filles, il faut suivre une autre méthode. Souvent elles font du moyen le but et du but le moyen ; elles ne sont que trop portées à identifier leur piété avec la personne de leur catéchiste ou de leur confesseur. De là, une sorte de sensibilité et des rêves qui non seulement n'aident pas à la piété, mais la tuent. Les jeunes filles doivent comprendre de bonne heure combien est impropre et blessante pour la dignité des prêtres la manière d'être de certaines femmes d'après lesquelles on pourrait penser que la valeur de la messe est attachée à la personne de celui qui la dit et que la valeur des sacrements s'élève ou s'abaisse suivant la main qui les administre.

Le prêtre, bien que prêtre, ne cesse pas d'être un homme et les femmes dans leurs rapports avec les prêtres doivent être très circonspectes. Elles doivent leur témoigner le plus grand respect et ne pas se permettre la moindre familiarité. Les filles comme les garçons apprendront à remplir leurs devoirs envers l'évêque de leur diocèse et le curé de leur paroisse, cherchant à les aider autant que possible dans ce qu'ils entreprennent pour le bien du diocèse ou de la paroisse, se conformant à leurs avis et à leurs

désirs, ne s'opposant pas à leurs idées sans une absolue nécessité, évitant tout ce qui pourrait leur causer un ennui inutile, ce qui diminuerait leur influence pour le bien général — enfin, priant pour eux.

L'Église consacre des prêtres quatre fois par an et, à chaque ordination, prescrit des prières et des jeûnes appelés Quatre-temps. Il faut donc, au lieu de se plaindre du clergé, faire ce que l'Église nous ordonne pour obtenir des prêtres selon le cœur de Dieu, des prêtres auxquels on puisse appliquer les paroles de l'hymne sur notre saint Jean Kanty : « Gloire de la Pologne, honneur du clergé, flambeau de la science, vous êtes encore le père de votre patrie... vous enseignez la loi du maître suprême... et vous l'accomplissez » (1).

---

(1) « *Gentis Polonæ gloria, — Clerique splendor nobilis, — Decus Lycei, et patriæ — Pater, Joannes, inclyte, — Legem superni Numinis — Doces magister, et facis* ». (*Office de saint Jean Cantius, confesseur, 20 octobre*).

## X

«... *La Communion des Saints* ».

NOUS SOMMES TOUS MEMBRES D'UN SEUL CORPS :  
NOUS RÉPONDONS LES UNS POUR LES AUTRES.

On se plaint fréquemment des tristes conditions dans lesquelles il faut vivre, de l'abaissement des caractères, de la décadence du pays et on ne comprend pas que de ces observations résultent pour tous des devoirs clairs.

Reconnaître ce qui est mauvais est évidemment la première et indispensable condition pour porter remède au mal. Heureux donc les hommes et les nations qui avouent leurs fautes ! Mais connaître le mal ne suffit pas pour y remédier. On pourrait comparer cela aux accords appelés dissonants dans la musique. Ces accords, en effet, sont si dissonants qu'ils sont faux à moins qu'ils ne se résolvent immédiatement sur un ac-

cord parfait. Dans la vie sociale, on ne peut arriver à l'harmonie qu'en appliquant toutes ses forces à corriger ce qui est faux, à compléter ce qui est insuffisant, principalement en nous et en ce qui dépend de nous.

Mais, pour accomplir ce devoir, il faut accepter la foi en cette vérité que toute l'humanité ne forme qu'un corps et que chacun répondant avant tout pour lui-même, nous sommes cependant tous liés par une solidarité réciproque.

Par la foi en la communion des saints, nous reconnaissons que les hommes vivant sur la terre, les âmes du purgatoire et les saints du ciel sont réunis spirituellement entre eux comme membres de l'Église militante, de l'Église souffrante et de l'Église triomphante dont le Christ est le chef. De même que toutes les parties du corps s'aident réciproquement, souffrent et travaillent ensemble, nous devons ainsi nous aimer, nous servir mutuellement et nous soumettre au Christ qui est notre tête.

Dans l'ordre physique, la lumière et le son ne s'arrêtent pas au point d'où ils émanent, mais se répandent par ondes au loin, ainsi dans l'ordre spirituel, toute pensée exprimée seulement par la parole ou mise en action ne fût-ce que par un seul homme, devient, plus ou moins, pour d'autres un bienfait ou un dommage.

Nous savons par le catéchisme, et il faut s'en instruire dans le catéchisme, que les mérites des fidèles et leurs vertus, passives ou actives, forment le trésor de l'Église, une sorte de fonds commun, de richesse commune que chacun doit augmenter et dont chacun profite.

Nous en trouvons un exemple mémorable dans l'Écriture sainte. Abraham intercède pour Sodome et Gomorrhe et le Seigneur, par égard pour dix justes s'ils se rencontrent, est prêt à pardonner aux deux villes pécheresses et à les préserver de la destruction.

La passion et la mort du Christ sont la satisfaction offerte à la justice de Dieu par l'innocent pour les coupables.

Beaucoup d'ordres religieux, particulièrement les plus sévères, s'appuyant sur ce principe, prient, font pénitence, souffrent et travaillent pour les hommes qui, par leur légèreté et leur licence, préparent la chute de la société.

Mais sans tendre aussi haut, c'est-à-dire à des dévouements héroïques, nous devons aussi satisfaire jusqu'à un certain point dans la vie de chaque jour. Il y a une mesure et un poids de sagesse, de travail et de vertu indispensables pour préserver de la décomposition les familles et les nations.

Quand elles n'atteignent pas ce poids (1), les

(1) DANIEL, v-27.

familles, les sociétés, les nations tombent. Elles ne peuvent se soutenir que si elles renferment des hommes qui équilibrent par leur vertu ce qui manque à d'autres, qui complètent par leur travail ce que les autres ont négligé de faire, qui redressent par leur prudence ce qui n'est pas droit, qui réparent ce qui a été gâté par la légèreté des autres.

Quiconque se pénétrerait de la foi en la communion des saints et comprendrait les devoirs et les privilèges qui en résultent, serait préservé du découragement et trouverait dans cette foi beaucoup de lumière pour diriger l'éducation des enfants et toutes les affaires de la société.

Si nous nous rappelions que nous sommes tous membres « l'un à l'égard de l'autre » (1), nous comprendrions facilement ce que nous devons au prochain. Nous épargnant les plaintes vaines sur les faiblesses des autres, nous nous apporterions réciproquement une aide matérielle et morale dans toutes les bonnes actions, nous nous efforcerions non de condamner les hésitants, mais de les encourager et de les entraîner.

« Consolez-vous mutuellement et édifiez-vous l'un l'autre. Consolez les pusillanimes, sou-

(1) EP. AUX ROM., XII-5.

tenez les faibles, ayez de la patience avec tout le monde » (1).

Nous répondrons tous les uns pour les autres, par conséquent devant les fautes des autres, devant ce qu'ils doivent faire et ne font pas, occupons-nous avant tout de ce que nous devons faire nous-mêmes en compensation.

Ainsi, devant la prodigalité des autres, soyons doublement économes ; devant leur désordre, doublement rangés ; devant leur colère, doublement doux ; devant leur paresse, doublement laborieux et, par là, nous satisferons à ce qui manque de tous côtés.

Il y a des gens si égoïstes qu'ils ne comprennent pas leurs devoirs envers ceux qui les touchent de plus près, envers leurs parents ou leurs enfants, et s'ils enveloppent leur famille et leur maison dans leur égoïsme, ils ne se reconnaîtront non plus aucun devoir en dehors de ce cercle étroit. Pénétrés de l'esprit de paroisse ou de province, ils considéreront comme une sorte de faute tout acte au profit d'endroits plus éloignés, à plus forte raison, de pays étrangers.

D'autres tombent dans l'extrême opposé. Par cosmopolitisme, il leur est indifférent de vivre au milieu des leurs pour les leurs, ou au milieu des

(1) EP. AUX THES., v, 11-14.



étrangers pour les étrangers. Ils ne se sentent aucun devoir particulier envers leur pays, ils ne reconnaissent pas que leur patrie ait un droit quelconque à leur travail et à leur dévouement.

Les premiers ne comprennent pas les devoirs résultant de la foi en la communion des saints, les autres se persuadent que, comme citoyens du monde, ils ne peuvent avoir de devoirs particuliers envers leur patrie.

Comment accorder ces idées opposées ? La foi nous l'apprend. L'amour doit commencer par ce qu'il a de plus proche. Notre Seigneur vivait et travaillait au milieu des siens ; s'il pleurait, ce n'était ni sur Ninive, ni sur Babylone, mais sur Jérusalem ; il vivait au milieu des siens même infidèles et ingrats ; il se laissa mettre à mort par les siens ; il put échapper à leurs mains et ne s'enfuit point.

Chacun doit certainement commencer par travailler à son propre salut, à la formation de son caractère, à sa sanctification, parce que chacun répondra avant tout pour lui-même. Le devoir le plus important après cela est envers ce qui nous touche de plus près : la famille, la paroisse, la province, le pays. Ne poursuivons pas ce qui est lointain et facultatif aux dépens de devoirs certains et rapprochés, mais, d'un autre

côté, n'oublions pas que « l'esprit souffle où il veut » (1), qu'il y a beaucoup de circonstances dans lesquelles Dieu inspire des vocations particulières et impose à quelques-uns de ses élus un travail en dehors de leur pays. Il ne faut pas se plaindre de l'infidélité faite à la patrie par ceux qui, dans des circonstances providentielles, ont reconnu qu'ils étaient appelés à un service éloigné et relativement étranger, et ont écouté cette voix. Tout ce qu'on fait, non pour obéir à une imagination exaltée ou à une humeur inquiète, mais parce qu'on a reconnu la volonté de Dieu, n'apporte aucun préjudice à la famille et au pays ; mais, au contraire, comme tout ce qui est inspiré par la volonté de Dieu, est bon de toute manière, sinon immédiatement au moins dans ses conséquences futures.

De plus, aucune nation ne s'est convertie seule, aucun homme ne s'est instruit lui-même. Dieu se sert des uns pour enseigner et convertir les autres. La foi a été apportée à toutes les nations par des étrangers. La Pologne et la Lithuanie la doivent à Dombrowka, à saint Adalbert, à Hedwige.

« Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (2), dit Notre Seigneur. L'enseigne-

(1) S. JEAN, III-8.

(2) S. MATTH., X-8.

ment du Christ ne se serait pas répandu si ses disciples ne l'avaient point porté aux pays les plus lointains, au prix de leur vie, comme le font jusqu'à ce jour les missionnaires conduits dans les contrées les plus éloignées par un zèle qui, au lieu d'être exclusif, se consacre à l'Église tout entière.

Qu'on ne croie pas, en agissant de par la volonté de Dieu pour les autres, pour les « étrangers », causer un préjudice, à soi-même, à sa famille ou à son pays. L'Écriture Sainte dit qu'on n'a jamais vu dans l'indigence les enfants de l'homme miséricordieux (1). On peut dire la même chose des nations.

Tant que la force brutale n'intervient pas, nous voyons que l'influence prise par certaines nations est en rapport étroit avec ce qu'elles font pour les autres et avec les dévoûments qu'elles offrent pour leur conversion. Il en est ainsi pour la France, à laquelle ses sacrifices de sang et d'argent, ses missionnaires et ses religieuses répandus sur toute la terre, donnent tant d'influence et de charme.

En parlant de la communion des saints, il faut donc de bonne heure développer chez les enfants l'intelligence du devoir de la solidarité qui exclut cet égoïsme, cette étroitesse des idées,

(1) Ps., xxxvi.

ce rétrécissement du cœur qui tirent tout à eux. Tout ce qui se passe, même dans les pays lointains, ne doit pas nous être indifférent.

Nous devons autant que possible porter secours aux besoins des étrangers, comme nous souhaiterions que d'autres nous portassent secours.

Que les enfants apprennent le sacrifice, qu'ils ne soient pas indifférents à ce qui arrive aux autres, qu'ils prennent part aux quêtes et aux œuvres pour le bien du prochain, qu'ils se pénètrent de sympathie pour ceux qui sont près, loin ou très loin d'eux.

La foi en la communion des saints renferme encore le devoir de prier pour les morts.

Prions donc pour les âmes de nos parents, de nos amis, de nos ennemis, de nos bienfaiteurs ; prions d'une manière particulière pour ceux dont le salut inquiète davantage et pour ceux pour lesquels vraisemblablement peu de personnes prient. Mais prions avant tout pour ceux dont nous avons nous-mêmes exposé le salut par notre mauvais exemple, nos mauvaises incitations, notre manque de la surveillance et de l'instruction que nous devons donner. Sans parler même de la charité, la justice exige que nous réparions le tort que nous avons fait et que nous abrégions par nos prières les souffrances que

certaines âmes endurent probablement à cause de nous. On comprend dans la prière pour les âmes les souffrances acceptées pour elles, les aumônes et les bonnes actions faites à leur intention.

Quel adoucissement de croire après la mort des personnes chères qu'on peut encore leur être utile, les aider, les aimer comme si elles vivaient, que plus est amère la douleur de leur perte, plus grande la puissance de cette douleur auprès de Dieu, plus efficace l'offrande qu'on Lui en fait pour leurs âmes ! Quel refuge contre le désespoir où doivent infailliblement tomber ceux qui n'ont pas d'espérance, quel encouragement à la prière et aux bonnes actions est pour nous la pensée que tout ce que nous faisons sur la terre pour aider les âmes qui nous sont le plus chères, peut leur servir en purgatoire !

---

## XI

« ... La rémission des péchés ».

LE PÉCHEUR TROUVE UN ENCOURAGEMENT A AVOUER  
SES PÉCHÉS, A LES REGRETTER ET A EN FAIRE  
PÉNITENCE EN CROYANT A LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Si la foi au jugement de Dieu, au ciel, à l'enfer, c'est-à-dire à la récompense et à la punition, nous encourage à la vertu et nous retient souvent en face du péché, quelle force nous apportera la foi en la rémission des péchés !

Notre faiblesse est si grande, nos inclinations au mal si fortes et si multiples que le nombre de ceux qui arrivent au salut par la route de l'innocence est vraisemblablement petit. De quelle reconnaissance devons-nous donc être pénétrés en nous rappelant qu'il est pour nous, pécheurs, une autre route ouverte vers la vie éternelle, la route de la contrition et de la miséricorde divine.

Il nous est si difficile, à nous hommes, d'oublier et de pardonner les offenses personnelles, que nous avons de la peine à comprendre la miséricorde de Dieu envers les pécheurs. On doit donc insister particulièrement sur la foi en la rémission des péchés. Manquer de cette foi est le plus effrayant de tous les péchés, car c'est justement le seul pour lequel il n'y ait pas de pardon. Pour avoir son pardon, il faut prier et peut-on prier sans croire à la possibilité d'obtenir ce qu'on demande ?

Judas nous a laissé un exemple terrible. Effrayé de la grandeur de son crime, au lieu de s'humilier devant le Sauveur et d'implorer sa miséricorde, il se détourna lui-même de cette miséricorde en s'ôtant la vie.

Tout l'Évangile, toute la vie du Christ nous enseignent la confiance en la miséricorde de Dieu pour les pécheurs pénitents. Notre Seigneur amène par de douces paroles la Samaritaine à la contrition et à l'amendement. Interrogé sur la manière dont il fallait traiter la pécheresse qui, suivant la loi des Juifs, devait être lapidée, il répond : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle » (1) et par là même il la délivre des mains de ceux qui l'ac-

(1) S. JEAN, VIII-7.

cusaient. Pierre et Thomas éprouvent sa miséricorde. Au larron crucifié près de lui et qui l'implore, il promet que le jour même « il sera avec lui dans le paradis » (1).

Notre Seigneur raconte à ses disciples la parabole du père qui donne un festin au retour de son fils prodigue ; il parle de la joie du bon pasteur qui retrouve la brebis perdue et la rapporte sur ses épaules à la bergerie. Il compare la joie de la femme qui a retrouvé sa drachme à celle que cause la conversion du pécheur, et enfin il assure qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur faisant pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence (2).

Causer cette joie au ciel n'est que trop facile pour tous. Qui, en effet, n'a pas besoin de se convertir non une seule fois mais constamment ?

S'il est important par la foi en la rémission des péchés de garantir les hommes du désespoir dans lequel ils pourraient tomber s'ils n'espéraient plus de remèdes à leurs fautes, il n'est pas moins important d'enseigner aux enfants quelles sont les conditions nécessaires pour obtenir le pardon des péchés, autrement, ils pourraient tomber dans l'extrême opposé : la confiance exa-

(1) S. LUC, xxiii-43.

(2) S. LUC, xv-7.



gérée. Ils penseraient que le pardon est toujours assuré pourvu qu'on y croie, ou bien ils endurciraient leur cœur sans plus s'inquiéter du pardon. Les enfants apprennent dans le catéchisme que les conditions pour obtenir l'absolution sont : l'examen de conscience, le regret des péchés, la résolution de se corriger, la confession et la satisfaction. Mais il est très nécessaire de leur faire comprendre qu'indépendamment de la confession sacramentelle, la contrition, l'aveu des fautes et la satisfaction, selon le pouvoir de chacun, sont indispensables pour obtenir ce pardon, lui-même indispensable au salut.

On ne peut pas toujours se confesser ; la mort peut surprendre. Combien il est important de ne point paraître au jugement de Dieu avant d'avoir obtenu son pardon ! Dans beaucoup de cas, le pardon de Dieu dépend du pardon des hommes envers qui on a péché.

Comprendre la nécessité du pardon et les conditions requises pour l'obtenir ne suffirait pas au salut. Il faut encore habituer les enfants à avouer leurs fautes, à les regretter réellement et à satisfaire pour elles autant qu'ils le peuvent. L'aveu des fautes apporte dans l'éducation ce grand bienfait qu'il rabaisse l'orgueil, rend le jugement droit, apprend à respecter la vérité ; il donne le sentiment de la justice et forme le courage, moral

et civil. On pourrait dire de certaines fautes des enfants ce que l'Église dit du péché d'Ève : *Felix culpa*, heureuse faute, puisqu'elle a causé un tel bien.

Les enfants doivent cependant savoir qu'on rencontre dans la vie des circonstances dans lesquelles, bien qu'il ne faille jamais mentir, on n'est cependant pas obligé de faire connaître ses fautes et où il ne faut même pas les faire connaître. La prudence et la justice nous enseignent quand on peut s'accuser avec profit pour soi et pour les autres et quand c'est un mal. Dans les cas douteux, il faut interroger un confesseur éclairé et s'en tenir à son avis.

Bien que le catéchisme pose l'aveu des fautes dans la confession comme une condition pour obtenir l'absolution, cette condition n'étant pas toujours possible à remplir n'est pas indispensable en certains cas. Au contraire, la seconde condition, la contrition, est toujours possible ; par conséquent, elle est indispensable au salut. La contrition ou regret des péchés, ne consiste pas en larmes, en reproches qu'on s'adresse, elle consiste, suivant l'enseignement du catéchisme, à avoir en horreur le péché et à désirer sincèrement ne plus le commettre, à regretter d'avoir offensé Dieu soit directement, soit en la personne du prochain, et d'avoir ainsi perdu la grâce

divine et le droit à la récompense éternelle.

Il faut apprendre aux enfants que s'ils n'éprouvent pas ce regret, ils doivent l'exciter en eux en considérant ce que nous enseigne la foi sur la malice et les effets du péché, en priant Dieu de leur donner l'intelligence, car sans la grâce divine on ne peut éveiller en soi de regret surnaturel.

Les parents et tous ceux qui entourent les enfants peuvent arriver à faire naître ce regret du péché en montrant la tristesse qu'ils éprouvent de la faute commise. Par la manière d'être, l'expression du visage, on peut convaincre même de petits enfants que du péché résultent toujours le mécontentement, la tristesse, la douleur.

Comment un enfant pourrait-il comprendre la gravité de sa faute si ceux qui sont chargés de lui le grondent, le punissent d'abord, et ensuite plaisantent de ce qu'il a fait, comme cela arrive souvent ?

Enfin, la troisième condition du pardon doit être la satisfaction dans la mesure possible. Il faut former, sous ce rapport, la conscience des enfants avec le plus grand soin. La satisfaction est le meilleur moyen de faire pénitence pour les péchés passés et de se garder des péchés futurs. C'est en vain qu'on avouerait un mensonge et qu'on en demanderait pardon si on ne rétablit

pas la vérité auprès de celui devant qui il a été fait ; il est inutile de s'accuser d'avoir pris ce qui appartenait à un autre si, pouvant le restituer, on ne le rend pas. Dans ces cas, la satisfaction du péché exige qu'on démente le mensonge, qu'on rende ce qu'on a pris ou l'équivalent. Cette satisfaction annule en quelque sorte le péché.

Mais combien de fois les enfants causent-ils un tort qu'ils ne peuvent réparer d'aucune façon, même avec la meilleure volonté. Il faut leur expliquer alors que la seule manière de satisfaire est d'avouer leur faute et d'en demander le pardon, sinon le tort qu'ils ont causé devient une déloyauté.

Si la faute consiste en opiniâtreté, en manque de respect, la satisfaction exige que les enfants avouent leur faute et en demandent pardon à ceux qu'ils ont offensés, en présence de ceux qui ont été témoins de l'offense.

Les enfants causent souvent beaucoup d'ennui par le manque d'attention, le gaspillage, le désordre. La satisfaction en ce cas consiste à raccommoder autant que possible ce qu'ils ont brisé, à mettre en ordre ce qu'ils ont jeté de tous côtés, à nettoyer ce qu'ils ont sali. Et si c'est impossible, il faut leur apprendre à faire quelque autre chose pour épargner le temps, le travail et

l'argent de ceux auxquels ils ont inutilement causé de l'embarras. Qu'ils fassent quelque chose d'utile pour compenser le dommage ; qu'ils apprennent à consacrer à cette satisfaction soit le temps réservé au jeu, soit un peu de leur argent, soit un jouet ou une friandise. Cela leur apprendra à être équitables et à payer comme ils le peuvent et avec ce qu'ils peuvent les dommages causés par leur étourderie.

Il est souvent difficile aux enfants de comprendre la portée de leurs fautes et on pourrait dire alors que les excuses exigées deviennent pour eux une vaine formalité. Ceci est vrai ; mais quand bien même ce ne serait qu'une formalité non accompagnée de contrition, il faut néanmoins exiger cette formalité, car elle aide les enfants à mieux comprendre la gravité de leurs fautes et le regret qu'ils doivent en avoir.

Il faut aussi apprendre aux enfants que tout en pardonnant aux pécheurs pénitents, Dieu ne les affranchit pas des suites du péché. On peut pardonner leurs fautes à un ivrogne, à un voleur, s'ils les regrettent, mais il est impossible de préserver l'ivrogne de la pauvreté et des maladies qu'il a attirées sur lui par son intempérance, ni de rendre au voleur la confiance qu'on avait en lui et qu'il a perdue.

Les effets du péché sont une partie de la péni-

tence terrestre, on doit donc les accepter en esprit de pénitence. Cette punition supportée chaque jour patiemment suffit, suivant saint Augustin, pour racheter les fautes quotidiennes de telle façon que la satisfaction est accomplie et que le ciel nous est ouvert au moment de la mort.

La foi en la rémission des péchés donne à ceux qui comprennent les conditions qui y sont attachées, le courage et la patience en face des décrets divins, elle fait qu'ils les acceptent comme des moyens de salut, ne murmurent pas contre eux et sont reconnaissants d'une punition venant de la main d'un Dieu plein de miséricorde.

---

## XII

« ... *La résurrection de la chair* ».

IL FAUT APPUYER SUR LA FOI EN LA RÉSURRECTION  
DE LA CHAIR LE SENTIMENT DE LA DIGNITÉ  
PERSONNELLE, LE RESPECT DE NOTRE CORPS, DE LA  
DÉCENCE, DE L'ORDRE, DE LA PROPRETÉ,  
LE SOIN PRUDENT DE NOTRE SANTÉ.

L'éducation ne se borne pas à la formation morale et intellectuelle. Les parents ont le devoir d'assurer la santé et le développement physique de leurs enfants ; ils ont le devoir de leur apprendre à respecter leur corps et à le tenir sous la discipline de la loi de Dieu.

L'Église nous enseigne qu'au dernier jour nos corps ressusciteront pour avoir part à la punition ou à la récompense, comme ils ont eu part aux bonnes et aux mauvaises actions, que les corps des damnés seront laids et repoussants,

et les corps des saints, glorieux comme celui du Christ.

Il a plu à Dieu de placer l'âme dans une telle dépendance du corps que tout est commun entre eux et que toutes les grâces de Dieu données à l'âme par les sacrements n'ont accès auprès d'elle que par l'intermédiaire du corps.

Le corps est avec l'âme le sanctuaire de l'Esprit Saint. Nous savons avec quel respect l'Église traite les dépouilles des morts. Cela suffit pour nous faire comprendre la dignité du corps et les égards qui lui sont dus.

Toutefois, le corps n'est pas le maître, mais le serviteur. Par l'âme nous sommes créés à l'image de Dieu, mais par le corps nous sommes semblables aux animaux. Le devoir du corps est donc, non de commander, mais de servir.

Puisque le corps est créé à la ressemblance des animaux et des animaux qui travaillent, on comprend qu'il faut lui donner tout ce qui est nécessaire pour se développer et travailler.

Ceux qui, s'imaginant que tout ce qui est naturel s'oppose à ce qui est surnaturel, par conséquent à l'action de Dieu dans l'âme, ne comptent pas avec le corps et avec ce qui lui est nécessaire, commettent une injustice et une folie envers eux-mêmes : ils considèrent leur corps comme s'il était un empêchement à leur salut



au lieu d'un don de Dieu et comme s'il n'avait rien à faire sur la terre.

Examinons ce qu'il faut donner au corps pour que ce serviteur de l'âme soit apte à remplir ses devoirs envers elle et ne lui nuise pas par son indolence et pour que, d'un autre côté, il ne s'arroge pas de droits qui ne lui appartiennent pas. « La terre ne peut supporter, dit l'Écriture sainte, une servante qui est devenue l'héritière de sa maîtresse » (1).

Pour dire d'une manière complète ce qu'on doit donner au corps et lui refuser, il faudrait écrire tout un traité d'hygiène et montrer, de plus, l'influence exercée par l'état moral de l'homme sur son état physique et inversement ; il faudrait expliquer par là même comment on doit veiller sur les dispositions morales des enfants pour les maintenir en bonne santé, et sur leur santé physique si on veut former la santé morale. De tels développements ne seraient point ici à leur place. Les parents et les maîtres agiront prudemment en prenant connaissance d'ouvrages sur ce sujet ; nous voulons seulement attirer leur attention sur l'importance de l'éducation physique pour la formation du caractère et montrer qu'il ne faut négliger aucun détail, même le plus insignifiant en apparence.

(1) PROVERBES, xxx, 21-23.

L'air pur, une habitation bien exposée, une nourriture saine, suffisante et donnée en temps opportun, la propreté, l'ordre, la régularité de la vie, le calme, et avec cela l'instruction et les jeux, le travail et le repos, le mouvement et le sommeil prudemment répartis suivant l'âge et les forces, tout cela influe sur la formation d'hommes bien portants, courageux et sages.

Si nous manquons justement de tels hommes, il faut mettre d'autant plus de soins à élever les enfants de manière à créer chez eux la résistance aux maladies physiques et morales qui rongent comme des parasites l'organisme des faibles.

Un proverbe italien dit qu'où ne va pas le soleil va le médecin. On ne fait pas assez grande attention à cela chez nous. Souvent les vestibules et les antichambres dans lesquels on ne fait que passer ont des fenêtres tournées vers le soleil et les chambres qu'on habite sont au nord.

Parfois, on n'a pas assez de souci de la propreté et de l'ordre. Il ne manque même pas de personnes qui, pour justifier leur nonchalance, énoncent des théories sur l'effet nuisible de l'eau, particulièrement de l'eau froide. Quel service on leur rendrait en modifiant ces idées arriérées !

Ce malheureux préjugé fait que beaucoup des

personnes qui en ont la possibilité se baignent constamment mais ne se lavent pas ou du moins ne se lavent qu'en partie. Cependant, des bains pris tous les quinze jours ou même tous les deux jours, ne peuvent remplacer le lavage quotidien. Il y a aussi des personnes qui établissent comme un principe d'éducation qu'il est inconvenant de se laver tout le corps. L'idée que la décence est en opposition avec la propreté fait souvent qu'on manque à l'une et à l'autre. Les enfants, comme les grandes personnes, doivent se laver tous les jours de la tête aux pieds. Quelques personnes verront là un raffinement applicable seulement aux enfants riches. S'il est désirable qu'on apprenne par l'éducation aux enfants riches à se bien laver, c'est une chose cent fois plus nécessaire encore aux enfants pauvres qui, ayant moins de linge et de vêtements de rechange, doivent au moins ne pas se refuser ce que chacun peut avoir : assez d'eau pour se laver.

On a remarqué que chez les nations les plus puissantes, le sentiment de la dignité personnelle se développant plus fortement, fait que ces nations ont grand souci de la propreté du corps et des habitations. L'abondance de l'eau, les bains de toute sorte qu'on voit chez elles en sont la preuve. On a remarqué aussi que la dé-

cadence des nations est toujours accompagnée de négligence, sous le rapport de la propreté et de l'ordre, de goût pour les parfums, les frisures et les vêtements luxueux.

Au moment de la chute de l'empire romain, il y avait à Rome plus de coiffeurs que de boulangers. Était-ce un effet ou une cause ? Il est difficile de le savoir, mais, quoi qu'il en soit, il y a un lien entre le développement de la puissance nationale et le sentiment de la dignité personnelle qui conduit à une propreté recherchée. Les Anglais, dit-on, civilisent les endroits où ils passent en se montrant très exigeants sous le rapport de l'ordre et de la propreté. Chez nous, on néglige trop ce point de vue, malgré la recherche dans les vêtements, l'habitation, la nourriture.

Les enfants lavés tous les matins, non avec de l'eau trop froide mais avec de l'eau à la température de la chambre où ils se trouvent, sont ensuite, s'ils se réchauffent par un mouvement suffisant, beaucoup plus gais et ont plus d'ardeur pour travailler, jouer et manger.

Tenir son corps propre exige une certaine énergie et aide à former l'énergie nécessaire à toute vertu.

Il faut habituer le plus tôt possible les enfants à la propreté et à l'ordre. On doit commencer

cet enseignement dès leur naissance. Plus ils s'accoutument tôt à l'ordre et à la propreté, plus ils y prennent goût.

Ceux qui n'ont pas été habitués à l'ordre dès leur petite enfance trouvent plus tard grand plaisir à s'habiller, à se parfumer, à se coiffer et contentent ainsi leur vanité, mais ils n'acquièrent pas le véritable sentiment de la dignité et du respect de soi-même.

Bien que l'habit ne fasse pas le moine, on a dit, avec raison, que cependant il le désigne. Le vêtement ne fait pas de nous des chrétiens mais, choisi comme il convient, il doit montrer que nous sommes chrétiens. Saint Louis disait à ses courtisans qu'ils devaient se vêtir de manière à ce que les vieillards ne pussent dire qu'ils étaient trop élégants ni les jeunes gens qu'ils ne l'étaient pas assez (1).

Il faut aussi inculquer aux enfants le sentiment de la dignité humaine et surtout chrétienne lorsqu'ils mangent. Les moments où ils prennent leurs repas sont les meilleurs pour cet enseignement.

Plus une chose est humiliante par elle-même,

(1) « Il disoit que l'en devoit son cors vèstir et amer en tele manière, que les preudeshomes de cest siècle ne deissent que il en feist trop ne que les joenes homes ne deissent que il feist pou ». (JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*).

plus il faut mettre de soin à la relever autant que possible. De tous les actes de l'homme, un de ceux qui rappellent le plus l'animal est l'acte de manger. C'est surtout lorsqu'on mange que se trahit la mauvaise éducation et que se fait connaître la bonne. Ceci montre avec quel soin il faut apprendre aux enfants à se tenir convenablement à table et à accomplir un acte animal sans manquer de respect à leur âme.

L'homme ne vit pas pour manger, mais doit manger pour vivre. La nourriture doit servir à la vie mais non aux excès.

Il faut apprendre aux enfants à se bien tenir à table comme on leur apprend à lire et à écrire sans attendre qu'ils y arrivent d'eux-mêmes « avec le temps ». Le temps améliore les bonnes habitudes qui durent sous son influence, mais il ne réforme pas les mauvaises.

Les moments passés à table doivent servir non seulement à fortifier le corps, mais aussi à fortifier l'âme en donnant l'occasion de s'exercer à la tempérance, de réprimer la gourmandise, de vaincre le dégoût. Il faut apprendre aux enfants à se tenir droits, à ne pas se coucher, à mettre leurs mains sur la table et non leurs coudes, à être tranquilles, à ne pas interrompre la conversation des personnes plus âgées et à ne pas s'y mêler ; à ne rien prendre eux-mêmes

mais à attendre qu'on leur donne ce qui leur convient. Qu'ils ne s'amuse pas avec les objets qui sont sur la table et se servent de chacun d'eux seulement pour l'usage auquel il est destiné, qu'ils ne prennent pas leur couteau au lieu de leur cuiller, ni leur cuiller au lieu de leur fourchette, qu'ils essuient leur bouche avant de boire et ne parlent pas la bouche pleine ; qu'ils apprennent à manger et à boire sans bruit afin de ne causer de dégoût à personne ; qu'ils ne regardent pas ce que les autres mettent sur leur assiette et qu'ils ne prennent sur la leur que ce qui leur est nécessaire, sans choisir entre ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas ; qu'ils ne laissent rien sur leur assiette et cependant qu'ils ne la nettoient pas complètement. Il faut inculquer aux enfants ces détails et une quantité d'autres, les habituant par là à la discipline si nécessaire dans l'éducation.

De la foi en la résurrection de la chair doit résulter aussi le respect de la santé et le devoir de la soigner en cas de maladie. Il ne s'agit pas ici de gâter les enfants sous le rapport physique, mais au contraire de les endurcir avec prudence en leur apprenant en même temps à fuir tous les excès nuisibles à la santé.

La santé est un des « talents » que Dieu nous confie pour son service et de l'usage desquels il

faudra lui rendre compte. Altérer sa santé par la légèreté, l'opiniâtreté, l'imprudence, constitue une faute grave et les enfants qui s'y laissent aller exposent leurs parents et les domestiques à des soucis, des fatigues et des dépenses sans nombre. Il est bon de donner aux enfants quelques idées de l'hygiène, de leur expliquer pourquoi il ne faut pas boire d'eau froide ou se tenir dans les courants d'air quand on a trop chaud, pourquoi il ne faut pas courir en montant, pourquoi il ne faut pas manger en même temps certains aliments, quelles chaussures on doit porter pour ne pas se blesser les pieds, ce qu'il faut éviter pour ne pas gâter ses dents, comment on doit préserver la vue et l'ouïe, etc.

Le soin des enfants dans leurs maladies et même le désir de leur complaire doivent avoir pour but, non de les rendre trop délicats ni de les amollir, ce qui serait un grand mal pour leur âme, mais d'amener le plus vite possible leur retour à la santé.

Dans les maladies ou les infirmités longues et graves, particulièrement si elles exigent un traitement pénible, il faut montrer aux enfants combien la durée de leur peine et de ces souffrances est courte en comparaison de la récompense éternelle qui leur sera accordée s'ils les supportent patiemment en s'abandonnant à la volonté de Dieu.



Il faut consoler les enfants et relever leur courage par l'espérance inébranlable que les douleurs et la laideur causées par la souffrance se changent en bonheur éternel et en transfiguration glorieuse pour ceux qui, portant leur croix pour l'amour du Christ, arrivent par le martyre et la mort à la résurrection.

Il ne faut rien omettre en instruisant les enfants et ne pas exiger d'eux ce qu'on ne leur a pas appris. On doit faire pénétrer dans leur conscience qu'ils sont obligés d'user de leurs facultés et de leurs sens pour ce à quoi Dieu les a destinés, c'est-à-dire pour son service et non pour l'offenser et pécher. Ils ne doivent donc penser qu'à cette fin et ne regarder, écouter, dire et désirer que ce qui y conduit. Ils doivent détourner les yeux de tout spectacle inconvenant et scandaleux pour les porter où le devoir l'exige. Ils doivent éloigner leurs oreilles des conversations mauvaises, des médisances, des fadaises, et les tendre aux bons conseils, à l'instruction, aux réprimandes. Il faut leur apprendre que leurs mains devront leur servir pour travailler, prier, faire de bonnes actions et non pour les cartes, les rixes, les duels, etc.

On doit habituer les enfants à se bien tenir et à se bien comporter. Tout en les poussant aux jeux joyeux et convenables, il ne faut pas leur

permettre une liberté effrénée, des cris sauvages, des rires exagérés, la familiarité, la grossièreté, les paroles et les mouvements vulgaires. Qu'ils apprennent à respecter les personnes plus âgées qu'eux, à protéger les plus faibles, qu'ils observent avec tous l'affabilité et la bienséance et qu'ils se respectent eux-mêmes, se souvenant qu'ils sont les temples du Saint-Esprit.

---

## XIII

« ... *La vie éternelle* ».

L'ESPÉRANCE DE LA RÉCOMPENSE ÉTERNELLE EST UN  
APPUI DANS LES DIFFICULTÉS DE LA VIE. — LES  
ENFANTS DOIVENT DE BONNE HEURE S'APPLIQUER  
A MÉRITER LA VIE ÉTERNELLE.

On juge avec justesse que la vertu et le travail honnête donnent droit au bonheur et inversement, mais on s'imagine à tort que le succès ou l'insuccès sont, dès cette terre, une récompense ou une punition. Il est facile de comprendre ce qu'on éprouve, quand on a cette pensée, en voyant le succès des mauvais et l'insuccès des meilleurs. Combien il est important d'imprimer dans les intelligences encore jeunes et faibles que le royaume du Christ, suivant ses paroles mêmes, n'est pas de ce monde (1), et que la ré-

(1) S. JEAN, XVIII-36.

compense ou la punition finale ne sera pas donnée en cette vie mais dans l'autre.

Le succès des hommes mauvais dans les affaires temporelles s'explique par ce qu'ils travaillent justement avec intelligence dans cette voie temporelle ; de plus, leurs qualités naturelles ne méritant pas la récompense céleste, en reçoivent une dans l'ordre naturel.

D'un autre côté, les hommes les plus droits ne peuvent réussir dans la direction de leurs affaires temporelles s'ils manquent de prévoyance. Nous savons aussi qu'il plaît à Dieu d'éprouver ses plus fidèles serviteurs, nous le voyons à l'histoire de Job, des martyrs et de tous ceux qui souffrent la persécution pour la foi et la justice. La souffrance forme la patience et « l'ouvrage de la patience est parfait » (1).

Dieu fait passer souvent ses meilleurs serviteurs par les souffrances les plus pénibles pour qu'ils servent d'exemples aux autres et amassent aussi de plus grands mérites. C'est pourquoi il ne faut pas juger de la bénédiction de Dieu par le succès, qui peut ne pas toujours durer, ni se décourager devant l'insuccès. Après avoir fait ce qui dépend de nous pour réussir temporellement et mériter le bonheur éternel, laissons le résultat à la miséricorde de Dieu avec la com-

(1) ÉP. DE S. JACQUES, 1-4.

plète espérance qu'il ne nous trompera pas.

Nous avons déjà parlé du bonheur éternel, nous voulons seulement ici, une fois encore avec les paroles de l'Écriture sainte, rendre visible aux parents ce qu'est le ciel, cette vie éternelle promise aux justes que les hommes doivent mériter et vers laquelle les parents sont obligés de diriger leurs enfants par une bonne éducation. Les justes seront enivrés de l'abondance qui est dans la maison de Dieu et Il les fera boire dans le torrent des délices (1). « Ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème éclatant » (2). « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni douleur » (3).

Combien on trouvera, au milieu des fatigues et des déceptions de la vie, de force, de calme, d'encouragement à la persévérance dans le travail, si on se souvient que chaque moment nous rapproche du ciel, que chaque effort augmente notre mérite. Comme le marin qui après avoir gouverné courageusement et avec prudence trouve en abordant au port la récompense de son long et pénible voyage, le chrétien en arrivant au port éternel oublie dans l'excès de

(1) Ps., xxxv-6.

(2) SAGESSE, v-17.

(3) APOCALYPSE, xxi-4.

son bonheur les fatigues et les soucis passés.

La vie éternelle, nous le savons par les paroles de Notre Seigneur, est la connaissance de Dieu, par conséquent la connaissance et la possession de la lumière, de la vérité, du beau, du bonheur, toutes choses qu'on ne peut posséder sans les chérir plus que tout ce qui est terrestre et sans tendre vers elles par tous les actes de son existence. Qui s'en détourne pendant la vie se précipite de sa propre volonté dans le gouffre de l'enfer, où il n'y a ni lumière ni vérité, et se prive pour l'éternité de ce qui constitue les perfections de Dieu. Souvent les hommes, avec leur intelligence limitée, ne peuvent accorder la foi en la damnation éternelle avec l'idée de la miséricorde divine. Il n'y a là rien d'étrange : « Mes pensées ne sont pas vos pensées » (1), dit le Seigneur. Nous comprenons si peu ce qu'est Dieu et par là même ce qu'est une offense à Dieu, qu'il nous est difficile d'apprécier la punition que la justice de Dieu a le droit d'exiger. Et cependant la simple logique montre que si la fin dernière de ceux qui aiment Dieu est le ciel, la fin dernière de ceux qui ne l'aiment pas doit être la privation du ciel, c'est-à-dire l'enfer.

L'éternité pour chacun de nous dépendra de la direction de ses derniers pas dans la vie. Il n'est

(1) ISAÏE.

pas vraisemblable qu'un homme qui a servi fidèlement Dieu pendant de longues années s'éloigne de Lui au dernier moment ; s'il le fait cependant, son dernier moment, sa dernière volonté doivent décider de son éternité.

Nous le constatons par la mort de Judas et celle du bon larron. Judas appelé par le Christ pour être apôtre, le suivait et était avec lui comme les autres apôtres en contact continuel, et pourtant il eût mieux valu pour lui, selon les paroles de l'Évangile, qu'il ne fût jamais né (1), justement parce qu'au dernier moment il se détourna dans son désespoir de la miséricorde de Dieu. Au contraire, le voleur crucifié à côté du Christ obtint, malgré ses crimes passés, la promesse d'entrer dans le ciel parce qu'à la dernière heure il se tourna vers le Sauveur pour implorer avec foi et humilité sa miséricorde.

Il semble à quelques-uns étrange et en quelque sorte injuste qu'un seul péché puisse enlever le droit à la récompense méritée par un grand nombre de bonnes actions ou qu'un seul soupir vers Dieu puisse effacer une quantité de péchés. Dans l'ordre des choses humaines, en effet, un travail manqué n'enlève pas le droit à la récompense réservée au travail réussi, pas plus qu'un travail bien fait ne donne droit à une récompense

(1) S. MARC, XIV-21.

pour ce qu'on a mal fait ou négligé de faire. Mais les hommes payent pour le travail parce qu'ils en ont besoin et ils ne le payent qu'autant que ce travail répond à leur besoin. Il en est autrement avec Dieu. Dieu n'a pas besoin de notre travail et de nos bonnes actions. Il donne aux ouvriers de la onzième heure la même récompense qu'à ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur (1).

Cette « onzième heure » représente le déclin de la vie et prouve qu'il n'y a pas, malgré les péchés les plus graves, d'âge si avancé où l'homme qui veut se tourner vers Dieu ne puisse le faire en comptant sur sa miséricorde sans bornes.

Cependant, compter sur cette dernière heure et s'en remettre à ce moment pour se convertir et commencer à servir Dieu et à travailler pour son salut serait une folie. Notre Seigneur, comme nous l'avons déjà remarqué, nous avertit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père et la *qualité* de ces demeures répond probablement à ce que nous faisons dans la vie pour les mériter. Il faut donc enseigner aux enfants que chaque moment dissipé porte une atteinte irrémédiable au bonheur éternel. De plus, personne ne connaît le jour ni l'heure où la

(1) S. MATTH., xx-12.



mort le surprendra, par conséquent il faut à tout moment vivre et travailler de manière à ce que la mort nous trouve en pensées et en actes d'accord avec la volonté de Dieu, tournés vers le ciel et non détournés de lui.

Saint Louis de Gonzague, à qui on demandait un jour pendant la récréation des novices ce qu'il ferait s'il devait mourir en cet instant, répondit qu'il continuerait à s'amuser puisque la règle de l'Ordre, expression pour lui de la volonté divine, le lui ordonnait en ce moment.

De même que la règle exprime d'une manière particulière la volonté de Dieu envers les religieux, dont la perfection réside en son exacte exécution, la foi, avec les principes qui en découlent, est la règle des catholiques et leur sagesse et leur vertu dépendent de l'observance ou de la non observance de cette règle.

Il ne faut donc pas se plaindre du défaut de caractères. Les hommes qui s'accoutument de bonne heure à prendre la foi pour base et à diriger leurs actions d'après les principes de la foi, ne manquent pas de caractère : c'est ainsi et non autrement que s'expliquent le courage des martyrs et l'héroïsme des héros.

Autant les parents sauront implanter dans leurs enfants une foi éclairée et virile, autant ils les accoutumeront à tirer leurs principes de la

foi et à se conformer fidèlement et heure par heure à ces principes dans toutes les circonstances de leur vie, autant et seulement autant, ils répondront à leur tâche.

---



TROISIÈME PARTIE

---

LES  
COMMANDEMENTS DE DIEU



# LES COMMANDEMENTS DE DIEU

## I

*« L'homme obéissant sera victorieux dans ses paroles ».*

(Prov., XXI-28).

La foi seule ne suffit pas pour bien diriger l'éducation, de même qu'elle ne suffit pas au salut.

La foi qui ne fait pas naître de principes et ne conduit pas à l'obéissance aux commandements de Dieu, est une foi morte.

« Si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements (1) », dit Notre Seigneur.

Les commandements nous enseignent à appliquer les principes de la foi à tous nos actes et à toute notre vie.

Les commandements sont le code moral et social de l'humanité.

Les sociétés, comme les individus, qui sortent

(1) S. МАТТ., XIX, 17.

de la route tracée par ces commandements tombent dans l'avidité insatiable, la haine de la discipline, le désordre moral, dans tout ce qu'il faut si cruellement déplorer chez ceux qui n'ont pas de croyances.

Les nations ou les sociétés qui ne se dirigent pas, ou cessent de se diriger selon les commandements de Dieu, restent à l'état barbare ou y retournent.

Comprendre la portée des commandements de Dieu, est particulièrement nécessaire dans le temps présent, car, malgré un respect croissant pour les sciences, nous oublions souvent que le but dernier de la science est la connaissance plus exacte et l'accomplissement de ce que nous ordonne la volonté de Dieu, la sagesse éternelle.

Si elle néglige ce but, la science nous conduit à la même fin que la lumière possédée par Satan, ou que la science dont Ève se montra si avide.

La confusion dans les idées sur l'obéissance, assez répandue aujourd'hui, doit vraisemblablement être attribuée à une intelligence et à un respect insuffisants des commandements de Dieu.

Quelques-uns pensent que l'obéissance est une vertu passive, qu'elle s'oppose à l'indépendance d'action, qu'elle empêche la formation de la volonté. Et cependant, le manque de volonté

et surtout le manque de caractère dont nous nous plaignons chez les hommes de notre temps viennent justement de l'absence de cette discipline, qui est nécessaire pour former la volonté.

D'autres s'imaginent que l'obéissance ne convient qu'aux enfants et que les personnes plus âgées doivent être dirigées par leur raison et leur volonté, et pourtant ni les familles, ni les institutions, ni les sociétés ne peuvent se soutenir quand la discipline leur manque.

L'intelligence et la volonté, dont l'homme se glorifie avec raison, ne lui sont données que pour qu'il puisse se gouverner selon l'intelligence et la volonté divines, ce qu'il ne fera que par l'observation des commandements de Dieu.

« Comme par la désobéissance d'un seul homme, dit saint Paul, plusieurs sont devenus pécheurs, ainsi par l'obéissance d'un seul, plusieurs deviendront justes » (1).

Par ces paroles, nous voyons que saint Paul n'attribue pas la chute d'Adam et d'Ève à la gourmandise, à la curiosité, au désir de s'élever, mais à leur désobéissance. De même, il n'attribue pas notre rédemption aux vertus de Jésus, à ses miracles, à ses prières, mais à son obéissance envers Dieu le Père.

Nous trouvons ici un double enseignement : si

(1) ÉP. AUX ROM., v, 19.



la désobéissance cause tous les péchés, l'obéissance comprend et assure toutes les vertus. C'est pourquoi l'une et l'autre ont une telle importance en bien ou en mal.

Une si grande grâce est attachée à l'obéissance que pour ceux qui y sont habitués la vie ne présente pas de difficultés : tout ce qui est ordonné au nom de l'obéissance leur devient facile et peut les conduire à ce qui est nécessaire à la fois pour relever la patrie et pour atteindre leur salut, par conséquent au double but de l'éducation.

---

## PREMIER COMMANDEMENT

« *Je suis le Seigneur votre Dieu, vous n'aurez point d'autres dieux devant moi* » (1).

Le premier commandement est au premier article du symbole des Apôtres ce que la pratique est au principe. Pour comprendre son sens et son application aux dieux étrangers, aux idoles, il faut avant tout croire au Dieu véritable et avoir, autant que possible, quelque idée de Lui.

Nous savons par le catéchisme que Dieu est esprit, qu'il nous a créés à son image et nous ordonne d'être parfaits comme notre Père céleste qui est parfait.

Créés à l'image de Dieu (2) et obligés de nous diriger par l'esprit de Dieu, nous connaissons, par les perfections qui forment l'être divin, les vertus indispensables au salut.

(1) EXODE, XX, 3.

(2) GENÈSE, I, 26.

Quiconque arrive, avec la grâce de Dieu, à se faire une idée de la vérité, de la justice, de la sagesse et des autres perfections divines, comprendra qu'en sacrifiant la vérité, la justice, la sagesse pour satisfaire quelque-une de ses passions, il place l'amour des créatures au-dessus de l'amour du Créateur, l'attachement à ce qui n'est pas Dieu, à ce qui ne conduit pas à Dieu, au-dessus de l'attachement à Dieu et à ce qui est divin.

L'idolâtrie ne consiste pas seulement à mettre sur les autels un veau d'or ou des animaux vivants comme le font les païens ; quiconque sacrifie la vérité au mensonge, la justice à l'égoïsme, en un mot ce qui est, ou plutôt « Celui qui est » (1), à ce qui n'est pas, celui-là pèche par idolâtrie.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu » (2). L'observance du premier commandement est une condition de la pureté du cœur. Nos cœurs créés pour Dieu ne sont purs qu'autant qu'ils sont fidèles à leur destinée.

Combien il est important d'acquérir de bonne heure l'idée de Dieu, de ses perfections, de ses commandements, de ce que nous Lui devons comme à notre Père, notre Juge et notre Sei-

(1) EXODE, III, 14.

(2) S. MATTH., V, 8.

gneur, afin de nous pénétrer de l'amour auquel a droit le père, de la crainte à laquelle a droit le juge et de nous accoutumer à l'obéissance et au service auquel a droit le seigneur. Par ce moyen seulement, on peut se préserver de l'abaissement de caractère auquel cèdent ceux qui n'ayant pas de foi, se dirigent seulement par des considérations humaines et, dépourvus de toute impulsion élevée, ne s'attachent qu'aux biens temporels et passagers.

La Providence nous a donné les commandements comme un moyen et une route pour atteindre le but final, c'est-à-dire le bonheur éternel. Il est donc facile de comprendre qu'en nous écartant de cette route, nous nous condamnons nous-mêmes à supporter les effets temporels et éternels de notre infidélité, par conséquent à perdre la félicité éternelle et à être damnés.

Pour faire comprendre efficacement aux enfants l'adoration due à Dieu, il faut les habituer dès leur plus jeune âge à se souvenir de sa présence, il faut leur préciser cette présence en leur rappelant que Dieu voit tout, entend tout, pénètre les plus secrètes pensées et que, de même qu'un verre d'eau donné pour l'amour de Lui ne restera pas sans récompense, ainsi les moindres actions accomplies avec le souvenir de sa présence et d'accord avec sa volonté, ont cette même

valeur éternelle et obtiennent cette même récompense.

Que les enfants apprennent à rendre gloire à Dieu en se tournant souvent vers Lui par la pensée et la prière. C'est ainsi qu'on acquiert le courage nécessaire pour accomplir les devoirs les plus pénibles, pour vaincre les tentations les plus violentes, pour supporter patiemment les déceptions et les souffrances les plus sensibles, tant morales que physiques.

Le premier commandement ne se rapporte pas exclusivement à Dieu, il s'applique aussi au culte dû à la Mère de Dieu et aux saints du Seigneur.

L'Église comprend par ce culte le respect, l'amour et l'obéissance.

Grâce à Dieu, nous ne manquons pas jusqu'à présent de respect et d'amour pour la Mère de Dieu et les saints, mais cet amour, hélas, ne se montre point par l'amendement de notre vie et ne nous met pas dans les conditions nécessaires pour nous relever de notre chute.

Le culte exige l'obéissance et, grâce à elle, devient une vertu, une force vitale qui nous conduit aux actes.

La tendance actuelle vers l'égalité universelle fait disparaître les idées de respect, ce qui a une influence fâcheuse sur les rapports des enfants

envers leurs parents, des inférieurs envers leurs supérieurs et même sur ceux des hommes envers Dieu car ils sont privés par là de l'aiguillon le plus puissant pour l'observation des commandements.

On doit apprendre à connaître la Mère de Dieu non seulement par le nouveau Testament mais aussi par l'Ancien, par les femmes qui étaient la figure de la sainte Vierge.

Pourquoi cette pauvre servante du Seigneur devint-elle la mère de Dieu ? D'où lui vint le pouvoir d'écraser la tête de Satan ? Elle nous le montre elle-même : « Dieu a regardé la bassesse de sa servante » (1).

Dieu nous donne la grâce dans la mesure où nous nous pénétrons de son esprit et de sa volonté, agissant alors en nous et par nous il triomphe. En cela est tout le mystère de la puissance parfois extraordinaire des saints et de l'influence qu'ils ont autour d'eux.

Les hommes se plaignent constamment de leur faiblesse, mais d'où leur viendra la force s'ils ne sont pas dirigés par l'esprit et la volonté de Dieu ?

« Faites tout ce qu'il vous dira » (2) dit la Mère de Dieu en montrant le Seigneur Jésus

(1) S. LUC, I, 48.

(2) S. JEAN, II, 5.

pendant les noces de Cana. Elle nous le dit aussi à nous devant l'indigence dont nous nous plaignons.

Il est bon de suspendre aux murs des images de la sainte Vierge, d'orner ses autels, de dire le petit office en son honneur, de faire brûler des cierges devant ses images, de faire des pèlerinages aux endroits qui lui sont consacrés, mais tout cela n'est pas l'essence du culte.

Nous rendons un culte à la Mère de Dieu en suivant ses exemples et en faisant, comme elle nous le dit, tout ce que son Fils nous ordonne.

Ceci s'applique également au culte des saints. Nous ne pouvons imiter toutes leurs actions car il faut pour cela une vocation et une grâce spéciales, mais nous devons imiter ce qui est commun à tous les saints : leur fidélité à accomplir la volonté de Dieu dans les diverses situations où ils se trouvaient comme parents ou enfants, prêtres ou laïques, rois ou serviteurs, savants ou ignorants.

Les vies des saints sont le commentaire vivant des commandements de Dieu ; elles nous montrent en actions ce que le catéchisme nous enseigne en principes. Beaucoup de personnes doivent leur conversion et leurs progrès dans la vertu à la lecture des vies de saints (1). Quelques

(1) Le Père Mariote, de l'Oratoire, disait qu'il s'était con-

personnes craignent que les enfants ne lisent dans la vie des saints des choses au-dessus de leur âge, qui excitent leur imagination. Il n'est rien qui n'ait son inconvénient, mais dans la lecture de la vie des saints les côtés faibles sont peu de chose et le profit, très grand.

De plus, l'imagination, quoi qu'on fasse, cherche toujours un aliment. Heureux les enfants dont l'imagination se nourrit, non de ce qui est médiocre ou dangereux, mais de ce qu'il y a de plus élevé.

Au contact des saints on désire la sainteté et on y tend et quel autre objet pourrait avoir l'éducation ?

*verti* dans son enfance en entendant le mari de sa bonne lire le soir à sa femme la vie des saints.

---



## DEUXIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne prendrez point le nom du Seigneur  
votre Dieu en vain* » (1).

Le catéchisme nous apprend que le second commandement défend de profaner le nom de Dieu. Celui qui comprendra en quoi consiste cette profanation suppliera Dieu, avec David, de lui pardonner ses ignorances (2).

En effet, nous nous rendons si peu compte, en général, de la signification et de la portée de ce commandement que nous y désobéissons constamment sans le savoir, ce qui s'explique d'autant moins qu'aucune passion définie ne cause cette transgression. On ne peut l'attribuer qu'à la légèreté ou à l'insouciance. Mais l'insouciance est vraiment un péché pour l'homme doué de raison et la légèreté en un cas si grave

(1) EXODE, XX, 7.

(2) PS., XXIV, 7.

est la cause d'une offense qui n'est pas légère.

On prend en vain le nom de Dieu lorsqu'on le prononce sans respect. Et qui pourrait compter combien de fois dans la conversation courante et dans les plaisanteries, les noms de Dieu, de Jésus, de Marie sont prononcés sans la moindre raison et avec d'autant moins de respect ? Cette habitude qui est elle-même un péché conduit à une faute beaucoup plus grave, car celui qui s'accoutume à prononcer « en vain » le nom du Seigneur ne s'en gardera pas dans la colère et s'ouvrira ainsi un chemin vers le blasphème, la malédiction et les jurements. Il est dit dans l'Écriture sainte « qu'au nom du Seigneur, tout genou fléchit au ciel, sur la terre ou dans les enfers » (1) et dans les livres de Moïse ; « Vous ne considérerez pas comme innocent celui qui prendrait en vain le nom du Seigneur ».

Il faut, par conséquent, enseigner aux enfants par l'exemple à conserver le recueillement nécessaire pendant leur prière ou celle des autres, pendant les offices, en prononçant le nom de Dieu et en faisant le signe de la croix ou une génuflexion devant l'autel dans l'église. Comment pourront-ils apprendre le respect dû à Dieu si, depuis leur petite enfance, ils sont témoins de la légèreté avec laquelle ceux qui

(1) ÉP. AUX PHIL., II, 10.

devraient leur donner l'exemple prononcent Son nom et assistent aux offices en regardant de tous côtés et en interrompant leurs prières ou celles des autres par des conversations, des rires, etc,

Les prières du matin et du soir doivent être dites à genoux, les yeux baissés ou fermés, au milieu du silence complet et de l'immobilité des assistants.

La prière est l'affaire la plus sainte et la plus importante de l'homme et, comme telle, il faut la respecter et ne pas l'interrompre sans une très grave raison, de même qu'on n'interrompt pas la conversation de ceux qui ont une audience des souverains de ce monde.

Mais pour que le recueillement soit possible pour les enfants, il faut proportionner à leur âge et à leur force le temps destiné à la prière et aux offices. En retenant les enfants à de longs offices, en exigeant d'eux de longues prières, on les fatigue et on les rebute de toute prière.

On pèche contre le second commandement lorsqu'on se moque des choses saintes ou qu'on écoute ceux qui les tournent en dérision, par conséquent lorsqu'on raille la foi ou ce qui s'y rapporte, quand on parle légèrement des sacrements, de la parole de Dieu, des prédicateurs qui l'exposent, quand après un sermon ou une confession, au lieu de réfléchir au bien qu'on

doit tirer de l'un ou de l'autre, on tourne en plaisanterie ce qu'on a entendu et on s'amuse à le critiquer.

On pèche encore contre le second commandement en faisant des serments inutiles c'est-à-dire en prenant Dieu, qui voit tout, à témoin de la vérité de ce qu'on dit et de la sincérité d'une promesse. Cet abus est d'autant plus inutile, qu'ordinairement les personnes véridiques n'éprouvent pas le besoin d'avoir recours à Dieu non plus qu'à des témoins pour confirmer ce qu'elles rapportent. Donc, ce ne sont pas ceux qui disent la vérité, mais ceux qui la cachent, qui ont la mauvaise habitude d'appuyer leurs mensonges de l'expression rebattue et horrible en ce cas sur leurs lèvres : « Dieu m'est témoin ».

Combien il est important d'apprendre aux enfants à dire, selon les paroles de l'Évangile : « Cela est ou cela n'est pas », se rappelant que « ce qui se dit de plus vient d'un mauvais principe » (1). Il ne faut permettre ni à soi ni aux enfants aucun serment. Qu'ils sachent que la parole de l'homme véridique rencontre plus de foi que les serments de celui qui ne l'est pas.

Le catéchisme nous explique enfin qu'on pèche contre le deuxième commandement en n'accomplissant pas les vœux que l'on a faits. Un vœu

(1) S. MATTH., v, 37.

est la promesse faite à Dieu d'accomplir un acte qui lui est agréable, quoique nous n'y soyons obligés par aucun commandement.

D'après le catéchisme, le vœu nous oblige sous peine de péché.

On peut voir par là combien agissent mal ceux qui font imprudemment des vœux impossibles à accomplir ou contraires à la volonté de Dieu et à leurs devoirs d'état. Avant de faire un vœu, il faut bien réfléchir et rechercher l'avis d'un confesseur sage et expérimenté afin de ne pas s'exposer à manquer à son serment ou à accomplir une promesse imprudente.

On doit non moins réfléchir avant de faire une promesse à son prochain et peser ce qui est pour ou contre, car il faut regarder comme sacrée la parole une fois donnée et accomplir sa promesse de la manière et au moment convenus.

Quelques personnes distinguant entre la parole et le serment, disent que le serment seul oblige. Il résulterait de cela qu'on ne pourrait croire aux paroles de personne, si ces paroles n'étaient pas, contrairement à l'enseignement de Notre Seigneur, appuyées d'un serment. D'autres s'imaginent que seule la parole « d'honneur » a une valeur. Ceux qui ont besoin d'appuyer leur parole sur « l'honneur » sont souvent dépourvus de cet honneur. Celui qui traite légèrement la parole

donnée ne respecte ordinairement ni le serment ni l'honneur.

Une promesse oblige toujours, à moins qu'elle soit seulement conditionnelle. En ce cas, si les circonstances ont changé, s'il survient un empêchement véritable, impossible à surmonter, il convient de s'affranchir de cette promesse. Mais il faut alors, autant que possible, obtenir cet affranchissement de celui à qui on a promis et tout au moins se justifier devant lui ; autrement, en trompant la confiance on cause parfois un grand tort au prochain, toujours un ennui, et on s'attire à soi-même la honte.

C'est évidemment un moindre mal de manquer à un homme en ne faisant pas ce qu'on lui a promis, que de manquer à Dieu en faisant une chose contraire à la justice, à la prudence parce qu'on l'a promise.

On commet par exemple une grande sottise et une faute en promettant de contracter mariage avec une personne qu'on ne connaît pas suffisamment, mais si on a commis cette faute et qu'il se trouve après les fiançailles que la personne en question ne mérite pas l'estime, se conduit mal, a quelque maladie qui empêche le mariage etc., il vaut mieux, malgré la parole donnée, rompre les fiançailles que contracter un mariage imprudent.

Supposons qu'on s'oblige à faire quelques paiements à une époque ultérieure et que l'insuccès dans les affaires, la perte de la fortune ou d'autres empêchements analogues, rendent incapable d'accomplir sa promesse, le devoir évidemment n'existe plus. Mais en promettant il faut toujours prévoir les empêchements et stipuler qu'on ne s'oblige à tenir son engagement qu'autant que ce sera possible.

Sans parler d'obligations graves dont tout l'avenir du prochain peut dépendre, le manque de parole, même dans les choses insignifiantes en apparence, attire une juste honte sur ceux qui se le permettent ; celui qui s'y expose par des promesses faites à la légère est donc très coupable. Combien de personnes, après avoir promis qu'elles feront une chose donnée, à un moment et dans un endroit donnés, n'ont aucun souci d'accomplir leur promesse et la laissent tomber dans l'oubli. Cette habitude cause de graves torts et abaisse le niveau moral de la société dont elle rend mauvais témoignage.

Il ne faut pas laisser les enfants promettre ce qu'ils n'ont pas le pouvoir et la force de résolution d'exécuter, et il faut exiger d'eux le strict accomplissement de ce qu'ils ont promis.

Si, comme on l'a dit plus haut, il ne convient pas de prendre « en vain » le nom du Seigneur,

combien il est important d'apprendre à s'en servir avec foi et recueillement dans les affaires et les moments graves et particulièrement dans la souffrance, la crainte, l'inquiétude. Prononcer pieusement le nom de Dieu nous apporte la lumière, la force, l'aide, le courage. Les oraisons appelées jaculatoires, si courtes qu'on peut souvent les répéter au milieu des occupations les plus absorbantes, sanctifient beaucoup d'âmes.

Quand un mourant ne peut plus dire ni entendre aucune prière, les noms seuls de Jésus, Marie, Joseph lui apportent la paix ; aussi l'Église a-t-elle attaché une indulgence plénière à cette pieuse invocation prononcée à l'heure de la mort.

---



### TROISIÈME COMMANDEMENT

« *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat* » (1).

Ce commandement a pour objet le culte envers Dieu, notre propre sanctification et le repos après le travail.

Le catéchisme nous apprend comment ce commandement doit être observé dans les traits principaux, mais les évêques, au nom du droit donné à l'Église par Notre Seigneur Jésus-Christ, définissent, chacun pour son diocèse, suivant l'endroit et les circonstances où ils se trouvent, comment les fêtes doivent être célébrées, de quelle manière il faut les sanctifier ainsi que les dimanches, quels travaux on doit regarder comme « serviles » et en quelle mesure ils sont permis ou défendus.

Il faut se souvenir du pouvoir des évêques et

(1) EXODE, XX, 8.

ne pas s'offenser des différences qui existent entre les divers diocèses. Quant à la manière de sanctifier les jours saints, il ne faut pas appliquer suivant son goût les préceptes d'un diocèse à l'autre. On doit respecter partout ce que l'évêque regarde comme convenable (1).

Le culte extérieur dû à Dieu pour la sanctification des jours saints est fixé par l'Église à certains jours et on ne peut, comme quelques personnes le croient, remplacer la messe du dimanche en en entendant une un autre jour, ni s'imaginer qu'on satisfait au commandement en arrivant à la fin de la messe, après le sermon, ou en se tenant seulement à la porte de l'église quand il y a de la place à l'intérieur. Le catéchisme enseigne tout cela et si des cas exceptionnels causent des doutes, il faut consulter le curé de sa paroisse et s'en tenir à ses indications.

(1) A Rome, la broderie, considérée comme une œuvre d'art, est permise, surtout si on la fait pour une église et sans rétribution. Malgré cela, dans tous les autres pays les ouvrages à l'aiguille sont regardés comme serviles et défendus. On permet certains travaux dans certaines contrées pourvu qu'on n'y consacre pas plus d'un temps donné. — En France, depuis le concordat, toutes les fêtes, sauf Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint, sont célébrées le dimanche. — Il y a aussi des différences pour les jeûnes ; il faut s'y soumettre et chacun doit s'en informer près de son curé.

Mais s'il y a certaines différences pour la manière extérieure de sanctifier les jours saints, il ne peut y en avoir quant à l'esprit dans lequel ils doivent être célébrés. Les dimanches et les fêtes doivent nous donner le repos après le travail et ce repos doit nous apporter des biens spirituels que nous ne pouvons nous réserver ordinairement dans la semaine. Ainsi, quand bien même le dimanche se passerait sans infraction à la lettre du commandement, si on assistait à l'office sans prière, sans recueillement, sans écouter la parole de Dieu, en un mot si on était présent de corps mais non d'âme, on ne pourrait dire qu'on ait observé le commandement.

Dieu créant le monde par un simple acte de sa volonté n'avait pas besoin de repos. S'il se « reposa » le septième jour, il le fit pour notre instruction, pour nous montrer que le repos est une condition indispensable du travail selon Dieu.

Si beaucoup de gens ne travaillant jamais, ne peuvent sentir le besoin de repos, il en est d'autres dont le travail est réel, mais n'a cependant pas de but divin ni par suite la bénédiction divine accompagnant le désir de remplir le devoir imposé par Dieu de sanctifier les jours saints et de se reposer aux temps et aux heures fixés.

L'infraction au commandement et à l'ordre établi par Dieu a les pires effets physiques et moraux. Les hommes qui ne se reposent pas quand et comme il le faut, ne peuvent cependant échapper au besoin de repos. Leur travail devenu par la fatigue lent et maladroit ne réussit pas, ennuie eux et les autres et leur fait perdre leur temps.

On a remarqué que les enfants qui s'amuse<sup>nt</sup> le mieux pendant les récréations étudient mieux, que les ouvriers qui savent se reposer et se distraire au temps prescrit travaillent ensuite mieux et plus vite. Combien il est important d'enseigner aux enfants à faire tout avec ordre, poids et mesure comme Dieu l'a ordonné, à ne pas faire du jour la nuit et de la nuit le jour, à fixer un temps pour chacune de leurs actions et à s'y tenir. Qu'ils travaillent quand c'est le moment de travailler, qu'ils se reposent quand c'est le temps du repos ou du jeu, qu'ils sanctifient les jours saints quand et comme c'est ordonné.

Que les enfants se rappellent qu'il ne suffit pas d'observer personnellement le troisième commandement, il faut encore se garder de tout ce qui peut empêcher les autres de l'observer.

Indépendamment des œuvres serviles claire-

ment défendues par l'Église, il y a beaucoup d'occupations et d'amusements qui, sans être contraires à la lettre du commandement, le sont à son esprit.

Combien d'amusements sont un plaisir pour les uns, mais causent à d'autres un excès de travail par les préparatifs qu'ils nécessitent et le désordre qu'ils laissent après eux. Il faut se souvenir de cela dans le choix des jours qu'on destine à ces amusements et au moins n'exposer personne à manquer la messe les dimanches et les jours de fêtes.

Lorsqu'on donne des commandes aux ouvriers, aux couturières, il ne faut pas fixer un terme qui les force à travailler le dimanche.

On doit, autant que possible, s'abstenir de voyager le dimanche et les jours de fêtes. Quelques personnes s'excusent en disant que lors même qu'elles s'abstiendraient, tant d'autres voyageront qu'il n'y a aucune raison de se priver de ce qu'elles ne pourraient empêcher même par ce moyen. C'est une idée fautive, car chaque individu est ainsi la cause du travail des autres ; de plus, l'oubli du commandement par les uns encourage les autres à l'enfreindre.

Dans quelques pays on a l'habitude de préparer les repas du dimanche le samedi pour les manger le lendemain froids ou seulement réchauffés.

En Angleterre, les boutiques, les fabriques, toutes les administrations sont fermées l'après-midi du dimanche, afin que ceux qui travaillent toute la semaine pour gagner leur vie puissent s'occuper de leurs propres affaires le dimanche et que cette journée, libre de tout travail servile, soit en effet consacrée au culte et au repos.

Ne nous conviendrait-il pas de prendre en considération cet exemple et de nous y conformer tout au moins en une certaine mesure ?

Mais si l'on veut inculquer aux enfants le respect du troisième commandement, il ne faut pas leur donner le dégoût des fêtes et des dimanches en les conduisant à des offices trop longs, surtout tant qu'ils ne sont pas en âge de les comprendre.

Un directeur d'établissement d'éducation pour les garçons disait que le dimanche il était obligé de conduire ses élèves à deux messes, parce qu'il « ne savait que faire d'eux en l'absence des études accoutumées ». C'est souvent par une piété de ce genre qu'on crée les ennemis les plus acharnés de l'Église et de la foi.

Si l'office n'est pas intéressant pour les enfants, il sera insupportable. Aussi, pour qu'un séjour de deux heures dans l'église, comme cela arrive parfois à la campagne, dans l'immobilité, le silence, par le froid ou le chaud, ne devienne

pas un supplice pour les enfants, il est bon de se munir d'images qu'on peut leur donner à regarder pendant l'office, mais de temps en temps, afin que ce moyen ne s'use pas. Il faut que les enfants prennent, autant que possible, quelque part, intéressante pour eux, à la cérémonie. Qu'ils apprennent les chants d'église et chantent avec tout le monde. Il faut les instruire de tous les détails des offices, particulièrement de la messe. Il y a, pour cet usage, des petits livres parfaits qui représentent le prêtre à l'autel pendant les différentes parties du saint sacrifice, et qui expliquent chacune de ces parties.

Il faut placer les enfants dans l'église de manière à ce qu'ils voient l'autel et puissent suivre les mouvements du prêtre et lire dans leur petit livre les prières qui y correspondent. Ils font cela avec intérêt. Il vaut mieux ne pas conduire les enfants au sermon tant qu'ils ne sont pas en état de le comprendre, mais quand on ne peut faire autrement, on doit alors leur apprendre à écouter le sermon de manière à en répéter deux ou trois mots, pas davantage. Les enfants, occupés du choix des mots qu'ils devront répéter, se tiennent tranquilles sans fatigue pendant de longues instructions.

La sanctification des jours saints ne doit cependant pas se borner aux moments destinés

aux offices. Les dimanches et les fêtes doivent avoir leur empreinte particulière, leurs occupations, leurs joies. Les parents qui travaillent beaucoup ont souvent à peine le temps de s'occuper de leurs enfants dans le cours de la semaine ; de même les enfants, quand ils commencent leurs études, voient souvent peu leurs parents, ne causent presque pas avec eux. Le dimanche il faut remédier à ce double mal. Les parents doivent, autant que possible, s'abstenir ce jour-là de s'occuper de leurs affaires, de leurs comptes, des visites à faire ou à recevoir et éviter de se plonger dans des lectures pour eux seuls ; ils feront mieux de s'occuper de leurs enfants, de les promener, de causer avec eux, d'arranger des lectures en commun.

Dans certaines familles, on met à part les livres, les jouets, les images qui peuvent servir à se distraire le dimanche. Cette habitude est très bonne, car une sorte de charme s'attache à ces objets qui ne sont pas d'un usage journalier et augmente leur valeur aux yeux des enfants.

C'est une bonne et sainte coutume de consacrer les dimanches et les jours de fêtes à accomplir les œuvres de charité pour lesquelles le temps manque les autres jours : visiter les malades, les pauvres, les affligés, leur porter



le soulagement, la distraction, la consolation ; réunir des enfants pauvres pour des conversations ou des cours instructifs, des amusements honnêtes.

Notre Seigneur nous enseigne que la plus petite chose faite pour le prochain par amour de Dieu est acceptée par Dieu comme faite pour lui-même.

Si, le jour de la fête des personnes qui nous sont chères, nous nous efforçons de leur montrer notre affection, ne devons-nous pas également le dimanche, comme en un jour particulièrement destiné à rendre à Dieu le culte qui lui appartient, faire tout ce qui peut lui montrer notre amour. A cela contribuent justement les offices, les œuvres de miséricorde et enfin un sage repos.

---

## QUATRIÈME COMMANDEMENT

« *Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre* » (1).

Le catéchisme nous enseigne que ce commandement comprend le respect, l'amour, l'obéissance dûs aux parents par les enfants et aux supérieurs par les inférieurs.

Le droit sur les créatures et le suprême pouvoir sur elles n'appartiennent qu'au Créateur, par conséquent, à proprement parler, il n'appartient qu'à Dieu d'être « honoré ». Si Dieu nous ordonne d'honorer nos parents et nos supérieurs, c'est parce qu'Il leur transmet, eu une certaine mesure, ses propres droits, mais seulement autant qu'ils en usent d'accord avec ses commandements. Nous savons en effet que le devoir de l'obéissance envers les parents et les supérieurs cesse dès qu'ils nous ordonnent des choses contraires aux commandements de Dieu.

(1) EXODE, xx, 12.

Les supérieurs ne doivent pas gouverner au nom de leur propre volonté ou de leur humeur. Un tel gouvernement et de tels ordres ne donnent pas droit à l'estime ; un tel pouvoir, au lieu de former la discipline et la vertu, crée une servilité aussi dégradante pour les supérieurs que pour les inférieurs.

Pour que le pouvoir réponde à son but, il faut que ceux qui lui sont soumis puissent affirmer à chaque pas que ceux qui les dirigent obéissent eux-mêmes aux principes de la sagesse éternelle, qui s'est exprimée dans les commandements de Dieu. Alors Dieu, habitant à la fois dans l'âme du supérieur et dans celle de l'inférieur, fait que, se complétant réciproquement, ils atteignent victorieusement ensemble le but fixé.

Les parents et les supérieurs doivent se rappeler que le quatrième commandement leur impose aussi bien qu'à leurs inférieurs des devoirs inéluctables. L'autorité n'est qu'une forme différente de service, elle exige du temps, de l'assiduité et encore quelque chose de plus : la sanctification de soi-même.

On peut écraser le fer avec un marteau, on peut briser la résistance humaine par la force matérielle, on peut devenir une cause d'effroi pour ses enfants et ses inférieurs, mais on n'obtiendra pas le respect par la violence de même

qu'on ne l'obtiendra pas par l'attente passive.

Si Dieu nous ordonne par un commandement particulier d'« honorer » nos parents, c'est que cela ne résulte pas de nos dispositions naturelles. On doit donc enseigner, exiger, mériter cet hommage et se rendre compte de la difficulté attachée au devoir de respect, d'amour, d'obéissance qu'il impose.

« Montrer du respect » n'est pas une vaine formule, cela consiste à soumettre son jugement et sa volonté au jugement et à la volonté des supérieurs, tant qu'on peut le faire sans péché, et cela sans contrainte, par conviction et librement.

L'amour est cette force intérieure, la plus grande de toutes, qui oblige celui qui aime à se pénétrer de la volonté de celui qu'il aime et à accomplir cette volonté même aux dépens de ses vues et de son profit personnels.

L'obéissance n'est pas le but final de la vie ni de l'éducation, mais elle est le moyen indispensable d'atteindre le but temporel et éternel visé par l'éducation.

Le quatrième commandement n'a pas pour fin d'honorer les mérites des parents, il en est indépendant, il résulte de la justice d'après laquelle il faut rendre à chacun ce qui lui revient de par son âge, sa situation, son autorité. D'ailleurs, les droits et les devoirs sont si dépendants

les uns des autres qu'ils ne peuvent subsister les uns sans les autres.

L'Église, dans les actes de foi, d'espérance et de charité, nous ordonne de dire que nous croyons en ce que Dieu a révélé parce qu'il est la vérité et ne peut ni se tromper ni nous tromper ; que nous espérons en ce qu'il nous a promis parce qu'il est souverainement fidèle dans ses promesses ; que nous l'aimons par-dessus toutes choses parce qu'il est digne d'un amour infini.

Si telle est la base de nos devoirs envers Dieu, les droits des supérieurs au respect de leurs inférieurs doivent avoir le même fondement.

Les parents doivent être un vivant exemple de ce qu'ils enseignent à leurs enfants et de ce qu'ils exigent d'eux. Autrement, d'après quel principe pourraient-ils demander à leurs enfants de remplir envers eux des devoirs auxquels eux-mêmes ne satisfont pas envers Dieu ; en vertu de quel principe exigeraient-ils le respect de leurs inférieurs s'ils n'en montraient pas pour Dieu, pour ses commandements, pour l'Église, pour l'autorité ecclésiastique ou toute autre autorité ayant droit à ce respect ?

Quelques parents, conduits par une sollicitude mal comprise, au lieu de former leurs enfants au respect se font leurs serviteurs. Un tel renver-

sement de l'ordre divin ne peut avoir de bons effets.

Sans doute, tant que les enfants sont petits, les parents doivent leur rendre les services que les enfants ne peuvent se rendre eux-mêmes, mais à mesure qu'ils grandissent ces rapports doivent changer. Les parents, s'ils ne veulent pas faire des enfants des égoïstes malheureux, doivent, sans abuser de leurs forces, sans absorber leur temps aux dépens des études, les habituer à rendre de petits services et à les aider eux-mêmes comme ils le peuvent dans leurs différentes occupations. Que les enfants se convainquent de bonne heure que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit. En rendant service, ils développent les meilleures qualités de leur cœur ; au contraire, en recevant des services et des dons immérités, ils développent en eux la paresse, l'égoïsme et l'orgueil.

Les enfants, par un sentiment de justice, respectent plus ceux qui leur permettent de les servir que ceux qui les servent et ils s'attachent plus à ceux qui savent exiger qu'à ceux qui sont trop indulgents.

Ils sont beaucoup plus heureux quand ils deviennent utiles à leurs parents que lorsque leurs pensées sont uniquement tournées vers les plaisirs.

Quelques parents, des mères surtout, disent parfois imprudemment que peu leur importe le respect de leurs enfants pourvu qu'elles gagnent leur amour, comme si l'amour véritable, durable, était possible sans respect. L'amour pour les parents découle ordinairement du respect qu'on a pour eux, mais ne peut remplacer ce respect.

Le commandement adressé aux enfants renferme pour les parents le devoir correspondant d'aimer leurs enfants, non de l'amour naturel qu'il n'est pas besoin de leur imposer ordinairement, mais de l'amour surnaturel si rare et si indispensable dans l'éducation. Les parents ne peuvent trop aimer leurs enfants mais leur amour doit être viril, sage, juste, mesuré dans ses marques extérieures. Les parents doivent élever leurs enfants pour le bonheur éternel, la gloire de Dieu, le bien de la société, non pour en faire des égoïstes, pour s'en amuser ou pour satisfaire leur vanité paternelle. Les enfants élevés sans amour sont affaiblis intellectuellement comme sont affaiblis physiquement les enfants élevés sans soleil. Cependant il ne faut pas s'imaginer que témoigner de l'amour à ses enfants et l'éveiller en eux nécessite des caresses exagérées, des flatteries, une trop grande indulgence. Ce qu'on appelle « gâter les enfants » crée l'égoïsme, l'amour-propre, mais ne peut former

la plus noble faculté du cœur humain : l'amour.

S'il ne convient pas de gêner les enfants, il faut cependant leur montrer de l'affection et rendre durable ce que cette affection peut faire épanouir dans leurs cœurs. On ne peut arriver à cela sans un certain temps et une certaine fatigue. Ainsi, les parents, surtout les mères, doivent consacrer chaque jour quelques moments à chaque enfant en particulier, indépendamment de ceux qu'on passe en commun, car les conversations générales ne peuvent remplacer les entretiens quotidiens, seul à seul, de l'enfant avec sa mère. Si les enfants n'y sont pas accoutumés depuis leur plus jeune âge et ne s'y plaisent pas, ils les fuiront probablement plus tard, et c'est un grand dommage pour l'éducation quand manquent ces conversations confiantes entre les enfants et les parents. Le soir est le moment qui s'y prête le mieux. Il faut, autant que l'organisation de la maison le permet, se réserver chaque soir la liberté nécessaire pour cela. Dans la journée, les enfants ont l'esprit occupé d'une quantité d'autres choses et n'ont pas envie de causer. Plus tard, au contraire, quand rien ne distrait plus leur attention, ils parlent volontiers de ce qui les a intéressés pendant le jour. Que les parents ne s'imaginent pas que les conversations sur de petites choses ont peu de poids.



Les enfants qui ne sont pas accoutumés à parler des petites choses n'apprendront pas à parler des plus grandes ; s'ils ne parlent pas de tout, ils ne parleront de rien et surtout pas de ce qui peut être le plus important pour eux.

Les enfants, créés comme les autres personnes pour la vie en société, ne peuvent se passer de l'échange de leurs pensées, de leurs impressions, et tout le fruit de l'éducation dépend de ceux avec qui se fait cet échange. Il est donc très important que les parents conquièrent la confiance et les confidences de leurs enfants.

Si on veut développer l'affection dans le cœur des enfants, il faut agir avec eux délicatement, ne jamais trahir leur confiance en répétant leurs confidences, ne pas traiter légèrement ce qui les attriste, ne pas montrer d'étonnement et encore moins se scandaliser de leurs questions. Il faut avoir avec eux de l'indulgence, un visage sympathique, des manières douces et s'intéresser à ce qui les trouble et les intéresse, tout en évitant d'autre part une sensibilité trop grande, l'exagération dans les récits, les appréciations et les paroles, la médisance et les bavardages inutiles.

Les enfants aiment beaucoup entendre des récits de l'histoire sainte, de l'histoire nationale, de la vie des hommes illustres ou des saints.

On peut par là les occuper, les rendre heureux et exercer sur eux la meilleure influence. On ne doit épargner ni le temps, ni les soins pour rafraîchir sa mémoire et se préparer à ces récits, à ces conversations avec les enfants de manière à ce qu'ils en profitent le plus possible. Tout cela crée entre eux et leurs parents des liens de confiance, d'affection et d'intérêt commun.

Il y a dans la vie de tous les jours une quantité d'occasions de former le cœur et l'intelligence des enfants. S'ils aiment quelque petit animal, on peut les aider à le soigner ; s'ils ont un petit jardin, les aider à le cultiver. Quand l'occasion se présente de les accoutumer aux occupations domestiques, il faut en profiter pour les familiariser avec la zoologie, la botanique, la physique, la chimie et les autres sciences naturelles. Il faut donc constamment étudier pour répondre avec exactitude aux questions des enfants, qui parfois vont loin. Si on ne doit pas permettre aux enfants un bavardage dépourvu de sens, il faut les pousser au contraire aux conversations sensées et répondre d'une manière intelligente aux questions intelligentes.

De même que l'amour découle du respect, l'obéissance découle de l'amour. « Si vous m'aimez, conservez mes commandements » (1).

(1) S. JEAN, XIV, 15.

Nous avons parlé plus haut de l'importance extrême de l'obéissance dans l'éducation. Mais ajoutons encore que si tous s'accordent, en principe, à dire que l'obéissance est comme l'axe et aussi la base de l'éducation et de tout ordre social, ce principe en général est faiblement appliqué dans l'éducation et les premiers coupables sont non les enfants mais les parents.

Pour obtenir l'obéissance nécessaire, il faut savoir commander comme il convient. Il faut ne commander qu'autant que c'est nécessaire ou au moins véritablement profitable, par conséquent ne commander que des choses sages, justes et possibles à accomplir.

On ne peut commander qu'autant qu'on a la certitude que l'ordre sera exécuté ou autant qu'on a la possibilité d'en assurer l'exécution. Dans le cas contraire, il vaut mieux cent fois ne pas donner l'ordre, quand même l'ordre semblerait bon, car les ordres non accomplis détruisent le respect pour l'autorité.

Il faut commander d'une manière claire, précise et intelligible pour ceux qui reçoivent l'ordre.

Ne pas interrompre l'accomplissement d'un ordre par un second ordre, ni ordonner coup sur coup des choses qui ne peuvent se faire en même temps.

Les enfants sont parfois désobéissants non par opiniâtreté mais par étourderie et, quoique l'étourderie soit une faute beaucoup plus légère que l'opiniâtreté, elle peut avoir d'aussi mauvais effets. Il ne faut donc pas que les enfants traitent légèrement ce dangereux défaut et on doit user de tous les moyens pour le vaincre.

Si on veut habituer les enfants à l'obéissance, il faut saisir leur attention et la retenir pendant qu'on leur donne un ordre. Il faut que les enfants, comme les soldats, regardent ceux qui leur parlent et interrompent à ce moment toute occupation et tout amusement. Il est bon d'exiger qu'ils répètent l'ordre reçu et, dans certains cas, disent quand et comment ils l'accompliront ; il faut enfin demander qu'ils « rendent compte » comme à l'armée et disent si l'ordre est exécuté ou pourquoi il n'a pu l'être.

Si les enfants ne respectent et n'aiment pas leurs parents et leurs maîtres, s'ils ne sont pas obéissants, c'est parce que quelque chose a manqué dans leur éducation.

Les obstacles dans l'éducation viennent non seulement des mauvaises inclinations des enfants, mais aussi des défauts des parents. Ceux-ci sont parfois imprévoyants, insoucians, manquent de vigilance, abandonnent leurs enfants, « pour avoir la paix », à des mandataires

peu dignes de confiance ou les laissent sans protection dans des sociétés ne leur convenant pas, ils les autorisent à contracter des amitiés dangereuses, à lire de mauvais livres, à avoir des correspondances sans contrôle, ou enfin ils ont devant eux des conversations qu'ils ne devraient pas avoir.

Remarquons ici que faire sortir les enfants de la chambre quand on veut se livrer à une de ces conversations ne remédie pas au mal ; cela éveille la curiosité et donne l'idée que parler de choses inconvenantes est le privilège des gens plus âgés, de sorte que les enfants attendent impatiemment le moment où cela leur sera possible.

Les enfants élevés dans les mêmes conditions ne sont pas toujours semblables ; ce qu'on obtient facilement des uns rencontre des difficultés chez les autres. Il n'en peut être autrement. Les enfants ne sont pas une matière inerte dont on puisse disposer brutalement.

Chaque enfant a son caractère et ses aptitudes personnelles et il appartient à l'éducateur d'appliquer les principes généraux et éternels de la manière qui convient à chaque enfant.

Il faut compter parmi les moyens les plus efficaces les récompenses et les punitions. Sous ce rapport aussi, les parents doivent être di-

rigés par les principes de l'éternelle sagesse.

Nous voyons dans l'histoire du peuple juif que Dieu récompense constamment la fidélité et punit l'infidélité.

Toute la science de la foi s'appuie sur la récompense et la punition éternelles et temporelles. Dieu, en permettant les bonnes et les mauvaises suites de nos actions, non seulement récompense ou punit ces actions mais nous forme le jugement et la conscience.

Souvent les parents ne montrent pas assez leur contentement des bonnes actions des enfants, ils les grondent aussi plus qu'ils ne les punissent. Et il est dit clairement dans l'Écriture sainte que c'est la marque d'une grande miséricorde envers les pécheurs de ne pas les laisser longtemps pécher mais de les châtier promptement (1).

Le jugement et la conscience se forment mieux par la récompense et la punition que par les reproches, que les enfants écoutent peu et qui les ennuiet et les fatiguent plutôt qu'ils ne les incitent à se corriger.

L'efficacité des punitions ne résulte pas de leur rigueur, mais de leur sage application. Les punitions sont un remède et, de même que dans l'ordre physique les remèdes n'atteignent pas le

(1) MACH., I. II, VI, 13.

but si la mesure est dépassée ou s'ils sont mal appliqués, les punitions deviennent mauvaises toutes les fois qu'elles sont injustes ou trop fortes.

En général, les plus petites punitions et les plus petites récompenses sont les meilleures. Il faut autant que possible que les unes et les autres dérivent des faits mêmes qui les ont causées.

Quelques parents ont une confiance exagérée dans la verge. Il est vrai qu'elle est déjà recommandée dans l'Écriture sainte (1) et cela suffit pour qu'on croie que c'est, parfois, le meilleur moyen de corriger les enfants. Il ne faut cependant pas attribuer à la verge le pouvoir de corriger tous les défauts. Non seulement elle ne les détruit pas tous, mais elle peut en faire naître.

Une punition n'a pas pour but la vengeance ni le soulagement de l'irritation personnelle, mais l'amendement de l'enfant. On ne doit donc punir qu'autant qu'on peut attendre de la punition cet amendement et, de plus, il ne faut punir qu'après s'être complètement dominé.

Il se trouve des enfants qui ne connaissent ni le respect, ni l'affection, ni l'obéissance, qui sont si arrogants, si opiniâtres, si certains que tout se passera sans punition, que pour se corri-

(1) ECCL., xxx, 12.

ger il faut qu'ils se sentent en face d'une force avec laquelle ils doivent compter.

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » (1). La crainte des parents est la sagesse des enfants. Par crainte, on n'entend pas peur. Ces deux sentiments sont franchement opposés. La crainte de Dieu est l'appréhension de l'offense à Dieu, c'est-à-dire du péché ; la crainte des parents et des supérieurs est l'appréhension de leur manquer, de les contrarier. Cette crainte a les plus nobles causes ; elle est un levier, un aiguillon et un frein pour les facultés de l'âme ; la peur, au contraire, ne vient que de l'appréhension de la punition, elle ne sert qu'à émousser les facultés et cause la pusillanimité.

Les punitions et les récompenses, avons-nous dit, doivent, autant que possible, logiquement découler de la conduite des enfants et leur faire comprendre quelles suites, bonnes ou mauvaises, entraînent leurs actes.

Ainsi, quand les enfants ont des caprices, on peut attribuer leur conduite à leur santé, à la fatigue, à l'envie de dormir, ce qui est d'ailleurs vraisemblable. Il faut alors leur ordonner d'aller se coucher. La punition devient ainsi le meilleur remède. On peut aussi, d'après le même principe, leur dire de se coucher quelque mi-

(1) ECCL., I, 26.



nutes plus tôt, soit une seule fois, soit plusieurs jours de suite. En ce cas les enfants doivent être surveillés quand ils s'endorment.

On peut expliquer le mensonge par le manque de réflexion, ce qui est aussi très vraisemblable, et ordonner alors à l'enfant cinq minutes de silence et de réflexion, soit une seule fois, soit pendant quelques jours et cela toujours à la même heure, par exemple en sortant de table. Une si petite punition, se répétant plusieurs jours de suite, laisse une impression beaucoup plus durable qu'un châtement plus sévère mais d'un moment.

Si les enfants se comportent mal à table, il faut leur dire qu'ils n'ont probablement pas faim, éloigner leur chaise de la table et les laisser ainsi attendre jusqu'à ce que tous les autres se lèvent. Pendant les leçons, si un enfant n'est pas attentif ou montre de la mauvaise volonté, on le laissera assis sans rien faire pendant le temps fixé pour la leçon. Il est pénible de voir les enfants sortir de table ayant faim ; il est pénible que les moments destinés à l'étude s'écoulent sans profit, mais il est rare que cette punition ait besoin d'être renouvelée et quand même elle devrait l'être, cela vaudrait mieux qu'une opiniâtreté continuelle. Si les enfants se querellent ou se plaignent les uns des autres, il faut les séparer ce

jour-là pendant tout le temps destiné à la récréation en leur disant que, s'ils ne peuvent s'accorder, il vaut mieux qu'ils s'amuse<sup>n</sup>t séparément et que chacun évitera de cette manière ce dont il se plaint. S'ils font trop de bruit, il faut interrompre leur jeu et ordonner quelques minutes de silence.

Toutes les fois que les enfants détériorent quelque objet simplement pour s'amuser, il faut le leur enlever « puisqu'ils ne savent pas s'en servir » ; s'ils le détériorent par curiosité, pour en comprendre le mécanisme, il faut, autant que possible, satisfaire leur curiosité par une explication appropriée.

Parfois les enfants s'entêtent sans aucune raison, simplement pour s'entêter.

Si on s'aperçoit qu'un enfant est porté à l'entêtement, il faut punir la désobéissance immédiatement sans laisser arriver l'entêtement. Une punition efficace en ce cas est de défendre à l'enfant de faire ce qu'on lui avait tout d'abord ordonné, mais il faut le défendre d'une manière irrévocable. Souvent les enfants, après avoir refusé de faire une chose, ont un violent désir de la faire dès qu'on la leur défend.

Il y a des enfants qui aimeraient mieux se laisser tuer que céder : le seul moyen alors est d'éviter autant que possible les occasions où ils

s'opiniâtrent, surtout quand on voit que, poussés par une sorte de sentiment de révolte, ils cherchent une occasion de résister. Le mieux en ce cas est de chercher quelque sûre manière d'agir sur l'âme des enfants malgré eux, sans qu'ils s'en doutent. Il faut les pousser à quelque mouvement violent et utile, par exemple les envoyer en hâte faire quelque commission, se faire apporter quelque chose de relativement lourd ; il faut, sans montrer qu'on a remarqué leur envie de se révolter et de résister, les prier de rendre quelque service exigeant un certain effort et ensuite les remercier affectueusement. Les enfants sont ordinairement si joyeux quand ils se sentent utiles que l'obstination les abandonne aussitôt.

Parfois ils s'attardent, hésitent, ils ne viennent pas quand on les appelle. Il faut alors les renvoyer en disant qu'on n'a plus besoin d'eux. On les corrige mieux en ne leur donnant pas ce qu'ils ont tardé à venir chercher.

Quant aux récompenses, elles doivent être dans la vie des enfants ce qu'est le gain dans celle de l'ouvrier.

Quelques parents donnent pour les leçons et la conduite des bons points représentant une certaine somme que l'on compte chaque semaine pour constituer l'argent de poche.

La manière d'user de cet argent, accoutume les enfants à inscrire les recettes et les dépenses et donne un enseignement et une habitude profitables sous tous les rapports.

Les bons points peuvent être différents et par leur couleur indiquer que la leçon a été bonne, très bonne ou parfaite ; la valeur en argent correspondra à la couleur. Une leçon non apprise, un devoir mal fait ou non fait, entraîneront la perte d'un bon point de plus ou moins de valeur.

Il ne suffit pas d'habituer les enfants à gagner de l'argent, il faut aussi les habituer à le dépenser sagement, à acheter à propos ce qui leur est nécessaire, à en vérifier la qualité et la quantité et à s'abstenir d'acheter ce qui est inutile à ce moment et surtout ce qui ne sert qu'à contenter leur gourmandise et leur vanité.

Qu'ils apprennent à donner volontiers et sagement, non aux vagabonds et aux ivrognes, mais là où ils peuvent apporter par leur don une aide véritable. Qu'ils apprennent à se refuser quelque chose, à économiser, ne fût-ce qu'un sou, pour l'Église, pour le pays, pour les écoles, les hôpitaux, les séminaires, pour les pauvres, les anciens serviteurs, etc. Qu'ils pensent à ce qui pourrait être utile à leurs parents ou leur faire plaisir. Qu'ils apprennent enfin, et ceci n'est pas

moins nécessaire, à économiser pour une caisse d'épargne et à tenir de ces économies un compte exact.

Si la punition et la récompense sont surtout nécessaires aux enfants pour former leur jugement et leur conscience, les louanges et les blâmes ne sont cependant pas inutiles. Les enfants, comme les hommes, ont besoin d'encouragements et de défenses. Combien de gens suivent une mauvaise route parce que personne n'a eu assez de courage pour les avertir à temps et les retenir.

Et d'un autre côté, combien de bonnes volontés et d'efforts n'aboutissent à rien pour avoir manqué d'encouragements.

Les enfants doivent lutter contre leurs inclinations, qui parfois les poussent dans la mauvaise direction ou les retiennent dans la bonne. Le blâme et la louange sont une aide et doublent leurs forces dans cette lutte.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul (1) ». Avec le blâme ou la louange, l'homme n'est pas laissé à lui seul ; au contraire, il s'appuie sur le jugement et la présence de son prochain.

Il faut, sur cette question de la louange et du blâme, faire certaines observations.

On ne doit blâmer ni louer d'une manière si

(1) GEN., II, 18.

inconsidérée que celui qu'on blâme se décourage en pensant qu'il n'y a plus rien de bon en lui, et que celui qu'on loue ne tombe dans la présomption, s'imaginant qu'il est assez parfait pour n'avoir plus d'efforts à faire.

Ainsi, en louant la conduite des enfants, la manière dont ils ont appris quelque chose, écrit, dessiné, etc., il faut leur montrer en même temps comment ce qui est bien aurait pu être encore mieux. Si on les blâme, il ne faut pas les laisser se décourager ; on leur rappellera les circonstances dans lesquelles ils se sont mieux conduits, où ils ont mieux réussi, et on en appellera aux qualités qu'ils possèdent pour les aider à conquérir celles qui leur manquent.

Une autre observation est qu'il ne faut blâmer ni louer l'enfant lui-même, mais ses actes. Il ne faut pas lui dire : Tu es bon ou mauvais, attentif ou paresseux, poli ou impoli, mais, parlant des actes, dire : Ceci est bien ou mal ; comparer ce qui est fait en ce moment avec ce qui a été fait la veille, dire : C'est mieux ou moins bien que hier ; comparer un acte avec un acte, un jour avec un jour, et ne jamais comparer les enfants entre eux, car cela cause la vanité chez les uns, le découragement et la jalousie chez les autres.

Ajoutons encore que les blâmes et les louanges, les punitions et les récompenses ne sont que des

aides dans l'éducation. Le but est de former le jugement, la conscience et la volonté, et cela non en créant autour des enfants des conditions de vie artificielles et une sorte d'esclavage, mais en les accoutumant depuis leur plus jeune âge aux bonnes habitudes, en leur apprenant à faire à chaque moment ce qui convient à ce moment et de la manière qui convient.

Un proverbe dit avec raison que l'habitude est une seconde nature. Ici aussi, il faut s'en tenir à l'ordre divin en développant les qualités naturelles, c'est-à-dire la droiture du caractère, le courage, etc., vertus païennes, avant de commencer à former les vertus chrétiennes, surnaturelles.

Il est doublement important de s'en tenir à cet ordre avec les personnes élevées en dehors de la foi chrétienne. Les vertus chrétiennes ne sont pas acceptées par les âmes auxquelles manque la base des vertus naturelles.

On comprendra facilement que la bonne éducation des enfants exige, du côté des parents et des maîtres, une vigilance constante, un dévouement, une peine, une abnégation et enfin un tourment perpétuels, s'ils veulent avoir uniquement pour but le bien temporel et éternel des enfants et les élever sans se préoccuper de leur contentement personnel, de leur profit et de leur agrément.

Il faut se mortifier pour se tenir et se conduire comme on désire que ses élèves se tiennent et se conduisent. Il faut se mortifier en parlant pour ne dire que ce qu'il faut dire à ceux et devant ceux qui doivent l'entendre, et cela au moment, de la manière et dans les termes qui conviennent. Il faut se mortifier pour observer fidèlement le règlement de toutes les occupations, le temps et les heures fixées pour les études. Il faut se mortifier pour observer la justice et, là où se trouvent plusieurs enfants, leur montrer à tous un égal amour, une égale sollicitude ; pour surmonter la répugnance dans certains cas et pour retenir, dans d'autres, des caresses exagérées. Il faut que les parents se sacrifient eux-mêmes pour travailler à la sueur de leur front à l'éducation de leurs enfants pendant qu'il en est temps, s'ils ne veulent pas plus tard recueillir les fruits de leur imprévoyance. S'il est dit dans l'Écriture sainte que la femme « se sauvera en mettant des enfants au monde (1) », il ne s'agit point là de ceux auxquels elle aura donné la vie temporelle, mais de ceux auxquels elle assurera la vie éternelle.

(1) 1<sup>re</sup> à TIM., II-15.

---



## CINQUIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne tuerez point* » (1).

Ce commandement nous défend de faire tort à notre âme et à notre corps aussi bien qu'à l'âme et au corps du prochain. De là découle le devoir de faire pour soi-même et pour le prochain tout ce qui est nécessaire pour assurer la vie temporelle et la vie éternelle. A ce commandement se rapportent les principes physiques et moraux qui ont pour but la protection, le développement, le salut de l'humanité.

Le cinquième commandement ne se borne pas à défendre le meurtre, et les parents qui s'imaginent que n'ayant pas commis de crime, ils ont satisfait à ce commandement, sont dans une grande illusion. Il leur faudra rendre un compte effrayant de ce que, sous le rapport physique et spirituel, ils auront fait ou négligé de faire pour élever leurs enfants.

(1) EXODE, XX, 13.

Ils pèchent contre le cinquième commandement, ceux qui, par la débauche, par toutes sortes d'abus, ruinent leur santé et, se mariant ensuite, lèguent à leurs enfants les maladies qu'ils se sont attirées.

Elles pèchent contre ce commandement, les mères qui, portant leurs enfants dans leur sein ou les nourrissant, ne veulent pas se refuser tout ce que leur vanité, leur plaisir, leur imprudence et d'autres considérations exigent d'elles.

Il est effrayant de reconnaître que, suivant l'ordre habituel des choses, il faut aux femmes mariées une vertu héroïque pour satisfaire au cinquième commandement, et que celles qui ne possèdent pas le courage et la vertu nécessaires commettent une mauvaise action en se mariant.

Les recherches modernes ont montré l'importance des conditions hygiéniques dans lesquelles grandissent les enfants : l'air, le soleil, la propreté, la nourriture, le vêtement, l'exercice ont une influence sur le développement physique, moral et intellectuel des enfants, sont des facteurs de leur santé, de leurs forces, de leur caractère, et inversement causent par leur absence la maladie, l'infirmité tant physique que morale.

Peut-on affirmer que les parents en général connaissent comme il le faudrait les conditions

nécessaires à la santé de leurs enfants et s'y conforment ?

Combien il arrive souvent que la vanité, l'égoïsme, l'affection mal comprise, le manque de courage et de volonté dirigent l'éducation ! Les uns sacrifient aux salons la commodité et la salubrité des chambres des enfants ; d'autres, pour se conformer aux exigences changeantes de la mode, chargent leurs enfants de vêtements qui gênent toute la liberté des mouvements, on les expose aux refroidissements par la gelée et le mauvais temps.

On rencontre de semblables absurdités pour la nourriture. Les enfants ne mangent ni ne boivent ce qui pourrait leur former le sang, les os, la santé, mais ce à quoi les pousse leur gourmandise et ce qui excite leurs nerfs, comme le café ou le thé, ou gâte leurs dents et leur ôte le goût d'une nourriture saine, comme les sucreries. Ils ne mangent pas à des heures régulières mais quand cela leur plaît et ce qui leur tombe sous les yeux, ce qu'ils ne savent pas se refuser, ils se font ainsi du mal physiquement et moralement. Et que dire de ceux qu'on accoutume dès leur enfance à boire du vin et des liqueurs comme si c'était nécessaire à leur santé ?

Notre vieux Niemcewicz (1) disait avec raison

(1) NIEMCEWICZ, écrivain polonais, 1758-1841.

que Dieu avait créé la vertu et l'eau et que les hommes avaient inventé l'honneur et la bière. La bière et le vin peuvent servir momentanément comme remèdes dans une maladie, mais ils ne créent ni la santé ni la vertu.

Comment s'étonner ensuite de la faiblesse des caractères ? L'homme qui dans son enfance ne saura pas se défendre des tentations de l'enfance, ne saura probablement pas plus tard résister aux tentations et aux passions d'un âge plus avancé.

Quantité de parents agissent avec le même ordre, ou plutôt le même désordre, en ce qui touche les heures de repos. Les enfants comme tout le monde, mais plus encore que tout le monde, doivent pour leur santé se coucher et se lever de bonne heure. Et combien de familles où la seule règle, tant pour les parents que pour les enfants, est la fantaisie qui fait que les enfants se couchent tard et se lèvent tard (1).

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'une semblable éducation donne à la société des hommes

(1) Le docteur Fleury, dans son intéressant ouvrage. *L'âme et le corps de l'enfant*, montre combien tout ce que les enfants font à des heures régulières leur devient plus facile. Il remarque qu'ils s'endorment plus vite, ont un meilleur appétit, s'amuse plus gaîment, apprennent avec plus de facilité quand tous leurs actes s'accomplissent à des heures fixées avec précision, et systématiquement.

énervés, anémiques, des névropathes sans force, sans trempe, sans volonté, des infirmes sous le rapport moral et physique ?

« Vous ne tuerez point », par conséquent ne négligez pas, ne blessez pas, ne frappez pas vos enfants, ne vous désintéressez pas d'eux, ne les quittez pas des yeux. Qui peut dire, en effet, à quel moment et par suite de quelle négligence un accident peut être causé ?

Qu'as-tu fait de ton enfant ? demandera le Dieu juste au jugement dernier, comme il demandait à Caïn ce qu'il avait fait de son frère. Et plus d'un père devra répondre : Je l'ai négligé, je l'ai aveuglé, je l'ai perdu !

Combien d'enfants ont payé d'une infirmité ou même de leur vie le manque de surveillance ! Mais si un court moment de négligence peut causer la mort ou une infirmité physique, les effets en sont encore plus effrayants pour l'âme.

Il suffit de pénétrer dans sa propre conscience et de se rappeler ses souvenirs pour se convaincre que tout le mal qui s'est glissé dans l'âme est toujours venu d'un manque de surveillance dans l'enfance. Les enfants ne doivent pas être laissés un moment seuls, il faut avoir constamment les yeux ouverts sur ce qu'ils font et les oreilles ouvertes à ce qu'ils disent entre eux. Quelques pieuses mères et certaines bonnes

laissent le matin les enfants s'amuser dans leurs lits et s'en vont la conscience tranquille soit à l'église, soit aux occupations du ménage, affirmant que les enfants sont si sages qu'aucun mal n'est à craindre pour eux. Ces mères et ces bonnes savent-elles ce que les enfants font en leur absence ? Elles ne le savent pas et elles ne peuvent pas le savoir, car les enfants avant d'avoir l'usage de leur raison et n'étant pas encore responsables de leurs actes devant Dieu, ont cependant assez de connaissance pour cacher ce qui pourrait attirer sur eux quelque reproche, et ils se cachent avec une si extraordinaire intelligence que plus ce qu'ils font est mal, moins ils se trahissent.

Les enfants, tant que l'éducation ne les élève et ne les ennoblit pas, sont comme les sauvages et les animaux : ils ne se dégoûtent de rien. Il serait difficile de dire à quelles choses répugnantes les conduisent la gourmandise et la curiosité. Les enfants veulent tout goûter, tout voir, se rendre compte de tout et particulièrement de ce qu'on leur défend.

Il n'y a rien qu'ils ne mettent dans leur bouche sous l'influence de la gourmandise. On a vu des enfants avaler des grenouilles vivantes et des vers.

Combien d'habitudes mauvaises, vicieuses ont

leur origine dans des jeux, des promenades, des bals d'enfants auxquels a manqué une surveillance attentive. Les enfants ne doivent pas s'amuser à part, dans les coins, loin des yeux de la personne qui est responsable d'eux. Mais s'il est nécessaire de surveiller nos propres enfants que nous croyons bien connaître, que dire de la surveillance que nous devons exercer sur les autres enfants qui s'unissent à eux pour jouer ou travailler ? En ce qui concerne les amusements des enfants, il faut reconnaître que Satan ne dort jamais et on pourrait ajouter que, veillant toujours, il épie le moment où dorment ceux qui devraient veiller.

On comprend que cette stricte surveillance est particulièrement nécessaire pour les petits enfants, mais que son but final est d'habituer les enfants à se passer d'elle plus tard et à se surveiller eux-mêmes en se dirigeant d'après la voix de leur conscience beaucoup plus encore que d'après les ordres de ceux qui les surveillent.

Les parents et les maîtres doivent se souvenir de la parole de l'Évangile sur le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Il faut autant préserver les enfants de la mauvaise influence d'autres enfants que garder les brebis du loup. En effet, il suffit qu'un enfant ait appris quelque chose de mal pour qu'il se hâte d'en parler aux

autres autant que le manque de surveillance le lui permet.

Il faut enseigner aux enfants que la santé est donnée par Dieu pour son service et sa gloire et qu'ils pèchent contre le cinquième commandement toutes les fois qu'ils exposent inconsidérément leur santé et par leur faute deviennent incapables d'accomplir ce pourquoi Dieu leur a donné la vie. De plus, on doit leur dire que les maladies causent des inquiétudes, des embarras et des dépenses pour ceux qui les entourent et que c'est être égoïste que de les provoquer.

Que les enfants ne se traitent cependant pas trop doucement et s'ils pensent à leur santé, qu'ils en parlent le moins possible.

Il est très important de donner aux enfants une idée claire de la faute qu'on commet en se battant en duel. Et cela non seulement aux jeunes gens mais aux jeunes filles qui, par des paroles inconsidérées, en appelant noble ce qui est blâmable, et héroïque ce qui est bas, ont parfois la plus mauvaise influence. Il faut former le jugement sous ce rapport assez tôt et assez fortement pour qu'il ne soit pas exposé à se fausser par les considérations erronées auxquelles chacun, tôt ou tard, est sujet.

Les duels ordinaires ou ceux qu'on appelle américains sont, comme tous les meurtres et



les suicides, un crime contre le cinquième commandement. Quelques personnes affirment qu'il y a des cas où il est impossible d'éviter le duel. Mais ici il ne s'agit pas de vues et d'appréciations personnelles, il ne s'agit même pas d'un commandement de l'Église, dont l'Église aurait le droit d'affranchir, il s'agit d'un commandement de Dieu, d'un commandement absolu dont personne ne peut nous exempter.

Ainsi, on ne doit pas considérer dans quelles circonstances il faut ou ne faut pas, on peut ou on ne peut pas se battre en duel, mais on doit se pénétrer de la conviction profonde que, dans toutes les circonstances, le duel est un crime et que quiconque commet un crime devient criminel.

Que les jeunes gens fuient les sociétés et les habitudes qui pourraient les conduire au duel : les cartes, le vin, les plaisanteries inconvenantes, la familiarité, les confidences inutiles, la grossièreté, etc. Qu'ils se respectent eux-mêmes et ne méprisent personne.

Quelques-uns se laissent entraîner au duel dans la crainte qu'on ne les accuse de lâcheté. C'est à eux à se conduire de manière à ce que ce genre de soupçon soit exclu. Combien d'hommes, et des plus braves, ont traversé la vie sans duel et personne ne leur a reproché le manque de courage.

Les jeunes gens doivent s'habituer au courage civil, qui est nécessaire pour la défense de la vérité et de la justice. Il est vrai qu'il faut toujours défendre ces deux causes avec une certaine mesure, surtout devant les personnes plus âgées, et en ne se fiant pas trop à son propre sentiment.

« Vous ne tuerez point » par conséquent, il ne faut pas tuer l'indépendance d'action, l'esprit d'entreprise, l'énergie, les désirs nobles et élevés. Il faut se réjouir et remercier Dieu quand les jeunes gens ont un idéal, quand ils tendent haut. Il ne faut ni ridiculiser les désirs élevés, ni les décourager, mais au contraire aider à former les qualités et les talents nécessaires à leur réalisation.

Le devoir de protéger les âmes et les corps de ses inférieurs, de ses enfants et de ses élèves qui ressort du cinquième commandement, est une partie de ce travail à la sueur du front que Dieu a imposé à tous les hommes en la personne de nos premiers parents. L'inférieur, quand il a fait ce qu'on lui a ordonné, peut se reposer tranquillement ; le devoir du supérieur ne cesse jamais, n'est jamais accompli. Le supérieur est obligé à une vigilance continuelle. Non seulement il est un instrument dans la main de Dieu, mais il est en quelque sorte le collaborateur de

Dieu, la providence de ses inférieurs et particulièrement des enfants qu'il élève. Il lui faut pour cela les vertus théologales, les vertus cardinales et tous les dons du Saint-Esprit. Que celui qui ne veut pas appliquer toutes ses forces à acquérir ces vertus, n'assume aucune autorité car quiconque l'assume en répondra.

---

## SIXIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne commettrez point de fornication* » (1).

Les péchés défendus par ce commandement causent la plus effrayante plaie physique, intellectuelle, morale et sociale de l'humanité. Comme de véritables parasites, ils s'attachent aux organismes faibles pour détruire toute la trempe de l'âme, toute la vivacité intellectuelle, toute la force physique de ceux qui s'y abandonnent.

Si les hommes de toute condition et de tout âge se défendent si peu devant l'attrait de ces ignominieux péchés, à qui doit-on l'attribuer, qui en est coupable, sinon les parents qui n'ont pas su préserver leurs enfants du danger qui les menaçait, ni les armer contre lui dès leurs jeunes années ?

Quelques personnes, hélas, ne voient pas du tout ce danger ou ne veulent pas le voir. D'autres, tout en le reconnaissant, ne croient

(1) EXODE, XX-14.

pas qu'on puisse s'y opposer. Comment pourraient-elles donc y porter remède ? Et cependant Dieu ne demande pas sous peine de la damnation éternelle des choses impossibles. Par conséquent, en présence des défenses et des ordres divins, il faut croire que s'y conformer est non seulement possible mais obligatoire et chercher de toutes les forces de son intelligence et de sa volonté les moyens d'obéir.

Les péchés défendus par le sixième commandement résultent d'un état physique ou intellectuel causé par de mauvaises conditions de vie ou de mauvaises influences. Aussi, pour armer les enfants contre les tentations dont ils seront menacés tôt ou tard, il faut par l'éducation leur faire, suivant l'expression latine, un esprit sain dans un corps sain.

Les médecins affirment que l'état physique est souvent la cause du développement des passions diverses, des écarts et des crimes. Mais si on peut expliquer en une certaine mesure la violence, le vol, le mensonge, la paresse, etc, par l'état physique, on peut plus encore lui attribuer les péchés contre le sixième commandement.

Ceci rend plus grave le devoir des parents de préserver leurs enfants d'un état maladif aussi dangereux pour leur personne morale que pour

leur santé physique, car l'une est intimement liée à l'autre.

Il faut donc avoir le plus grand soin de la santé des enfants, ce qui ne consiste pas à être trop indulgent pour eux et à les caresser, mais à accomplir parfaitement ce qu'indiquent la prudence et la science de l'hygiène. A cela, nous l'avons dit, concourent les habitations bien exposées, un ordre et une propreté recherchés, l'air pur, le sommeil, une nourriture saine, des vêtements appropriés, le mouvement, le jeu, l'étude, l'emploi utile du temps et, en même temps, une surveillance attentive des enfants et de tout ce qui ébranle ou excite leurs nerfs.

L'ordre et la propreté sont parmi les facteurs les plus salutaires de l'éducation ; leur action est aussi efficace dans l'éducation de l'esprit que dans la préservation de la santé. Le manque de propreté crée par lui-même une souffrance qui peut conduire à de mauvaises habitudes.

Nous avons déjà remarqué que les enfants, comme les grandes personnes et avec plus de nécessité encore, doivent être lavés tous les jours de la tête aux pieds. Il ne vient à la pensée de personne de ranger la moitié d'une chambre, de nettoyer ou de laver la moitié d'un vêtement, pourquoi condamner son corps à une si rebu- tante infériorité ? Il est utile aussi de faire prendre

aux enfants des bains fréquents et de leur donner beaucoup de linge propre, mais ceci exige une certaine aisance, au lieu que pour se laver il ne faut aucun appareil particulier, ni une fortune exceptionnelle, c'est pour tous possible et obligatoire.

On doit habituer les enfants non seulement à l'ordre et à la propreté sur eux et autour d'eux, mais à la décence et à la modestie lorsqu'ils se lavent, se baignent, s'habillent, se déshabillent ou sont malades. Ainsi se forme le sentiment de la dignité personnelle qui, s'il n'est pas lui-même la vertu ordonnée par le sixième commandement, est cependant un véritable bouclier pour la défendre.

Il faut apprendre aux enfants à se préparer au sommeil, à s'endormir, après leur prière du soir et un signe de croix, les mains jointes et à les tenir ainsi sur leur couverture toute la nuit. S'il fait froid, il faut leur mettre un petit vêtement, mais non ramener leur couverture jusqu'à leur cou, encore moins jusqu'à leur bouche comme le font quelques personnes.

Les enfants doivent dormir sur un lit dur, non sur la plume ; il ne faut pas les couvrir trop chaudement : une couverture de laine suffit. La couverture et le drap doivent être assez grands pour border le lit parfaitement. Sous la tête, le

moins de hauteur possible, à peine deux doigts.

Qu'on ne pense pas que de si petits détails aient peu d'importance, c'est justement sur l'observance des petits détails que repose la première éducation et c'est d'eux que dépend le succès final.

Il ne faut pas permettre aux enfants de s'attarder dans leurs lits le matin après leur réveil ; ils doivent se lever tout de suite et si, pour une raison quelconque, c'est impossible, il faut leur donner un jouet ou une autre occupation pour que l'ennui ne devienne pas, comme d'ordinaire, la cause de quelques sottises.

Quand on s'occupe de l'éducation des enfants, on doit constamment se rappeler que Dieu a tout créé avec « ordre, poids et mesure ».

Les enfants sont si impressionnables que tout ce qui les touche a une double portée, la mesure est donc d'autant plus nécessaire avec eux. Il faut leur donner une nourriture suffisante sans excès, qui les fortifie et calme leur faim mais ne développe pas leur gourmandise. Il faut aussi qu'ils se remuent et jouent suffisamment mais sans excès. Les jeux trop vifs, quoiqu'ils n'aient rien de mauvais par eux-mêmes, sont nuisibles pour les enfants parce qu'ils les passionnent. Il faut encore plus fuir les amusements qui par leur essence même éveillent



les passions, par exemple, certains spectacles, les réunions très nombreuses, les bals d'enfants où les mères satisfont leur vanité ordinairement au grand dommage des enfants. Non moins nuisibles sont toutes les fortes émotions agissant sur les nerfs des enfants : les contes effrayants, les discussions violentes en leur présence, les querelles, la colère, les juréments, les menaces, à plus forte raison les luttes. Il faut éviter toute cruauté dans la punition, particulièrement les coups qui, par la frayeur qu'en cause la menace et par l'ébranlement qui en résulte, ont parfois sur les enfants la plus mauvaise influence. En un mot, tout ce qui excite ou ébranle les nerfs fraye un chemin aux mauvaises inclinations.

Les mères et les bonnes font aussi un grand tort aux enfants en éveillant chez eux par trop de caresses une sensibilité exagérée. Habitué à cela, ils éprouvent ensuite une véritable souffrance quand il se trouvent en présence de personnes avec lesquelles ils ne peuvent se permettre une semblable familiarité. En ceci, comme en beaucoup d'autres cas, les parents doivent être dirigés par la tempérance et y accoutumer les enfants, s'ils veulent les préserver des plus dangereuses tentations dans l'avenir

Il faut garder les enfants des mauvaises in-

fluences et des mauvais exemples, éviter en leur présence la trop grande indulgence et la mollesse pour soi-même. Il faut les défendre de l'oïveté et les empêcher de rôder sans rien faire dans les coins, comme cela se voit quand ils n'ont pas assez d'occupations et qu'on ne leur trouve pas d'amusements.

La curiosité a une grande importance dans la vie des enfants et beaucoup de choses dépendent de la manière dont on la satisfait.

La curiosité des enfants ne s'adresse pas, comme celle des gens plus âgés, aux bavardages, aux nouvelles, etc. Les enfants veulent savoir d'où vient chaque chose, où elle commence, comment elle est faite, ce qui cause les mouvements, les sons, les parfums. Par curiosité un enfant brisera une montre, cassera un jouet, enlèvera les ailes d'une mouche et se permettra des cruautés inouïes. On connaît l'acte effrayant, célèbre en son temps, d'un enfant qui ouvrit avec un couteau le corps d'un enfant plus jeune pour voir, ainsi qu'il l'avoua au tribunal, « comment c'était à l'intérieur ».

Cet acte donne la mesure de ce dont les enfants sont capables sous l'influence de la curiosité, très ordinaire chez eux et parfois passionnée.

Un petit garçon à qui l'on demandait si certaine chose ne l'étonnait pas, répondit sans hé-

siter : « Non ; ce qui m'étonne, c'est que j'existe ». Tout enfant apte à réfléchir profondément se fait, comme tout philosophe, cette question. Chacun éprouve cet étonnement et désire connaître le mystère de son existence.

On ne peut prendre en mal cette curiosité. Il s'agit seulement de la satisfaire avec prudence et de la diriger sagement en prenant pour principe :

1° Que tout ce que Dieu a créé est sage, saint, parfait en son genre ;

2° Que la curiosité se rapportant à la nature et aux lois divines est juste ;

3° Que l'innocence ne consiste pas dans l'ignorance et que l'ignorance ne fait pas l'innocence mais cause au contraire le danger ;

4° Qu'il ne faut pas se débarrasser des questions par le mensonge, la plaisanterie ou le silence.

Les parents et les maîtres qui ne satisfont pas prudemment et comme il convient la curiosité des enfants, sont cause eux-mêmes que les enfants cherchent la science désirée aux sources où ils ne peuvent l'obtenir prudente et appropriée.

C'est une question de savoir à quel âge, en quelle mesure et de quelle manière il convient d'expliquer aux enfants ce qui est pour eux la

principale énigme : d'où vient la vie ? Ceci dépend de l'enfant, de son développement intellectuel et enfin de la curiosité qui se trahit chez lui, mais on pourrait accepter comme principe général que le moment où l'enfant interroge est justement celui qui semble fixé par Dieu pour lui donner la réponse.

Les enfants élevés à la campagne entendent souvent les conversations les plus diverses, voient les différentes manifestations de la vie animale. Il vaut mieux alors les familiariser avec ce dont la connaissance est inévitable et cela en leur montrant en toute circonstance que la sagesse de Dieu est inépuisable.

Parfois il faut devancer le moment dans lequel s'éveillent l'attention et la curiosité de l'enfant.

Chaque enfant, en récitant la Salutation angélique, répète les paroles adressées à la Mère de Dieu par l'Ange : « Le fruit de vos entrailles est béni ». On peut expliquer à un petit enfant la signification de ces paroles et lui dire que les mères portent longtemps leurs enfants dans leur sein avant de les donner au monde, qu'elles les portent tout près de leur cœur afin de s'identifier tellement avec eux, de les aimer tant que, plus tard, les fatigues attachées à la maternité ne leur semblent pas trop lourdes. A l'occasion,

on peut dire que le corps de l'enfant ne se forme dans le sein de sa mère, ne vient au monde et n'est nourri et élevé qu'au prix de beaucoup de souffrances pour la mère et même de menaces pour sa vie. Ces choses dites comme il convient ouvrent dans le cœur des enfants des sources d'amour et de reconnaissance, elles éveillent un plus grand respect pour les mères, donnent une plus complète confiance envers elles, une plus claire intelligence des droits des mères et des devoirs des enfants.

Ces mêmes choses dites sans circonspection et crûment par ceux qui n'ont pas grâce pour cela ont l'effet inverse et causent un grand mal.

Que les mères ne rejettent pas sur les étrangers qui n'y sont pas appelés le soin d'informer leurs enfants de ce qui a pour eux une grande importance et exerce sur eux une grave influence. Mais ce qu'il suffit de dire aux enfants tant qu'ils sont petits et sous une surveillance continuelle et attentive, ne suffit pas dès qu'ils doivent quitter la maison paternelle.

Il faut alors les armer contre les dangers qui les menacent. Celui qui est prévenu est doublement sur la défensive. Pour que les jeunes gens comprennent ce qui les menace, il faut qu'ils comprennent ce qu'est le péché. Et qu'est-ce que le péché sinon une infraction à la loi divine?

Avant donc que les enfants échappent à la surveillance de leurs parents, ils doivent connaître les lois de Dieu et particulièrement celles dont la transgression conduit aux péchés les plus graves.

Les parents craignent ordinairement de souiller le cœur de leurs enfants en leur découvrant l'abîme de la corruption humaine. Et cependant, le meilleur moyen de les garantir de la corruption consiste justement à les instruire de la loi divine et à leur en donner le plus grand respect avant qu'ils ne la voient violer et ne rencontrent la tentation.

Pour la tentation il faut s'armer comme pour toute lutte avant qu'elle ne commence, ensuite il est ordinairement trop tard.

« Tout est pur, suivant les paroles de saint Paul, pour ceux qui sont purs » (1). Ainsi, il y a beaucoup de choses dans l'ordre divin qu'on cache inutilement aux enfants et qu'ils devraient savoir.

Les intelligences, les consciences dévoyées trouvent ordinairement le scandale où il n'est en réalité pas, même dans les choses saintes. Mais les intelligences pures, innocentes, ne se scandalisent pas de ce qui est dans l'ordre divin. Il s'agit seulement, en parlant aux enfants,

(1) ÉP. A TITE, I-15.

de placer les choses dans leur véritable lumière, c'est-à-dire la lumière de la volonté et de la sagesse divines, de leur montrer, autant que possible, la pensée de Dieu, le but de Dieu et d'exciter pour cette pensée le plus grand respect. Il faut leur expliquer comment les plantes croissent, fleurissent, donnent des fruits et de la graine et renaissent de cette semence, comment les plantes et les arbres d'aujourd'hui se rattachent par un lien ininterrompu à ceux que Dieu a créés primitivement, leur montrer que les plantes et les animaux dépendent aussi des circonstances extérieures, que, suivant les conditions dans lesquelles ils se trouvent leur nombre augmente ou diminue, leur espèce s'améliore ou déchoit et périt complètement.

L'homme, dirigé non par l'instinct mais par la raison et la libre volonté, dépend moins des circonstances extérieures, il s'ennoblit ou s'abaisse lui-même et transmet à ses enfants et aux générations suivantes cette vie qu'il a reçue de ses parents et qu'il a ainsi ennoblie ou abaissée.

Que les garçons qui arrivent à un certain discernement, au moment surtout où ils se préparent à la première communion, vers leur douzième année, comprennent donc la signification de la vie et la responsabilité qui pèse sur eux dès leur

première jeunesse. Qu'ils comprennent que non seulement ils répondront de leur propre vie mais aussi de celle qu'un jour ils transmettront à d'autres.

De même que Dieu est père, maître, juge et bienfaiteur de l'humanité, chaque homme en devenant père devient juge, maître et bienfaiteur des enfants auxquels il donne la vie. Quelle puissance, quelle responsabilité ! Peut-on trop tôt, peut-on avec un trop grand soin se préparer à une si grande mission ? L'homme créé à l'image de son Père céleste donnera à son enfant une existence à son image, à lui.

Les garçons doivent savoir que ce qu'ils font depuis leur enfance pour acquérir la santé et les forces physiques, ils le font en réalité pour la santé et les forces physiques des générations suivantes, que ce qu'ils font pour s'élever, s'enoblir, se sanctifier eux-mêmes, tout, sert à former dans les générations futures des hommes tels que Dieu les veut et tels qu'il en faut au pays.

A l'enfant qui sera pénétré de ces pensées on peut déjà, dans l'ordre divin, tout dire parce que tout ce qui vient de la volonté de Dieu sera saint pour lui. Mais, hélas, après lui avoir fait connaître la loi il faut lui faire connaître aussi les infractions.



Dieu a donné des lois pour diriger tous les actes de l'homme et les hommes se laissent aller à abuser de chacune de ces lois. Ainsi Dieu permet la soif aux hommes, il leur permet de la calmer en buvant et l'homme, par manque de mesure, tombe dans l'intempérance. Dieu permet la faim, car la faim sert d'aiguillon au travail et au gain, et l'homme tombe dans la glotonnerie. Dieu ordonne à l'homme de travailler à la sueur de son front et de se reposer le septième jour, mais l'homme, avide de gain, oublie de sanctifier le jour saint et devient impie. Dieu ordonne aux hommes de prier et d'invoquer l'aide de son nom, et l'homme se familiarise avec le nom du Seigneur et le prend en vain. Dieu, après avoir créé Adam dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (1) et Il lui donna une compagne et une aide semblable à lui. Il établit ainsi le mariage appelé dans l'Écriture sainte un grand sacrement (2), mais l'homme, ne se contentant pas de ce qui est sanctifié par le sacrement, tombe dans tous les péchés condamnés par le sixième commandement. Ces transgressions sont devenues la plaie de toutes les classes de la société ; les enfants, garçons ou filles, doivent connaître ces péchés de bonne heure pour ne pas s'y lais-

(1) GEN., II, 18.

(2) ÉP. AUX ÉPH., V-32.

ser entraîner par ignorance. S'il y a des gens qui, malgré le cinquième commandement, excusent le duel et le suicide en disant qu'ils sont le seul moyen de sortir avec « honneur » de certaines difficultés, il y a aussi des gens qui entraînent indignement ceux qui sont jeunes dans les péchés défendus par le sixième commandement, assurant qu'ils sont nécessaires à la santé, au développement intellectuel, à l'expérience, qu'ils sont inévitables et qu'on ne peut les considérer comme un mal. Et cependant les commandements de Dieu et de l'Église n'ont pas seulement le salut éternel pour but mais aussi, dans toute la force du terme, le bien temporel.

Il faut que les jeunes gens sachent que les effets de ces péchés sont effrayants physiquement et moralement ; qu'ils sachent quelles maladies, quelles infirmités, quel affaiblissement de l'intelligence et de toutes les facultés causent ces péchés, quelles passions ils développent, quel abaissement en résulte ; il faut aussi qu'ils sachent que, malgré leur répugnance et les meilleures résolutions, ils n'échapperont pas à la tentation. Contre ces tentations il faut les armer d'une foi solide, du souvenir de la mort, du jugement, du ciel et de l'enfer, les faire lire et entendre la parole de Dieu. Qu'ils s'approchent souvent des sacrements, qu'ils soient diri-

gés par un confesseur ferme, qu'ils fuient par dessus tout les sociétés et les conversations dangereuses, les mauvais livres, les mauvaises pensées, tout ce qui menace la foi et les mœurs.

« Croissez et multipliez », a dit Dieu à Eve comme à Adam, aussi la femme a-t-elle dans la régénération de l'humanité la même puissance que l'homme et une responsabilité égale à celle de l'homme, peut-être plus grande, car si l'enfant reçoit de son père les germes de vie, ils se développent dans le sein de sa mère et c'est sa mère qui le nourrit et l'élève.

Tel est le champ, telle est la récolte. La semence du plus bel arbre, si elle tombe sur la route — nous le savons par l'Évangile — donne de mauvais fruits. Telle est la mère qu'un homme donne à son enfant, tel est l'enfant, le chrétien, le citoyen.

Il appartient aux parents d'apprendre à leurs fils comme à leurs filles le but et les devoirs du mariage et les qualités nécessaires des deux côtés pour que le mari et la femme répondent à leur tâche selon la pensée divine.

A la femme qui cherche dans son mari et au mari qui cherche dans sa femme avant tout la vertu, on peut appliquer hardiment les paroles de l'Écriture sainte dites à Salomon : « Parce que vous avez demandé la sagesse, j'ai déjà fait

ce que vous m'avez demandé, mais je vous ai même donné de plus ce que vous n'avez point demandé : les richesses et la gloire » (1).

Ainsi les époux qui cherchent avant tout la vertu, c'est-à-dire la sagesse, obtiennent ordinairement avec elle beaucoup d'autres grâces de Dieu ; mais si, au contraire, ils ne s'occupent pas de ce qui est le principal, ils se condamnent eux-mêmes à un cruel désenchantement.

Que les jeunes filles, lorsque le moment du mariage arrive pour elles, réfléchissent à ce qu'était la vierge que Notre Seigneur choisit pour mère et elles comprendront ce que Dieu désire d'elles pour que les vertus de Jésus puissent se montrer dans leurs enfants.

Il faut cependant remarquer qu'autant la pensée de la paternité future défend les garçons de la corruption et les excite à l'étude, au travail, à la moralité, autant pour les jeunes filles la pensée prématurée du mariage et de la maternité a des effets opposés. Elle les incline à la rêverie et détourne leur cœur et leur attention des devoirs présents.

Autant il est inopportun de parler aux jeunes filles du mariage tant que le moment et l'occasion ne sont pas arrivés, autant on peut toujours

(1) III<sup>e</sup> LIVRE DES ROIS, III-13.

leur parler avec avantage de l'éducation et les encourager à développer leurs aptitudes sur ce point avec les plus jeunes enfants de leur famille ou avec d'autres enfants. C'est pour elles la meilleure incitation au travail, à l'étude, à leur propre éducation, à leur amendement.

Les jeunes gens trouveront le courage de résister aux tentations et de les vaincre dans leur confiance envers leurs parents et ceux qui s'occupent d'eux, dans la prière, dans une sérieuse occupation intellectuelle et dans le travail manuel.

On ne peut trop insister sur la nécessité de la confiance des enfants envers leurs parents ou ceux qui les remplacent. Il faut accoutumer les enfants et les encourager à parler ouvertement de tout ce qui les occupe ou intéresse leur curiosité, de ce qu'ils entendent et de ce qu'ils voient.

Les parents doivent avoir assez de sagesse et de patience pour écouter avec intérêt les récits des enfants, autrement ceux-ci, n'étant pas accoutumés depuis leur plus jeune âge à une complète ouverture de cœur avec leurs parents, leur causeront plus tard de terribles souffrances par leur silence, lorsque justement la franchise complète et les fréquentes conversations avec leurs parents seraient pour eux la seule sécurité.

Que les enfants apprennent à prier afin d'avoir la prudence nécessaire pour fuir les tentations, le courage de lutter contre elles quand elles ne peuvent pas être évitées ; qu'ils cherchent une aide auprès de leur confesseur, qu'ils la cherchent dans la lecture et la méditation du catéchisme, de l'Écriture et des vies des saints, y apprenant comment l'homme faible peut tout en celui qui le fortifie (1).

Que les enfants s'accoutument à concentrer leurs forces intellectuelles sur les sujets sérieux et qu'après avoir « fini leurs études » ils continuent à s'instruire afin d'avoir jusqu'à la fin de leur vie quelque sujet préféré qui puisse non seulement occuper leur intelligence, mais s'emparer d'elle.

L'oisiveté constitue le plus grand danger pour la vertu, elle conduit à la rêverie, aussi néfaste pour les facultés intellectuelles que pour la trempe de l'âme. On doit l'éviter et enrichir sa mémoire de tout ce qui peut occuper avec profit l'intelligence dans les moments de liberté. Il faut mettre la main à des travaux utiles. Le travail en plein air, par exemple le jardinage, exerce une influence particulièrement favorable en occupant à la fois les forces physiques et

(1) ÉP. AUX PHIL., IV-13.

intellectuelles. Il faut aussi autant que possible se servir soi-même. Enfin on doit développer en soi le goût des arts, en usant des aptitudes qu'on peut avoir : la musique, le dessin, la peinture, même avec des dispositions médiocres, apportent une utile distraction.

Il faut encore, et c'est peut-être le moyen le plus efficace de se garder du péché, développer dans son cœur la charité envers le prochain, les pauvres, les affligés, les souffrants, et s'accoutumer aux œuvres de miséricorde envers leurs âmes et leurs corps. « Les miséricordieux obtiendront miséricorde » (1).

(1) S. MATTH., v-7.

---

## SEPTIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne déroberez point* » (1).

On sait que le respect pour la propriété d'autrui est proportionné au niveau moral de la société. Si on juge de notre société d'après la manière dont le septième commandement est généralement compris et observé chez nous, il faut avouer que notre niveau est bas comme l'est, hélas, en général celui de notre éducation (2).

(1) EXODE, xx-15.

(2) Dans une école d'un pays voisin du nôtre, l'inspecteur demandait à un élève quels étaient les verbes auxiliaires dans la langue nationale, l'enfant répondit sans hésitation : « Voler et mentir ». Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi chez nous, mais arrêtons-nous à un autre exemple qui a une signification éloquente et opposée. Un de nos compatriotes habitant la Bavière suivait une route qui traversait un village. Il remarqua que des branches d'arbre chargées de fruits pendaient en dehors des haies qui entouraient les vergers et dit au paysan qui l'accompagnait que ces arbres étaient exposés à être dépouillés par les enfants qui passaient par ce chemin pour se rendre à l'école : « Nos enfants sont-ils des voleurs ? » répondit le villageois irrité.



Nous ne voulons pas dire que le nombre des voleurs tombant sous le coup d'une peine judiciaire soit plus grand en Pologne que dans les autres pays, mais combien de gens de toute situation, réputés honnêtes, se permettent tous les jours avec une conscience tranquille quantité de petites déloyautés sans se rendre compte qu'ils enfreignent le septième commandement ?

Plus ces infractions sont communes dans un pays ou une société, plus est important le devoir d'insister particulièrement sur la formation du jugement et de la conscience sous ce rapport.

Le septième commandement ne s'applique pas exclusivement au respect de l'argent des autres, comme certains se le persuadent ; il oblige au respect de tout ce qui appartient à autrui. Il défend donc de prendre tout ce qui est la propriété d'un autre ou de s'en servir sans autorisation.

Quelques personnes s'imaginent qu'en prenant une chose dont le propriétaire « n'a pas besoin » ou « qui n'a pas une grande valeur » ou « qu'on emprunte seulement », on ne fait pas de tort au prochain et, par conséquent, on n'enfreint pas le commandement. Cependant, le propriétaire seul a le droit d'autoriser l'usage et le prêt à d'autres de ce qui lui appartient.

Que les enfants s'accoutument à respecter la

propriété non seulement de leurs parents, de leurs maîtres, de leurs supérieurs, mais aussi celle des autres enfants dans la famille ou dans les pensions. Que chacun respecte la propriété de l'autre jusqu'à l'exagération, si on peut parler ainsi.

Que les enfants apprennent à respecter les meubles de leurs parents, les fleurs, les fruits, les gazons; les prairies, les champs, les plantations, les arbres; qu'ils n'arrachent rien sans permission, ne cassent pas les branches, ne marchent pas sur les gazons, les prés et les champs pour raccourcir la route, qu'ils ne lâchent pas les animaux, etc. On dira peut-être que la fortune des parents n'est pas la propriété d'autrui; mais où les enfants s'accoutumeront-ils à respecter ce qui ne leur appartient pas, sinon chez leurs parents? Et, ce qu'ils n'apprennent pas sous le rapport de la conscience pendant leur enfance, ils ne l'apprennent, hélas, pas du tout.

« Ce qu'on apprend au berceau dure jusqu'au tombeau », dit le proverbe.

Il faut respecter la propriété, mais aussi le travail d'autrui; ainsi, il faut avoir égard non seulement au propriétaire, mais à ceux qui ont semé, qui élèvent, qui ont fabriqué, qui conservent, nettoient, raccommodent, et ne pas détruire légèrement leur œuvre.

On ne doit, sans permission, ni entrer dans la maison des autres, ni regarder leurs meubles, leurs livres et surtout leurs papiers. Quelques personnes se figurent qu'il n'y a pas de mal à se servir des plumes, des crayons, des couteaux et autres bagatelles ne nous appartenant pas. Et cependant, celui qui achète ces plumes, ce papier, ces crayons, le fait parce qu'il en a besoin, et celui qui s'en sert et les use sans autorisation fait tort au propriétaire. Un tort, même petit, ne cesse pas d'être un tort et peut faire naître bien des pertes de temps, des contrariétés et des contestations.

Dès que les enfants arrivent à l'âge où ces divers objets leur sont nécessaires, il faut leur donner ceux dont ils ont besoin et leur apprendre à la fois à les conserver et à ne pas toucher ceux des autres.

On pensera peut-être qu'il est inutile d'attacher de l'importance à de si petites choses, nous répondrons par les paroles du Seigneur Jésus que celui qui est fidèle dans les moindres choses le sera aussi dans les grandes et que celui qui manque de droiture dans les petites en manquera aussi dans de plus grandes (1). Si on ne forme pas le jugement et la conscience des enfants dans les petites choses on ne les formera pas du

(1) S. LUC, xvi. 10.

tout puisque les grandes leur sont inaccessibles. On n'attachera jamais assez d'importance aux habitudes prises dans l'enfance. L'homme habitué depuis ses jeunes années à respecter scrupuleusement la propriété d'autrui conservera cette délicatesse de conscience toute sa vie.

Il faut apprendre aux enfants à ne pas manger en dehors des heures fixées. Certains enfants ne peuvent passer devant une table servie sans y prendre quelque chose, satisfaisant ainsi leur gourmandise et faisant en même temps un acte peu honnête.

Il faut apprendre aux enfants à ne jamais, en principe, emprunter de l'argent à personne. Il y a cependant des cas où on ne peut s'en empêcher, mais on ne doit alors se permettre une dette qu'autant qu'on a la certitude de la payer dans un temps déterminé. Autrement, en l'absence de cette certitude et devant une impérieuse nécessité, il faut avouer la vérité et ne pas contracter d'obligation qu'on n'aura pas la facilité de tenir.

On pèche contre le septième commandement quand on n'a ni le désir ni la possibilité de s'acquitter de sa dette ou quand, dans ces mêmes conditions, on obtient une garantie pour contracter une dette et qu'on laisse ensuite le souci de la payer à celui qui s'est porté garant. On

pèche quand on s'approprie les objets trouvés sans s'occuper de rechercher leur propriétaire, en tardant à payer ce qui est dû aux serviteurs, aux ouvriers qui vivent de leur travail, en exploitant la misère des autres pour acheter ou faire faire un travail à vil prix. On pèche en disposant de la propriété des autres comme de la sienne.

Il est rare qu'un économe ou une femme de charge forcent les serrures chez ceux qui les emploient et leur volent de l'argent, mais combien sont exceptionnels d'un autre côté ceux qui ayant les clefs du garde-meuble et de l'office n'en tirent rien sans autorisation ! Il faut du courage pour s'exposer à la colère et à la raillerie de ses connaissances et de ses parents en leur refusant quelque « bagatelle ». Et cependant, en disposant fréquemment de ces « bagatelles », on finit par causer un tort considérable.

Il convient de considérer tout objet prêté ou confié comme la propriété d'autrui et d'en user seulement comme le propriétaire y autorise ; ainsi il ne faut ni le détruire, ni en avoir peu de soin, ni le donner ou le prêter à d'autres.

On doit inculquer aux enfants l'horreur de l'emprunt. Tout usage de ce qui appartient aux autres en est ordinairement l'abus car, strictement parlant, chacun n'a droit qu'à ce qui lui

appartient et ne peut user avec justice que de cela. Mais, comme il est parfois impossible d'éviter les emprunts, il faut se souvenir des devoirs qui pèsent sur les emprunteurs. Ainsi, après avoir emprunté quoi que ce soit : un livre, un dessin, une arme, une voiture, un cheval, etc, il faut en avoir soin, non seulement comme de son bien propre, mais beaucoup plus, puisque c'est la propriété d'autrui ; il faut les rendre en bon état, propres, et réparés s'il y a lieu.

Saisir les secrets des autres, écouter leurs conversations, les espionner et lire leurs lettres quand il n'y a pas là un devoir défini, tout cela constitue une déloyauté, une infraction au septième commandement.

Si on veut bien élever les enfants, il faut profiter de toutes les circonstances pour former le jugement, la conscience, la bonne volonté, les bonnes habitudes. Il faut donc faire grande attention aux jeux et aux amusements. Les jeux ont habituellement leurs règlements, il faut veiller à ce que les enfants n'enfreignent pas ces prescriptions. C'est une excellente occasion de former la délicatesse de conscience et l'honnêteté.

Les luttes entre les enfants dans leurs jeux ont plus d'une ressemblance avec celles qui les attendent dans la vie. Et ce qu'on fait pour créer

la droiture du jugement et de la conscience chez l'enfant lorsqu'il joue, se retrouve ordinairement plus tard dans les actes et la conduite de l'homme.

En parlant des amusements, on ne peut passer sous silence les jeux de hasard. Celui qui s'adonne aux cartes compte exploiter son adversaire à son profit. Il en est de même pour la Bourse, les paris, les loteries et tous les moyens de s'enrichir qui reposent non sur le travail et sur un gain honnête, mais sur le dommage et l'exploitation d'autrui. Il est vrai que ceux avec qui on joue ou parie sont coupables eux-mêmes, mais l'imprudence de l'un ne justifie pas l'avidité de l'autre. Les fortunes acquises de cette manière ne sont pas honorables. Il faut que les jeunes gens comprennent quelle friponnerie et quel danger sont attachés au jeu ; il faut éveiller en eux le dégoût d'un moyen si vil de passer le temps et de perdre ou de gagner de l'argent. Que de joueurs ayant perdu leur fortune se sont donné la mort ne laissant à leur famille que la ruine et le déshonneur !

Il faut de bonne heure inculquer aux enfants une horreur raisonnée du jeu comme de toute passion et éveiller cette répulsion avant que la tentation ne trouve accès dans leurs âmes.

Quelques personnes, en s'occupant des affaires

des autres, en gérant leur fortune, non seulement ne se sentent pas obligées à donner des reçus, des pièces justificatives, à rendre compte de leur « administration », comme dans l'Évangile, mais regardent comme un manque de confiance blessant qu'on exige cela d'elles par bon ordre.

Que les enfants s'accoutument de bonne heure à se faire rendre, et à rendre eux-mêmes exactement, sans intermédiaire, l'argent ou toute autre chose. Que d'eux-mêmes, sans attendre qu'on le leur demande, ils tiennent des comptes en ordre et les présentent au temps voulu à qui il convient. Qu'ils exigent la même chose de ceux avec qui ils ont des affaires.

Nous devons demander à nos fondés de pouvoir, à tous ceux qui agissent pour nous ou en notre nom des comptes réguliers et nous devons en rendre nous-mêmes à nos supérieurs et à tous ceux pour lesquels ou au nom desquels nous agissons.

On ne doit pas se départir de ce principe, même avec les plus proches parents. En famille une exactitude particulière pour les comptes, les quittances, le règlement des affaires est indispensable si on veut conserver l'affection et le bon accord.

Souvent, chez nous, on n'ose pas exiger de comptes et d'explications de crainte de paraître



manquer de confiance et, en vertu du même principe, on s'offense du moindre coup d'œil jeté sur ce qu'on a fait.

Ce genre de légèreté, de paresse, de désordre, ce manque de courage et d'exactitude causent tous les jours des différends très pénibles dans les familles, des désastres financiers, des ruines qui attirent même la honte sur le pays.

En un mot, une meilleure intelligence, une meilleure observation du septième commandement assurerait la paix de la conscience, la dignité personnelle, l'harmonie dans les familles, elle augmenterait le bien-être et relèverait le niveau moral de la nation.

---

## HUITIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain* » (1).

Le catéchisme nous enseigne que le huitième commandement défend le mensonge, l'hypocrisie, l'imposture, la calomnie, le jugement téméraire, les médisances et tout ce qui attaque la bonne renommée du prochain.

Pour comprendre comme il convient la malice de ces péchés il faut, autant que possible, apprécier, aimer, estimer la perfection qui leur est opposée : la vérité.

Les hommes aveugles de naissance ne comprennent pas complètement leur infirmité. Quelque chose de semblable se passe dans l'ordre spirituel : qui n'a pas connu ce qu'est la vérité ne peut comprendre ce qu'est le mensonge.

Dieu voulant se faire connaître à Moïse et lui

(1) EXODE, XX-16.

parlant au milieu du buisson ardent lui dit : « Je suis Celui qui est ». En d'autres endroits de l'Écriture sainte, Dieu est appelé la Vérité éternelle, la Lumière. Ainsi la vérité et la lumière sont « ce qui est » et tout ce qui leur est opposé est ténèbres, illusion, fourberie, corruption, mort : « ce qui n'est pas ».

Satan se révoltant contre la vérité, la justice, contre ce qui est, devint le prince des ténèbres et du mensonge. On voit ainsi par quel esprit sont dirigés ceux qui observent la vérité ou ceux qui l'offensent.

Diverses comparaisons peuvent donner une idée de ce qu'est le mensonge :

Dans la nature, nous appelons ce qui n'est pas conforme à ses lois monstre, difformité, infirmité, maladie ;

Dans le commerce, les objets auxquels on a donné l'apparence d'autres de plus de valeur, par exemple de l'or, des pierres précieuses, ont le nom méprisé de faux, de clinquant, etc ;

Dans les œuvres d'art, tout ce qui n'est pas conforme à la vérité, ce qui est contraire au beau est monstrueux et, faussant le goût, est meurtrier pour l'art ;

Dans l'histoire, l'altération des faits altère le jugement de la nation et prive le pays de l'expérience qui doit résulter d'un récit exact ;

Dans les affaires économiques, le mensonge est une fourberie, abaisse le niveau moral de la société et sape son existence matérielle ;

Dans la médecine, le traitement qui n'est pas appuyé sur la vérité, porte le nom de charlatanisme, d'empirisme, etc ;

Dans ce qui touche la foi, le mensonge donne naissance à l'hypocrisie, à l'hérésie, au schisme, au paganisme, à l'idolâtrie.

A en juger par là, on pourrait penser que la vérité est partout estimée et respectée et qu'y manquer doit être une chose rare et exceptionnelle. Hélas, c'est le contraire qui a lieu.

L'Écriture dit que « tout homme est menteur » (1) et cependant le catéchisme en énumérant les péchés capitaux n'y joint pas le mensonge, et cela parce que le mensonge n'est pas la source mais la suite d'autres péchés.

La paresse, la gourmandise, l'envie et les autres péchés capitaux viennent eux-mêmes du péché originel, c'est-à-dire de la nature corrompue. Le mensonge, au contraire, résulte du désir de satisfaire ses passions ou de se préserver de la honte et des punitions qu'elles attirent après elles.

Si donc tout homme est menteur, ce n'est

(1) Ps., cxv-11.

point que tout homme ait une inclination naturelle au mensonge, mais tout homme a une inclination naturelle vers quelque passion qui cause le mensonge — le mensonge croît et se développe avec les passions et cesse avec elles. Donc, si on veut éviter le mensonge ou s'en corriger, il faut lutter contre les passions qui le causent.

Quelques parents accordent peu d'attention aux mensonges des enfants, particulièrement s'il s'agit, comme ils disent, de « petits mensonges ».

Ils ne se rendent pas compte que tout mensonge, même le plus petit en apparence, naît, comme la fièvre chez le malade, d'une cause plus grave.

D'autres parents montrent une grande indignation devant le mensonge : ils punissent, ils battent, ils grondent et ils n'atteignent pas la raison du mal.

Les mauvaises herbes ne se détruisent pas en arrachant leurs feuilles, mais en enlevant leurs racines : il faut chercher si le mensonge vient de la peur de la punition et des reproches, du désir de gagner quelque chose, de vanterie ou simplement d'une imagination féconde.

L'enfant, qui après avoir fait une légère faute sait qu'une punition l'attend, saisit parfois le seul moyen qui se présente pour l'éviter : le mensonge. Évidemment, ce mensonge réfléchi

est une faute beaucoup plus grave que la légère infraction qui y a conduit. Mais la sincérité exige du courage et la sévérité, non seulement ne crée pas le courage, mais cause la timidité qui y est contraire.

Les enfants punis sévèrement pour un mensonge apprennent ordinairement à mieux mentir. On corrige un enfant craintif non en augmentant sa crainte, mais en éveillant sa confiance et son courage, ce qu'on ne peut faire que par la bonté, l'indulgence et une sage direction.

Il vaut mieux ne pas punir les enfants pour ce dont ils font l'aveu. S'ils n'avouent pas, il faut les punir en leur faisant remarquer que ce n'est pas la première faute qu'on punit mais la seconde : le silence gardé sur cette faute.

Il est si difficile à certains enfants d'avouer la moindre chose qu'il faut les y encourager en leur montrant la noblesse et le mérite de cet aveu, il faut les y amener et le leur faciliter en évitant la sévérité qui pourrait devenir une cause de mensonge.

Si un enfant ment par calcul pour obtenir ce qu'il désire, on doit lui montrer, autant que possible, que son calcul est faux et le convaincre que la droiture de caractère et l'honnêteté sont toujours finalement le meilleur calcul.

Si la cause du mensonge est la vanité, il faut

montrer aux enfants qu'ils arrivent à un effet opposé à celui qu'ils cherchent et n'attirent sur eux que le ridicule et le mépris.

Si la paresse est la cause du mensonge, il faut lutter contre la paresse ; si c'est la gourmandise, il faut lutter contre la gourmandise, etc.

Il arrive souvent que des enfants poussés par une imagination trop développée racontent des événements qui ne se sont jamais passés, mais qu'ils s'imaginent si vivement qu'ils sont pour eux comme réels. Il semble même parfois que les enfants ne savent vraiment pas distinguer entre la réalité et les créations de leur imagination. En ce cas, il faut leur montrer qu'ils se trompent, qu'ils parlent sans réflexion ou exagèrent, etc. Cela arrive souvent aux enfants qu'on a amusés quand ils étaient tout petits par le récit de contes et de choses extraordinaires.

Il faut élever les enfants, les distraire, les intéresser avec la réalité et la vérité, ne leur raconter que des choses vraies, l'histoire sainte, l'histoire nationale, les phénomènes de la nature et éviter tous les récits qui obscurcissent l'imagination et en particulier ceux qui, par la frayeur si dangereuse et si nuisible qu'ils causent, augmentent la timidité des enfants. Il ne faut pas leur parler d'esprits, de magiciens, de sorcières,

de ramoneurs, de brigands, de loups qui viennent les enlever. Mais s'il ne faut pas les effrayer par des dangers imaginaires, on peut leur montrer efficacement que certains délits, même enfantins, sont réprimés par la police, attirent des punitions judiciaires, etc.

Si cependant à cause de récits imprudents, les enfants ont déjà l'imagination faussée et occupée de contes et de terreurs, il faut, avec le plus de soin possible, déraciner ces idées et montrer que ces frayeurs sont sans cause, que la réalité est plus intéressante que les récits imaginaires, que la vérité est plus utile et plus belle que les contes et les illusions.

Si on veut inculquer aux enfants l'amour de la vérité, la première condition est de ne jamais s'en écarter, de se garder non seulement des mensonges définis, mais de toute exagération.

« Les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur » (1).

Quelle idée de la vérité peut avoir l'enfant qui entend que sa bonne s'en écarte devant sa mère, sa mère devant son médecin, ses hôtes, ou que son père s'en éloigne, dans certains cas, avec ceux qui l'emploient ou ses créanciers.

Mais l'aveu de la vérité est parfois très diffi-

(1) PROV., XII-22.



cile, dangereux ou impossible. Il y a, hélas, dans notre pays des difficultés particulières sur ce point. L'oppression qui pèse sur nous depuis plus de cent ans, les iniquités de toute sorte, les confiscations de biens, la prison, l'exil, l'obligation constante de nous cacher pour ce que nous ordonnent notre foi et notre nationalité, l'accomplissement, forcé par la crainte, de tout ce qui leur est opposé : tout cela fausse le jugement et la conscience et fait que nous cherchons à corrompre ceux qui nous surveillent, à mentir et à employer les subterfuges les plus variés. Comment agir s'il n'est pas permis de mentir et si on ne peut dire la vérité ?

Nous lisons dans les Souvenirs du général Zamoycki (1) que le 1<sup>er</sup> mars 1828, lorsqu'il fut nommé aide de camp du grand-duc Constantin, chef suprême de l'armée du royaume de Pologne, comprenant combien il lui serait difficile devant les interrogatoires véhéments du grand-duc d'accorder la stricte observation de la vérité avec la sécurité de ses compatriotes, il résolut de prier Dieu de toutes ses forces pour qu'en lui donnant la circonspection nécessaire dans ses paroles, Il le gardât de toute offense à la vérité. C'est alors sans doute qu'il composa, au moins dans son trait

(1) ZAMOYSKI, 1803-1868. Cf. *Le comte Ladislas Zamoycki*, par le comte de Montalembert (*Le Correspondant*, 25 janvier 1868).

principal, la courte prière qu'il aima répéter jusqu'à la fin de sa vie et que voici : « O mon Dieu, donnez-moi assez de force et de courage pour dire toujours et partout la vérité et pour user de la parole avec prudence, me souvenant, mon Dieu, que vous-même êtes le Verbe et la Vérité ».

Il faut demander à Dieu la sagesse et l'intelligence pour savoir en toute circonstance à qui, quand, en quelle mesure la vérité est nécessaire, quand, à qui et en quelle mesure il convient de la taire, car s'il n'est jamais permis de mentir, il y a beaucoup de circonstances dans lesquelles la sagesse nous ordonne, selon les paroles du Christ, de joindre à la simplicité de la colombe la prudence du serpent (1).

Il y a des cas où celui qui interroge n'en a pas le droit, il est alors inutile de lui répondre, mais il faut pour cela de la présence d'esprit. On doit prier pour avoir cette présence d'esprit et chercher à se la former d'avance.

Lorsque saint Athanase et ses compagnons fuyaient d'Alexandrie devant la persécution de Julien l'Apostat, les satellites de l'empereur les atteignirent et leur demandèrent s'ils n'avaient pas vu l'évêque Athanase. « Oui, répondit un des

(1) S. MATH., x-16.

compagnons de l'évêque, nous l'avons vu à l'instant. Il est tout près ». Encouragés par cette réponse, les soldats continuèrent leur poursuite avec une nouvelle ardeur et saint Athanase y échappa.

Quand on aime la vérité, qu'on la respecte, qu'on demande à Dieu de tout son cœur de toujours la dire, Dieu donne un singulier courage pour la dire quand il le faut et la prudence désirable pour la taire quand c'est nécessaire.

Les enfants doivent cependant comprendre que s'il y a des personnes auxquelles on n'a pas le devoir de dire la vérité et des circonstances dans lesquelles la dire est un espionnage ou une trahison, il y a aussi certains cas dans lesquels taire la vérité devant des écarts qu'il est impossible d'empêcher sans la révéler, devient une véritable participation au péché. Par péché on entend une infraction à la loi divine et non aux lois de l'homme qui ne s'appuient pas sur elle. Il est extrêmement important d'accoutumer de bonne heure les enfants à distinguer entre les infractions de l'un et de l'autre genre, afin qu'ils apprennent déjà dans leurs rapports entre eux à appliquer les principes qui devront plus tard les diriger dans la vie.

Il y a des réglemens scolaires dont l'administration d'une pension doit surveiller l'obser-

vance, il y a de même des réglemens de police, de douane, etc, que doivent faire observer les employés de ces administrations, mais ces réglemens ne s'appuient pas sur les commandemens de Dieu, ne s'y rapportent pas. C'est à ceux qui les font d'en assurer l'observation. Au contraire, lorsqu'il s'agit de la désobéissance à un commandement de Dieu, c'est-à-dire d'un péché, quiconque a la possibilité de s'opposer au mal est obligé de le faire, autrement il devient coupable du péché d'autrui. C'est lui que l'Écriture compare à un de ces « chiens muets » (1) qui ne défendent pas la maison de leur maître.

Ainsi, quand les enfants dans une pension voient chez un de leurs camarades quelque déloyauté contraire au septième commandement, quelque immoralité contraire au sixième, quelque imprudence contraire au cinquième, etc, ils doivent, par tous les moyens, s'opposer au mal, sans se plaindre nécessairement de leurs camarades à leurs maîtres, mais en empêchant coûte que coûte ce qui est mauvais ou ce qui conduit au péché.

Il y a pour cela différents moyens. La sévérité réciproque entre les camarades de pension, filles

(1) ISAÏE, LVI-10.

ou garçons, crée entre eux une solidarité morale, honorable pour l'institution à laquelle ils appartiennent.

Cependant, quand malgré tous les soins et les efforts on ne peut remédier au mal, il faut alors avertir l'autorité compétente. Dans les cas douteux on doit consulter un confesseur éclairé ou des personnes dignes de confiance pour savoir comment on doit agir.

On s'imagine quelquefois que l'amabilité envers les gens qu'on n'aime pas est une fausseté, une hypocrisie. En effet, si on se montre aimable dans des vues purement humaines, c'est une fausseté, mais si on désire réellement vaincre son antipathie pour le prochain, il n'y a pas d'autre moyen que de lui montrer la sympathie qu'on désire acquérir.

Les catéchismes détaillés expliquent aussi que quelques expressions généralement reçues et en apparence contraires à la vérité, ne sont cependant pas un mensonge et peuvent être employées.

Ainsi une personne occupée de sa maison, de ses enfants, de ses affaires ne peut être à tout moment à la disposition des gens qui viennent la voir et en ce cas dire qu'elle est « sortie » signifie qu'elle ne peut recevoir personne. De même, si quelqu'un demande à emprunter on est libre de lui dire qu'on n'a pas la somme néces-

saire, quand même on aurait cet argent dans sa poche, puisqu'il a une autre destination. Il en est de même pour les questions auxquelles on ne veut pas répondre : on peut dire qu'on ignore quand bien même on saurait, puisque celui qui interroge n'a pas le droit d'interroger et que celui qui est interrogé n'a pas le devoir de renseigner celui qui le questionne.

Il convient d'expliquer ces nuances aux enfants pour qu'ils ne voient pas de péché là où il n'y en a pas en réalité, et cependant, par amour et par respect de la vérité, il faut leur apprendre à dire autant que possible la vérité au lieu de se servir de ces formules mondaines ; ainsi au lieu de dire qu'on n'est pas à la maison, on peut recommander aux domestiques de répondre qu'on est occupé et qu'ils ne peuvent faire entrer personne. Si on veut refuser quelque demande, au lieu de s'excuser sur le manque d'argent, on peut dire qu'on n'en a pas à donner dans ce but. Si on ne veut pas répondre à une question, il faut non dire : Je ne sais pas, mais Cela ne me concerne pas ou Je ne m'occupe pas de cela, etc.

Le huitième commandement défend la calomnie et la médisance. Un proverbe grec dit qu'on calomnie les plus dangereux des animaux féroces mais qu'on flatte les animaux domestiques.

Il faut préserver les enfants de ces deux tendances très fréquentes parmi eux et qui se manifestent par les dénonciations et les cajoleries, tendances qui, si elles ne sont pas vaincues dans les jeunes années, aboutissent à la médisance, à la calomnie, et à la flatterie.

Les enfants, avertis par un instinct assez fréquent, cherchent à se rendre agréables pour obtenir ce qu'on ne leur donnerait pas sans cela et dénoncent leurs camarades soit pour rejeter sur eux leurs propres fautes, soit simplement par disposition au bavardage. Ils ne se rendent pas compte que la flatterie et les cajoleries les abaissent, que les rapports et les dénonciations sont indignes. C'est aux parents à n'obéir qu'à la prudence, à la justice, à la bonté sans céder à la flatterie. Enfin, ils ne doivent pas permettre les dénonciations à moins qu'elles n'aient pour but, comme on l'a dit plus haut, d'empêcher une chose mauvaise ou dangereuse.

Si les enfants dénoncent pour rejeter sur d'autres la responsabilité de leurs propres fautes, il faut leur apprendre que l'instigation, l'exemple d'autrui ne justifient pas les fautes, comme ils n'ont pas justifié Adam et Ève, quand Adam rejetait sa faute sur Ève, et Ève, sur Satan.

Mais comment empêcher les enfants de médire si continuellement devant eux on parle des

défauts des autres, ou dit du mal du prochain.

« D'où vient que vous jugez vos frères » (1) ? demande saint Paul. Si Dieu s'est réservé le dernier jugement des hommes, c'est parce qu'il ne nous mettait pas dans les conditions nécessaires pour juger. Nous ne pouvons lire dans les cœurs humains, ni apprécier leurs désirs secrets, ni connaître toutes les circonstances dans lesquelles ils se trouvent. Un juge qui prononcerait son arrêt loin des yeux de l'accusé serait indigne. Chaque médisant est un tel juge et un accusateur.

Que de soin il faut prendre pour ne mal parler de personne, surtout devant les enfants qui non seulement apprennent par cet exemple à commettre ce péché mais qui, de plus, perdent le respect des personnes de qui on a dit du mal devant eux ! Il arrive souvent que les petites imperfections montrées de cette manière privent d'une influence qui serait désirable à tous égards. Tous ceux qui parlent des défauts des parents en présence des enfants, ont sur eux une influence néfaste. Les parents font quelque chose de semblable quand ils blâment inconsidérément devant leurs enfants les maîtres, les professeurs, les prêtres. Quel respect les enfants peuvent-ils

(1) AUX ROM., XIV-10.



avoir pour ceux dont les parents détruisent ainsi l'influence, et quel profit peuvent-ils tirer de leur enseignement?

Sans doute, la prudence ne permet pas de se confier aveuglément aux hommes ; au contraire, elle ordonne de se former une opinion sur ceux avec qui on a à faire. Il faut connaître le pour et le contre, pour savoir comment on doit agir avec une personne, à quoi on peut l'employer, à quel degré on peut se confier à elle, mais les demandes et les réponses, en ce cas, ne constituent pas des médisances.

La médisance consiste à juger inutilement le prochain, à faire voir ses faiblesses, à le tourner en ridicule, à porter atteinte à sa bonne renommée.

Il serait difficile d'énumérer les torts que cause la médisance :

- 1° A celui qui se la permet,
- 2° A celui dont on médit,
- 3° A ceux qui l'entendent.

1° L'habitude d'épier les défauts des autres rend difficile l'amour du prochain et, par là même, expose au péché, dispose mal envers les hommes, rend pénibles les rapports et remplit l'intelligence d'amertume et de disposition au chagrin.

Un missionnaire ordonna, dit-on, à quelqu'un

comme pénitence pour des médisances de jeter au vent une quantité de plumes. Lorsque le vent les eût dispersées, le prêtre dit à son pénitent d'aller les ramasser afin de lui prouver que c'était aussi impossible de réunir ces plumes que de réparer le tort fait au prochain par la médisance.

La miséricorde est promise aux miséricordieux. Notre Seigneur regarde comme fait pour lui tout ce qu'on fait pour le prochain. « Qui aime son prochain a accompli la loi ». « On vous fera la même mesure que vous aurez faite aux autres » (1). « Le médisant n'obtiendra pas miséricorde » (2). La mesure de sévérité qu'on prépare pour soi-même est effrayante. Le médisant offense le Christ dans la personne du prochain. Que peut-il faire de plus grave pour lui-même ?

2<sup>o</sup> La médisance fait du tort à celui dont on médit, elle nuit à sa renommée, elle le prive de l'estime, de la confiance, de l'amitié, des relations, parfois du pain. Par la médisance on peut ébranler tout l'avenir d'un homme et ainsi l'anéantir.

3<sup>o</sup> La médisance fait du tort à ceux qui l'écoutent, surtout quand ils sont jeunes ; entraînés par l'exemple, ils tombent dans la même faute ; en écoutant la médisance, ils participent au pé-

(1) S. MARC, IV-24.

(2) PROV., XXVIII-17.

ché et acquièrent un esprit critique au détriment de leur développement intellectuel et spirituel ; en ne songeant qu'aux côtés faibles de chacun, ils ne peuvent tirer de personne ni instruction ni profit.

La médisance devient un péché beaucoup plus grave si elle concerne les supérieurs.

Personne n'est parfait et ne peut l'être et la sagesse ne consiste pas à découvrir partout ce qui est mauvais, mais au contraire ce qui est bon pour en profiter.

Le huitième commandement défend de juger témérairement. Il faut éviter devant les enfants non seulement de juger ainsi mais d'expliquer d'une manière défavorable les actions des autres en attribuant à une pensée mauvaise, au mauvais vouloir, une simple distraction, un oubli, un malentendu.

Combien de différends naissent de tels soupçons ! Tant qu'on n'a pas de preuve claire de la mauvaise volonté d'une personne, il ne faut, en principe, pas l'admettre. Le catéchisme nous dit qu'il n'y a pas de péché quand il n'y a pas certitude absolue qu'on a agi en pleine connaissance de cause. Si donc l'Église nous ordonne de nous juger nous-mêmes avec tant d'indulgence, combien nous sommes plus obligés à une semblable miséricorde envers le prochain !

## NEUVIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne désirerez point la femme de votre prochain* » (1).

Le neuvième commandement est ordinairement considéré comme le complément du sixième et, pour cette raison, on n'y attache souvent pas assez d'attention. Il a cependant une portée particulière.

« Vous avez appris, dit Notre Seigneur à la foule qui l'entoure en Galilée, qu'il a été dit à vos ancêtres : vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence a déjà commis l'adultère en son cœur » (2).

Nous voyons par ces paroles que les péchés contre le neuvième commandement ne se bornent pas à détourner une femme de son mari, mais

(1) EXODE, XX-17.

(2) S. MATTH., V, 27-28.

comprennent aussi les mauvaises pensées, les tentations qu'on cause à soi ou aux autres.

Les paroles de Jésus s'adressent aux femmes comme aux hommes, elles doivent servir d'avertissement aux uns comme aux autres.

Saint François de Sales dit qu'on doit dans le mariage non seulement s'estimer réciproquement mais se plaire ; par conséquent le désir de plaire, s'il peut conduire à un mariage honnête, n'est pas blâmable ; au contraire, si on cherche à gagner la faveur d'une personne, à l'occuper de soi lorsque cela ne peut ni ne doit conduire au mariage, on enfreint le neuvième commandement.

Les personnes qui s'amuse de la coquetterie affirment parfois qu'elles ne font rien de mal, elles oublient qu'on peut non seulement pécher par les actes, la pensée, la parole, mais aussi par les regards et en écoutant ce qu'on ne doit pas entendre ; elles oublient que si d'abord la légèreté ne cause pas de péchés proprement dits, elle trace vers eux un chemin glissant. Elles oublient que quand elles se garderaient elles-mêmes d'un tort grave, elles fond du mal à ceux dans le cœur de qui elles excitent des espérances trompeuses, des rêves et des passions funestes.

Il n'est pas facile de faire pénitence de ses propres fautes, et de réparer le dommage qu'on

s'est causé à soi-même, mais qui réparera le mal fait à d'autres âmes ?

Il faut préserver les enfants de la familiarité, des caresses exagérées. Il faut surtout empêcher cela entre les petites filles et les hommes, entre les petits garçons et les femmes.

La « camaraderie » entre les jeunes gens et les jeunes filles dans les hautes études a beaucoup d'inconvénients.

On dit qu'en Amérique cette sorte de liberté est généralement autorisée et ne passe pas pour mauvaise. S'il en est réellement ainsi, il faut supposer que l'éducation américaine accoutume les jeunes filles depuis le berceau à un tel sentiment de la dignité personnelle, et les jeunes gens à un tel respect pour les femmes que la liberté de leurs rapports n'est pas mauvaise. Mais chez nous, hélas, il n'en est pas encore ainsi et avant que nous puissions prétendre au droit d'user de cette liberté, nous devons nous placer dans les conditions requises.

Autant des relations convenablement limitées entre les hommes et les femmes peuvent être profitables pour les deux côtés, autant la familiarité est toujours regrettable.

Les engrenages sont nécessaires au mouvement des machines mais sont un danger ; ceux qui s'y prennent par mégarde, même par le bord

de leur vêtement, payent leur imprudence de leur vie ou en restent infirmes. Aussi les réglemens de police imposent-ils aux constructeurs de multiples mesures de sécurité. Une non moins grande prévoyance est nécessaire aux parents pour protéger leurs enfants quand ils commencent à être en contact avec le monde et les hommes. Un regard, une poignée de main imprudente, un seul mot dit légèrement suffisent, comme le bord d'une robe près d'un engrenage, pour attirer les imprudens dans une véritable servitude de l'âme, dans le trouble de la conscience, l'agitation du cœur, la perte du repos.

Les femmes comme instruments de Dieu peuvent acquérir une grande et sainte influence, mais quand, hélas, elles se font les instruments du monde et de ses œuvres, leur influence devient si pernicieuse qu'on a remarqué avec raison que partout où se rencontre quelque crime mystérieux, quelque désordre, quelque discorde, on peut ordinairement soupçonner l'action d'une femme.

Les hommes, selon l'ordre habituel des choses, reçoivent leur première éducation des mains des femmes et avec raison, car les femmes, en général, tiennent de la Providence un plus grand sens de l'éducation que les hommes, elles ont plus d'indulgence et de patience, de meilleurs

soins physiques pour les enfants, elles profitent avec plus d'intelligence des occasions qui se présentent pour former le jugement et la conscience, pour enseigner l'ordre, les convenances, l'amabilité et beaucoup d'autres précieuses qualités. C'est une idée erronée de croire que pour former le caractère des garçons il faut le plus tôt possible les confier à des hommes.

Mais autant cette influence est désirable quand les femmes s'occupant de l'éducation sont prudentes, vertueuses, bien élevées, instruites, autant elle est mauvaise quand ces qualités leur manquent.

Les femmes, particulièrement celles dont l'âme est d'un niveau assez bas, ont une tendance à cajoler les enfants, surtout les garçons, à leur lâcher la bride, à les approuver toujours. Les enfants accoutumés à la familiarité avec ces personnes se sentent ensuite malheureux dans une société meilleure, c'est-à-dire plus sérieuse et plus sévère. Ils cherchent instinctivement le niveau intellectuel et moral auquel ils sont accoutumés ; ils aiment passer leur temps dans la société de femmes avec lesquelles ils peuvent tout se permettre et qui par la flatterie gagnent leur confiance et conservent une influence sur eux.

Il y a des enfants, surtout des garçons, qui fuient les caresses exagérées des femmes et, par



un instinct salutaire, évitent la familiarité. Mais les dispositions des enfants sont formées habituellement par le milieu dans lequel ils ont grandi. Les habitudes prises dans l'enfance, bien qu'en apparence innocentes, se conservent plus tard non sans inconvénient et les jeunes gens les emportent partout avec eux. Il arrive ainsi que les hommes se permettent avec des femmes honnêtes mais imprudentes tout ce qu'ils sont habitués à se permettre dans la société de femmes qui ne sont ni honnêtes ni prudentes.

La familiarité et ce qu'on appelle le flirt sont une faute plus grave quand ceux et celles qui se la permettent ont plus d'expérience du monde et de ses œuvres que ceux et celles avec lesquelles ils engagent ce jeu. On pourrait dire que dans ce qui n'est qu'une plaisanterie pour les uns il y va peut être de la vie pour les autres. Ce qu'une des parties considère comme une habitude du monde, un amusement qui n'oblige à rien, un sentimentalisme poétique, un innocent roman, peut être regardé par l'autre comme le signe d'un attachement sérieux ; d'où l'attente, l'espoir, les exigences, les désillusions, le désespoir, la haine, le mépris, le désir de la vengeance.

Un attachement sérieux, des désirs sérieux, se montrent sérieusement et plutôt par la timidité que par la familiarité. Les rires, les plai-

santeries, les confidences, le sentimentalisme ne trahissent ordinairement que la légèreté.

Que les jeunes gens ne disent, n'écoutent, ne fassent et ne laissent faire rien de ce qu'ils voudraient qu'on ignorât.

Le vivant souvenir de la présence de Dieu suffit pour donner le sentiment de la manière dont on doit se conduire en toute circonstance, mais, hélas, ce souvenir n'est pas toujours pour chacun assez présent et assez fort pour assurer la victoire sur les tentations qu'on rencontre au milieu du monde. Que ceux auxquels le souvenir de la présence de Dieu ne suffit pas pour se garder du mal, se rappellent les paroles du Christ : « Ce que vous aurez dit dans les chambres se publiera sur les toits » (1).

Il faut être fou pour croire qu'un secret sera gardé par des compagnons qui, n'ayant pas plus de prudence, se hâteront de se vanter publiquement du « succès » obtenu en cachette.

Il n'y a pas de chose si mystérieuse qui, avec le temps, ne paraisse à la lumière. Combien de confidences sont répétées « en confidence » dans les cafés, les cercles, de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'elles arrivent là où la perte de l'estime est le plus sensible. Combien de lettres

(1) S. LUC, XII-3.

que personne n'aurait jamais dû connaître, écrites sous la condition qu'elles seraient immédiatement détruites, arrivent après plusieurs années à la femme ou au mari de ceux qui les ont écrites, à leurs enfants ou à leurs petits-enfants et attirent sur ceux-ci le déshonneur.

Il ne faut pas non plus penser que les fiançailles permettent la légèreté. Les fiançailles ne sont pas toujours suivies du mariage et quand même elles en sont suivies, l'estime perdue avant le mariage ne revient pas ensuite et avec elle disparaît la confiance et même le bonheur.

Si le sacrement du mariage est « grand », c'est parce que la bénédiction de Dieu l'accompagne, mais comment attendre cette bénédiction si, avant le sacrement, on a cessé de la mériter par la légèreté, c'est-à-dire par une offense à Dieu ?

La coquetterie et toutes ses malheureuses suites sont ordinairement causées par le désir de plaire. Ce désir est inné dans le cœur humain et, comme toutes les tendances innées, devient un aiguillon à la vertu ou au péché. Il ne convient pas de le détruire mais il est important de le diriger sagement, c'est-à-dire de montrer envers qui et en quelle mesure le désir de plaire est légitime, à quoi il doit obliger, de quels moyens il a le droit de se servir et ce qu'il ne peut se permettre.

Le désir de plaire à Dieu suffit seul à ennoblir et à sanctifier la vie. Le désir de plaire aux parents et aux supérieurs est une incitation à mieux accomplir leur volonté. Le désir de plaire aux inférieurs leur facilite l'accomplissement de leurs devoirs. Le désir de se plaire mutuellement assure dans le mariage la vertu et le bonheur.

On disait de l'enfant Jésus qu'il croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes. Le désir naturel de plaire doit conduire chacun à ce but temporel, mais surnaturel et, dans ce sens, ce désir est sage et juste.

Quelques-uns pensent qu'on peut arriver à plaire sinon par la coquetterie, au moins par la flatterie. On peut, par la flatterie, se faire bien voir des personnes bornées, mais, dans la meilleure signification du terme, on ne peut plaire réellement et constamment que si on mérite l'estime. Que les personnes jeunes se conduisent de manière à attirer l'estime, non la familiarité, en rendant à chacun ce qui lui appartient, en se gardant de tout ce qui peut troubler leur propre paix ou celle des autres, et de tous les misérables artifices auxquels parfois elles ont recours pour attirer des hommages ou des sentiments aussi dégradants d'un côté que de l'autre.

Le meilleur abri contre le danger, pour les jeunes gens, est la confiance envers leurs pa-

rents. Les conversations entre les parents et les enfants sont la pierre de touche de l'éducation. Il ne s'agit pas surtout de ce que disent les parents, mais il faut que les enfants s'habituent à parler de ce qui les occupe, les étonne, de ce qu'ils entendent, voient, lisent, pensent, de ce qu'ils ressentent et de ce qu'ils désirent. La confiance envers leurs parents est la défense la plus effective contre le mal qui peut les guetter au milieu du monde.

---

## DIXIÈME COMMANDEMENT

« *Vous ne désirerez point le serviteur de votre prochain, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à lui* » (1).

Le dixième commandement complète le septième et le neuvième, il protège le foyer domestique et l'ordre social, il garde à la fois le bien matériel et ce que chacun a de plus cher.

Autant sont relâchés les principes du respect de la propriété des autres ordonné par le septième commandement, autant les jugements sont trop indulgents pour les infractions au neuvième commandement et autant sont relâchées les idées sur les péchés visés par le dixième commandement contre les biens et les serviteurs du prochain. Il faut avouer que chez nous un grand nombre de personnes ne regardent pas le moins

(1) EXODE, XX-17.

du monde comme un péché de désirer les serviteurs des autres. « Débaucher » un serviteur est chez nous une chose si habituelle qu'on craint de faire l'éloge d'un bon serviteur ou de recevoir quelqu'un chez soi de peur de s'exposer à cet ennui.

Si, selon les paroles de saint Paul, nous sommes tous membres les uns des autres, que dire du lien qui unit les serviteurs à ceux qui leur donnent le pain ?

L'Écriture dit du fidèle serviteur qu'il est cher à son maître comme la prunelle de l'œil, c'est-à-dire comme ce qu'on a de plus précieux.

Souvent, en Pologne, le serviteur élevé depuis son enfance dans la maison et dans la famille de son maître devient pour lui un ami, le témoin le plus intime de sa vie, son confident dans l'inquiétude, son conseiller dans les soucis de tous les jours ; il est si étroitement lié à lui que tout leur devient commun : la maison, les enfants, les champs, les bois, la bonne et la mauvaise chance ; maître et serviteur appellent tout « notre » et avec raison puisque le travail et le souci leur sont communs.

Le lien entre le maître et le serviteur est quelque chose de plus que le lien du sang, c'est un lien de l'âme, au moins au point de vue chrétien. Dans les sociétés où la foi s'affaiblit, le

retour vers les idées du paganisme fait que le service est considéré comme un esclavage et, par là même, comme contraire à la dignité humaine et à l'indépendance.

Dieu nous a créés pour son service et, par conséquent, serviteurs. Notre Seigneur dit qu'il n'est pas venu pour être servi mais afin de servir (1). La Mère de Dieu se dit « servante » (2). Le pape signe « serviteur des serviteurs » et sur la porte de la maison où habitent ses serviteurs, on lit « La famille du pape » (3). Nous appelons les prêtres les serviteurs de Dieu. Les plus hauts fonctionnaires de l'État sont nommés ministres, c'est-à-dire serviteurs. Le service dans l'armée, pour la défense du pays, est un honneur. Pourquoi donc le service privé serait-il regardé comme dégradant ? S'il en est ainsi, la raison n'en est pas dans la condition même des serviteurs, mais dans la manière d'agir de certains serviteurs et de certains maîtres. C'est aux serviteurs de s'attirer l'estime en servant et c'est aux maîtres qui savent à quel degré le bien-être, la paix, la sécurité de leur maison et de

(1) S. MATTH., XX-28.

(2) S. LUC, I-38.

(3) Le mot latin *familia* comprenait dans l'ancienne Rome la famille et les serviteurs du maître de la maison qu'on appelait *Paterfamilias*.



leur famille dépendent des serviteurs, de les estimer, de se conduire avec eux comme il le faut, de les éclairer par l'exemple des vertus qu'ils exigent d'eux et d'inculquer à leurs enfants la cordialité pour les serviteurs en général et l'estime pour les plus anciens.

En débauchant le serviteur d'un autre on cause un tort à celui qui l'employait et qui a une pénible déception, au serviteur qui perd le droit à la confiance et enfin à soi-même en introduisant sous son toit le serviteur qu'on a détourné.

Quant au bien matériel, si le dixième commandement était observé comme il convient par ceux qui possèdent et par les travailleurs, par les propriétaires et les ouvriers, les dissensions et les rivalités qui divisent la société en deux camps ennemis disparaîtraient, car l'obstacle insurmontable pour se comprendre et s'accorder est le désir du bien d'autrui.

Les uns, poussés par la cupidité, voudraient constamment accroître leur fortune, les autres ne pensent qu'à dépouiller les premiers.

La distance séparant les deux camps est toujours plus grande et l'entente entre eux semble une énigme impossible à résoudre, et cependant la solution en est dans le dixième commandement. Le besoin du bien-être, le désir d'augmenter sa fortune pour soi ou pour ses enfants sont

légitimes et sont un aiguillon au travail et à l'industrie.

Dans la parabole de l'Évangile, Notre Seigneur ne blâme pas celui qui a cinq talents d'en avoir plus que les autres, il le loue au contraire d'avoir accru ce qu'il possédait. S'il promet aux pauvres le royaume des cieux, il le promet aussi aux pauvres d'esprit, il le promet donc à ceux qui sont sans toit et sans pain comme à ceux qui sont sans orgueil, aux misérables comme aux « humbles de cœur ».

Cependant, ailleurs, Notre Seigneur nous avertit qu'un « homme riche entrera difficilement dans le royaume des cieux » (1). Pour que le bien-être et la richesse n'empêchent pas d'arriver au ciel, ils doivent être acquis, maintenus et augmentés par le travail, l'économie, la prudence et non par le tort fait aux autres, par le jeu, l'agiotage, l'exploitation du prochain.

Les richesses doivent servir, comme tout ce qui vient de Dieu, au développement de la vie physique ou spirituelle. Tout usage des richesses dépourvu de ce but devient un gaspillage et est meurtrier comme l'a été celui des richesses spirituelles possédées par Satan.

Les enfants doivent comprendre de bonne heure

(1) S. MATTH., XIX-23.

que les hommes ne sont pas les propriétaires mais les régisseurs des richesses que Dieu leur donne en partage, qu'ils doivent donc s'en servir pour la gloire de Dieu, leur véritable propriétaire, et étendre son royaume sur la terre. Tout ce que l'homme fait pour son éducation, sa sanctification, son bien-être, doit servir à élever le niveau intellectuel, spirituel et matériel de la société et de la nation. Il faut que la seule prudence conseille aux hommes riches de faire servir leurs gains personnels au profit du plus grand nombre et, par-dessus tout, de ceux qui, par leur travail, en ont été la cause. Qu'en relevant leur propre situation ils relèvent aussi celle de ceux qui les environnent et que par le développement de leur culture, de leur commerce et de leur industrie, ils contribuent au progrès autour d'eux.

Pour que le succès et le bien-être aient une empreinte divine, il faut que tout profit personnel contribue au profit général.

De cette manière on écarte la tentation d'avidité pour les riches et on la diminue pour les pauvres.

Les hommes riches se justifient parfois d'une vie de luxe en affirmant que par ce luxe ils font gagner ceux à qui le gain est nécessaire.

Il y a là quelque chose de vrai. Si une personne a acheté des perles, des pierres précieuses,

elle a contribué en effet au gain de ceux qui ont cherché ces pierres, les ont polies et montées, mais ce n'est qu'un profit d'un moment et combien il est petit comparativement à la valeur que ces bijoux immobilisent. Au contraire, ce même capital employé pour relever l'agriculture, l'industrie ou d'autres entreprises utiles, développe ces branches du travail. Ainsi la fortune d'une seule personne ou d'une seule famille ouvre de nouvelles sources de richesses pour les environs. Comme la rosée pour les nuages et les nuages pour la rosée, l'argent dans son mouvement continué entre le travailleur et l'entrepreneur doit apporter un profit réciproque et non contradictoire.

Les gens riches qui ont des tendances à l'avidité doivent se rappeler que « l'homme ne vit pas seulement de pain » (1). Si on acquiert le calme de la conscience, si on laisse à ses enfants une bonne réputation, un nom respecté, de bons exemples et des traditions de famille, ne fait-on pas, en partie, leur bonheur ? Il ne faut pas sacrifier ces profits temporels et éternels pour une poignée d'or de plus conquise sur le prochain par la rapacité.

La bonne renommée et la paix de la cons-

(1) S. LUC, IV-4.

science ne remplacent pas le pain et un toit, c'est vrai, mais avec elles le pain même sec, la vie même la plus simple sont plus agréables que sans elles les repas les plus abondants, la vie la plus heureuse. Le désir du bien d'autrui, quoique dangereux pour les riches et cause de la dureté de cœur, de l'aveuglement de la conscience et de beaucoup de péchés, n'est cependant pas aussi effrayant dans ses effets que l'avidité effrénée des pauvres.

Les pauvres, lorsque le désir du bien d'autrui les saisit, ne se bornent pas à exploiter le prochain comme le font les riches, ils veulent un bouleversement général. Ils considèrent comme justes tous les moyens qui les y aident, ils ne s'arrêtent devant aucune violence et aucun crime.

Si donc il est important d'armer les enfants de parents riches contre l'avidité et tous les excès qui en découlent, il est encore plus important de garantir les pauvres de ces désirs défendus par le dixième commandement ou de l'envie qui est au nombre des sept péchés capitaux.

Cette convoitise n'est pas toujours causée tant par le désir de posséder que par la haine de ceux qui possèdent et par l'idée que les richesses, la position, le gain des uns, sont un tort pour ceux qui sont moins bien partagés. Pour préserver les

enfants de la jalousie, il faut, autant que possible, déraciner ses causes en formant en eux un jugement droit et sain sur les questions d'égalité, de propriété, de travail, de gain, de richesse, etc.

Il faut pour cela montrer combien les idées d'égalité des fortunes et des situations sont sans fondement, absurdes et dangereuses. Une stricte égalité ne peut exister que dans les produits des machines. Il n'y a pas, dans l'incalculable diversité des créatures de Dieu, deux créatures qui soient égales entre elles. C'est surtout parmi les hommes, qui, par la santé, la force, l'intelligence, la vertu, sont si différents les uns des autres, que la possibilité de l'égalité est exclue.

Si on veut appuyer la justice sur le principe d'égalité, on arrive à des résultats contraires à la justice.

Le principe même de la vie empêche l'égalité. L'homme crée lui-même sa fortune, sa situation, sa santé bonne ou mauvaise ; il en hérite de ses ancêtres telles qu'ils les ont faites.

Pour amener l'égalité matérielle il n'y aurait pas d'autre moyen que d'arracher la fortune des uns pour en doter les autres. On détruirait ainsi tout aiguillon au travail et à la récompense qu'on doit en obtenir.

- Si on se souvient que le monde entier créé

par Dieu existe d'après le principe des parties formant un tout par leur réunion, si on se rappelle que toutes ces parties se maintiennent soit en mouvement soit en repos par l'effet des forces auxquelles elles sont soumises, si on pense que chaque partie a sa tâche marquée dans l'ordonnance générale, on peut arriver à comprendre que dans l'ordre spirituel tout homme a sa situation à part et sa tâche à part. L'ensemble forme le corps social qui ne pourrait, comme tout autre corps, exister sans cette diversité des parties.

Par conséquent, sans perdre son temps et ses forces à créer des conditions sociales impossibles à réaliser, il faut, — et cela sans rien arracher ni envier à personne, sans rien détruire, — il faut tirer profit des conditions sociales telles qu'elles sont pour en créer de nouvelles, les meilleures possibles.

Si les gens riches font tort aux pauvres ce n'est pas la faute de leurs richesses mais de leurs manières de voir, de leur cœur, de leur conscience, par conséquent il ne s'agit pas d'arracher la fortune à ceux qui la possèdent mais d'apprendre aux riches à user de leurs richesses.

Plus la fausseté du jugement et le dévergondage d'une passion causent un danger menaçant dans un sens quelconque, plus il est impor-

tant de préserver et d'armer la jeunesse dans ce sens. Il faut chercher surtout dans le temps présent à empêcher l'avidité, et l'envie qui en découle. La vigilance est d'autant plus nécessaire que l'envie qu'on dissimule est souvent la plus profonde et cause beaucoup de dommages avant de se montrer à l'extérieur.

Le catéchisme compte l'avidité et l'envie qui lui est parente parmi les péchés capitaux parce que sur leurs racines croissent beaucoup d'autres péchés.

Quelques personnes pensent que le meilleur moyen d'empêcher l'envie est d'observer avec les enfants une justice absolue, mais souvent, hélas, elles ont une idée fautive de la justice ; elles veulent une égalité stricte, c'est-à-dire en quelque sorte impossible, entre les enfants pour les vêtements, la nourriture ou les jeux. Cette égalité est impossible plus tard dans la vie et est, par suite, mauvaise dans l'éducation.

En se dirigeant d'après le principe de l'égalité, on arrive à ce qu'on voulait empêcher. Les enfants se forment de fausses idées de la justice, de ce qui leur est dû et s'habituent à peser, mesurer, apprécier selon ces idées tout ce qu'on leur donne. Ils regardent la moindre différence de couleur, de forme, de dimension comme un tort. Toute dissemblance dans les cadeaux de-



vient une cause de jalousie et de querelles. Il faut adopter le principe contraire et, dans les distributions aux enfants, fuir autant qu'on le peut l'égalité, les habituer à la pensée que les parents ont le droit de donner ce qu'ils veulent, quand ils le veulent et ne pas les laisser penser que si l'un d'eux a reçu quelque objet, tous doivent recevoir le même.

Que les enfants sachent de bonne heure se contenter de ce qu'ils ont et apprennent ainsi à respecter la volonté de leurs parents, ils respecteront plus tard dans leur vie la volonté de Dieu et ne murmureront pas contre les décrets de la Providence.

Il faut provoquer la participation de tous les enfants à ce qui se fait pour l'un d'eux. Il existe beaucoup de petits moyens pour arriver à cela : on peut demander l'avis d'un enfant sur le cadeau qu'on doit faire à l'autre, se servir de l'un dans ce qu'on fait pour l'autre, le prendre pour aide dans l'emballage, le transport du cadeau. Les enfants amenés à cette participation en ont tant de contentement que, par là même, ils sont assurés contre la jalousie.

Le moyen le plus effectif de lutter contre l'envie, comme contre toutes les mauvaises inclinations, consiste à exciter les sentiments, les dispositions et surtout les actes contraires.

Il faut exciter chez les enfants la joie de faire plaisir aux autres. Qu'ils apprennent à partager ce qu'ils ont, à servir les autres, à les aider. Qu'ils éprouvent, selon les paroles du Christ, que celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit (1).

Si Dieu, suivant les vues de sa sagesse sur l'humanité en général et sur chaque créature en particulier, dote l'humanité et chaque créature suivant la tâche qu'il leur destine sur la terre, cependant, malgré l'inégalité de ses dons, il aime tous les hommes également. Sa Providence miséricordieuse s'étend de même sur tous les hommes. Tous peuvent également se réfugier en Lui et compter également sur sa pitié.

C'est là un grand enseignement pour les parents et les maîtres. Ils doivent aimer également tous les enfants qui sont confiés à leurs soins. Cela signifie non qu'ils doivent avoir pour tous une égale sympathie — Dieu ne nous ordonne pas cela — mais que la sollicitude et les soins doivent s'étendre à tous les enfants. Il faut les instruire, les surveiller et les soigner tous, aucun d'eux ne doit se considérer comme privilégié, aucun se sentir lésé.

L'indulgence pour les uns, la sévérité exagérée

(1) ACTES DES APOTRES, XX-35.

pour les autres, crée soit un égoïsme sans bornes, soit des souffrances qui se terminent par le brisement du cœur ou la haine avec toutes ses conséquences.

Si les enfants ont des parents riches, qu'ils se rappellent que plus grande est leur fortune, plus grands sont leurs devoirs et leur responsabilité ; qu'ils apprennent de saint Jean-Baptiste que celui qui a plus doit se souvenir de celui qui a moins (1), et du Seigneur Jésus qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (2) ; qu'ils n'attachent point leur cœur aux richesses temporelles pour ne point se priver des richesses éternelles ; qu'ils ne fassent point parade de leur fortune, de leur situation, de leur éducation, car cette gloriole est indigne d'un honnête homme et, en excitant la jalousie, peut devenir une cause de péché grave pour d'autres.

Si les enfants sont pauvres, il faut leur enseigner, suivant aussi les paroles de saint Jean-Baptiste, à « se contenter de leur solde » (3), c'est-à-dire de la situation dans laquelle Dieu les a placés, tant qu'ils n'arriveront pas à s'en faire une meilleure. Qu'ils apprennent que Notre Seigneur en venant au monde choisit de pauvres

(1) S. LUC, III-11.

(2) S. MARC, X-24.

(3) S. LUC, III-14.

parents, des Apôtres pauvres, qu'il naquit, vécut et mourut dans la pauvreté. Qu'ils imitent les vertus de Jésus dans leur pauvreté en disant du fond du cœur : « Mon héritage est excellent » (1).

En effet, si l'homme créé à l'image de Dieu, doué de raison et de volonté, a compris son but éternel et sa tâche temporelle, s'il connaît les lois qui doivent le régir, s'il s'est accoutumé de bonne heure à tendre de toutes ses forces vers ce but et à remplir fidèlement son devoir, s'il s'est fortifié par la foi, l'espérance et l'amour, il peut dire pendant toute sa vie que le joug du Christ est doux et son fardeau léger.

(1) Ps., xv-9.

---

## II

*« Dieu est amour et qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui ».*

(1<sup>e</sup> Ép. de S. Jean, vi-16)

### LES COMMANDEMENTS D'AMOUR

Lorsqu'on demanda à Notre Seigneur quel était le plus grand commandement, il répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand commandement et le premier, mais il y en a un second semblable au premier : vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements » (1).

Nous voyons donc que tous les commandements sont compris dans le commandement de l'amour de Dieu et du prochain et aussi qu'ils n'ont tous qu'un seul but : l'amour, la justice,

(1) S. MATTH., XXII, 36-40.

le respect des droits des autres et de nous-mêmes, c'est-à-dire l'accomplissement envers Dieu, le prochain et nous-mêmes de tout ce à quoi chacun est obligé de par la volonté de Dieu.

Ces trois amours, bien que distincts dans leurs marques extérieures, sont pourtant une seule et même vertu venant de la même source et tendant au même but.

Celui qui aime Dieu devient miséricordieux envers le prochain et envers lui-même ; celui qui, dans la véritable signification du terme, aime le prochain et s'aime lui-même, désire gagner pour le prochain et pour lui-même le bonheur éternel et c'est ainsi qu'il aime Dieu le plus réellement, le plus effectivement.

L'amour de Dieu est une vertu théologique ; par conséquent, comme Dieu lui-même dont il vient, il est à la fois la source et le but, le commencement et la fin de toute vertu et de tout bien.

Dans la nature, la diversité infinie des créatures est soumise à l'infinie diversité des lois propres à chaque espèce et, en même temps, aux lois générales régissant toute la nature. Il en est de même dans le domaine spirituel : les ordres et les défenses exprimés dans des commandements spéciaux le sont au nom d'une loi générale : la loi d'amour.

Le catéchisme nous enseigne que Dieu a tout

créé par amour et pour l'amour de nous et que, de même qu'Il nous donne tout par amour, Il désire que nous fassions tout par amour et pour l'amour de Lui.

L'amour de Dieu, quoiqu'il excite l'imagination et la sensibilité et s'enserve, ne réside cependant pas en elles et n'est pas dépendant d'elles.

L'amour de Dieu repose sur la connaissance, le respect, la fidèle imitation des perfections qui forment l'essence divine.

Il est facile de montrer par des exemples de la vie de tous les jours à quelle délicatesse de conscience conduit l'amour de Dieu.

Il faut exciter chez les enfants la crainte de souiller leur âme, d'offenser Dieu, et en même temps éveiller chez eux le désir de plaire à Dieu, de lui rendre gloire.

Il faut de plus inculquer aux enfants tout ce que l'amour recommande comme s'ils le possédaient déjà, quand même ils ne pourraient encore en avoir l'idée.

L'amour de Dieu n'est pas une vertu naturelle, il a besoin de certaines conditions morales pour prendre racine dans l'âme et s'y épanouir. Et ces conditions se créent en provoquant justement ces désirs, ces craintes et ces actes qui, dans l'ordre des choses divines, résultent de l'amour et y conduisent à la fois.

Celui qui aime véritablement Dieu se garde non seulement des péchés mortels, par crainte de la punition ou de la mort éternelle, mais il se garde aussi des plus légères fautes et de tout ce qui pourrait déplaire à Dieu ; il aime mieux souffrir la mort que pécher contre la foi, la vérité, la justice ou les autres perfections de Dieu. Nous le voyons dans les vies des martyrs et des saints.

L'horreur du péché et le désir de la vertu sont toujours proportionnés à l'amour de Dieu.

Quant au culte extérieur et immédiat dû à Dieu, bien que tous les commandements soient inspirés par l'amour de Dieu et aient pour but de lui rendre un hommage extérieur ou intérieur, il est particulièrement défini par les trois premiers commandements de Dieu et tous ceux de l'Église, et les enfants comme les personnes plus âgées doivent, autant que possible, s'y conformer strictement.

\* \* \*

Quant à l'amour du prochain, nous voyons d'abord à quoi nous obligent les sept derniers commandements de Dieu.

Nous voyons ensuite que le catéchisme, en énumérant les œuvres de miséricorde qui con-



cernent l'âme et le corps, nous enseigne ce qu'ordonne l'amour du prochain.

Mais, indépendamment de ces préceptes définis, étant créés à l'image de Dieu nous devons respecter cette image les uns dans les autres.

Notre Seigneur considère comme fait à lui-même le bien ou le mal fait au prochain (1). Nous pouvons donc et nous devons rendre hommage à Dieu comme Père dans la personne de ses enfants, comme Maître dans celle de ses serviteurs, comme Roi dans celle de ses sujets. Nous savons que tout père ressent le tort fait à son enfant, que tout maître considère comme une offense personnelle l'injure faite à son serviteur, que chaque monarque revendique le dommage fait à ses sujets, se sentant personnellement atteint en eux.

Il en est de même dans nos rapports avec Dieu par le prochain. Nous devons apprendre l'amour du prochain dans la vie et les paroles de Notre Seigneur et des apôtres. Il faut se souvenir de ce qu'ils ont fait et souffert par amour pour les hommes et par zèle pour leur salut ; se rappeler comment Jésus enseignait, guérissait, convertissait, consolait et ensuite comment il supportait patiemment la pusillanimité, la gros-

(1) S. MATTH., xxv-40.

sièreté, l'ingratitude, l'incrédulité et la trahison de ceux qui l'entouraient et se disaient ses disciples.

« Si j'avais l'intelligence des mystères et une science universelle ; si j'avais même tout ce qu'on peut avoir de foi jusqu'à transporter les montagnes et que l'amour me manquât, je ne serais rien. Si je distribuais tous mes biens pour la subsistance des pauvres, si je livrais même mon corps jusqu'à être brûlé et que l'amour me manquât, tout cela ne me servirait de rien. L'amour est patient, il est plein de bonté, il n'est point jaloux, il n'est point téméraire, il ne s'enfle point. Il n'est point ambitieux, il ne cherche point ses propres intérêts, il ne s'emporte point, il ne pense mal de personne ; il n'a point de joie de l'injustice mais il en a de ce qui est selon la vérité, il endure tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne périt jamais...

« Trois choses donc demeurent maintenant : la foi, l'espérance et l'amour ; mais des trois, la plus grande est l'amour » (1).



Nous avons dit plus haut que le commandement d'amour de Dieu comprend non seulement

(1) ÉP. AUX COR., XIII, 2-13

l'amour du prochain, mais l'amour chrétien de soi-même.

Il est très important d'enseigner aux enfants en quoi cet amour consiste et ce qui lui est un empêchement.

De toutes les créatures de Dieu, seuls les hommes sont créés à son image. Nous avons vu que nous devons respecter cette ressemblance en nous comme dans le prochain et, de toutes nos forces, la développer et la mettre en relief par notre manière d'agir.

De même que le véritable ami de Dieu préfère mourir que manquer à Dieu, l'homme qui s'aime lui-même chrétiennement préfère mourir que d'altérer par le péché l'image de Dieu dans son âme. Comme les taches des miroirs rendent monstrueuses les images qu'ils reflètent, le péché, et même toute imperfection si elle est volontaire, défigure l'image du Dieu parfait qui doit se faire voir dans l'âme humaine.

Notre ressemblance avec Dieu nous fait comprendre éloquemment la grandeur de notre vocation et de notre destinée.

L'amour chrétien de soi-même profite de tous les dons, de toutes les grâces de Dieu pour répondre à sa vocation temporelle et éternelle.

Le Christ nous dit que nous devons apprendre des enfants de ce monde la prudence avec la-

quelle ils se dirigent dans les affaires temporelles.

Si l'homme prudent agit sagement dans l'ordre temporel en conservant sa vie, son honneur et ses biens, quelle folie font ceux qui ne gardent pas avec une égale vigilance la pureté de leurs âmes et les biens spirituels!

Quel laboureur pouvant par son travail obtenir une récolte plus abondante, se contente d'une moindre? Quel manufacturier ayant une occasion d'améliorer ses produits, n'en profite pas? Qui donc, connaissant le moyen de conquérir la santé et la beauté, ne le saisit pas avec ardeur? Qui est assez peu sage pour se satisfaire de ce qui est vil lorsqu'il a le droit de prétendre à ce qu'il y a de plus noble?

Il y a, dans notre pauvre « vallée de larmes », quantité de choses douloureuses qu'on ne peut changer, d'autres nous manquent ou ne nous suffisent pas, nous devons nous soumettre à des choses pénibles en raison de l'injustice humaine et des conditions difficiles de la vie.

Quel homme saura supporter tout cela comme Dieu l'exige, si l'éducation ne lui a pas appris que malgré les conditions ou les circonstances les plus défavorables, malgré une position misérable et les plus dures persécutions, il peut toujours s'ennoblir, s'élever, se fortifier dans la

vertu et conquérir ainsi l'indépendance et la royauté de l'âme propre à ceux qui aiment Dieu et s'aiment eux-mêmes chrétiennement.

C'est l'amour désordonné de soi-même ou l'égoïsme qui nous empêche de nous aimer chrétiennement.

L'égoïsme fait que l'homme place sa propre volonté et les biens passagers et périssables au-dessus de la volonté et de la gloire de Dieu, qu'il se soucie plus des biens temporels que des éternels et qu'il les recherche au mépris de la justice et des commandements de Dieu.

Combien il est important de garantir les enfants contre le développement de cette dangereuse inclination naturelle ! Combien il est important de leur apprendre de bonne heure que, suivant les paroles du Christ, l'homme ne vient pas au monde pour être servi mais pour servir, non pour vivre dans les délices mais pour contribuer au bien de la société, que le bonheur n'est pas pour ceux qui le cherchent eux-mêmes mais pour ceux qui savent le donner aux autres ; que ceux-là seuls méritent l'estime, l'amour, les hommages, qui ne les exigent pas et qu'enfin celui qui pour le service de Dieu, c'est-à-dire pour la défense de la vérité et de la justice, perd sa vie, la sauvera (1).

(1) S. MATTH., x-39.

# TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S. E. le cardinal PERRAUD. . . . . v

## INTRODUCTION

I. But de l'éducation. — Principes de l'éducation . . . . .	1
II. Nécessité de l'exemple. — L'éducateur doit servir de modèle à ses élèves. . . . .	12
III. Enseignement du catéchisme. — Lecture de l'Écriture sainte . . . . .	15
IV. Enseignement de l'histoire sainte. — Enseignement de la foi et de l'esprit de foi. — Méditation. . . . .	21
V. Formation de la volonté. — Discipline. — Indépendance de caractère . . . . .	30

## PREMIÈRE PARTIE

### But de l'homme

I. Connaissance de Dieu . . . . .	39
II. Amour de Dieu . . . . .	46
III. Service de Dieu . . . . .	53

## DEUXIÈME PARTIE

## La Foi

- |       |  |     |
|-------|--|-----|
| I.    | La foi est la base de l'éducation, le moyen d'atteindre le ciel. — Sur quoi repose la foi. — Conditions pour conserver la foi.   | 65  |
| II.   | Situation de l'homme envers Dieu. — De l'épreuve des anges. — De l'action de Dieu et de l'action du mauvais esprit. — Faiblesse d'Adam. — Influence d'Ève.   | 71  |
| III.  | Des devoirs envers Notre Seigneur et de l'obligation de l'imiter . . . . .   | 84  |
| VI.   | Circonstances accompagnant la naissance de Notre Seigneur. — Éducation de soi-même . . . . .   | 93  |
| V.    | A quoi peuvent conduire les mauvaises habitudes dont on n'a pas triomphé dans la jeunesse. — Il n'y a pas de vertu sans courage. — La part personnelle de l'homme dans la passion de Notre Seigneur est indispensable au salut . . . . . | 102 |
| VI.   | L'espérance est indispensable pour vaincre la nonchalance et le découragement. . . . .   | 118 |
| VII.  | Pensée de la mort et du jugement. — Le temps est un précieux don de Dieu . . . . .   | 128 |
| VIII. | Les grâces nécessaires pour diriger l'éducation ne peuvent être obtenues que du Saint-Esprit. . . . .  | 137 |

IX.	L'Église est la pierre angulaire sur laquelle doit s'appuyer l'éducation. — Ce qu'elle nous donne et ce que nous lui devons . . . . .	144
X.	Nous sommes tous membres d'un seul corps : nous répondons les uns pour les autres . . . . .	155
XI.	Le pécheur trouve un encouragement à avouer ses péchés, à les regretter et à en faire pénitence en croyant à la rémission des péchés . . . . .	165
XII.	Il faut appuyer sur la foi en la résurrection de la chair le sentiment de la dignité personnelle, le respect de notre corps, de la décence, de l'ordre, de la propreté, le soin prudent de notre santé . . . . .	174
XIII.	L'espérance de la récompense éternelle est un appui dans les difficultés de la vie. — Les enfants doivent de bonne heure s'appliquer à mériter la vie éternelle. . . . .	186

## TROISIÈME PARTIE

	<b>Les Commandements de Dieu</b>	<b>197</b>
I <sup>er</sup>	commandement . . . . .	202
II <sup>e</sup>	commandement . . . . .	208
III <sup>e</sup>	commandement . . . . .	216
IV <sup>e</sup>	commandement . . . . .	225



V <sup>e</sup> commandement . . . . .	248
VI <sup>e</sup> commandement . . . . .	259
VII <sup>e</sup> commandement . . . . .	279
VIII <sup>e</sup> commandement . . . . .	289
IX <sup>e</sup> commandement . . . . .	307
X <sup>e</sup> commandement . . . . .	317
Les commandements d'amour . . . . .	332

---

**PARIS** (VI<sup>e</sup>)

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

---

# SUR LE TRAVAIL

TRADUIT DU POLONAIS PAR H. C.

Introduction par le **R. P. A. BAUDRILLART**, de l'Oratoire

*Seule édition française autorisée*

Par Madame la Comtesse Z\*\*\*

---

**Du Travail en général. — Du Travail Manuel**

**Du Travail Intellectuel. — Du Travail Spirituel**

In-12 (*Deuxième édition*). . . . . 2.50

---

Comme beaucoup d'entre les livres qui, s'adressant à tout le monde, ont fait un bien étendu, celui-ci paraît sans nom d'auteur, non point par la vanité de faire ressortir sous des voiles transparents une personnalité intéressante, mais par l'humilité vraie, sincère, qui, au moyen âge, était fréquente chez les maîtres de la vie spirituelle. En Pologne, on attribue ce manuel des travailleuses, le plus complet qui soit, à la fondatrice d'une œuvre nationale où les jeunes Polonaises reçoivent, selon leur rang, une éducation domestique, civique, morale, intellectuelle et religieuse. L'École de Zakopane, située sur les terres du comte L. Zamoyski, est peu connue en France, mais un grand nombre de nous savent le nom que l'auteur de *Sur le travail* désire cacher ; dans une de ses pages les plus éloquentes, Montalembert nous enseigne à le vénérer et, si nous n'osons pas le dire tout haut, c'est par respect pour la

volonté de celle qui, ne pouvant plus, à l'instar de ses ancêtres, donner tout son sang à sa patrie, a su trouver une forme neuve de patriotique vertu. . . .

Rien de moins pédant que ce livre de pédagogie : les mots sont simples, intelligibles pour tous ; la phrase nette, concise, renferme toujours une idée ; souvent elle s'impose à la mémoire comme un aphorisme. Ainsi que l'auteur, la traductrice a gardé l'anonyme. Tout seul, ce petit livre saura faire un grand chemin ; beaucoup de femmes apprendront de lui à recommencer leur propre éducation et à mieux élever leurs filles ; dans les bibliothèques, il trouvera sa place bien à lui, entre les conseils donnés à la duchesse de Beauvilliers et ceux prodigués aux demoiselles de Saint-Cyr, tout près des œuvres du grand éducateur de notre siècle : Mgr Dupanloup. (*Le Carnet historique et littéraire*).

La noble comtesse polonaise qui est l'auteur du présent volume essaie de ressusciter la Pologne au moyen du travail si fort abandonné par ses compatriotes.

... Ce livre sera un trésor pour les mères et les jeunes filles contemporaines qui le liront avec toute l'attention qu'il mérite. (*Bulletin de la Société bibliographique*).

Ce manuel, très original comme fond et comme forme, a pour auteur la comtesse Zamoyska, fondatrice de l'École de Zakopane, où elle donne à de jeunes Polonaises appartenant aux classes sociales les plus diverses une éducation appropriée à leurs milieux. Après avoir établi que la loi du travail est obligatoire pour tout le monde et qu'un travail triple, solidaire, répondant aux

facultés physiques, intellectuelles et morales s'impose à chacun, madame Zamoyska entre dans le détail de chaque occupation. Qu'il s'agisse des plus humbles soins du ménage ou des plus hautes sciences, le but est clairement indiqué, le chemin qu'on doit parcourir pour l'atteindre tracé avec soin. Au-dessus du mobile et de la fin naturels interviennent toujours le mobile et la fin surnaturels. Guidée par ce livre, une femme, qu'elle soit noble ou roturière, riche ou pauvre, s'instruira sérieusement ; elle orientera d'une manière élevée et pratique sa vie intérieure, elle exercera une influence bienfaisante sur son entourage. (*Bulletin de Saint-Sulpice*). . . . .

Ce livre, dont on peut sans indiscretion nommer aujourd'hui l'auteur, madame la comtesse Zamoyska, s'adresse modestement aux femmes de France et celles de tous les pays feront bien de le lire. Il contient l'expérience de toute une vie consacrée au relèvement d'une nation par le travail et par le travail de la femme. Il montre qu'il n'est point de femme qui ne puisse et ne doive faire une part dans son existence, si brillante ou si humble, si occupée ou si inoccupée qu'elle soit, au travail manuel, au travail intellectuel, au travail spirituel. A cette élégante traduction, le P. Baudrillart a ajouté une noble et éloquente préface ; et le tout forme un manuel très utile en ce temps d'« action sociale » à quiconque non seulement sait qu'il faut agir, mais veut encore savoir comment il faut agir pour ne pas faire de mal et faire un peu plus de bien. (*Revue des Deux-Mondes*).

*Sur le travail.* Sous ce titre, une femme vient d'écrire

une étude fort intéressante sur la nécessité pour les femmes de s'adonner au travail avec « poids, mesure et ordre ». La comtesse Zamoyska, qui a consacré sa vie au relèvement de la Pologne par le travail, et surtout par le travail de la femme, a voulu principalement s'adresser à ses compatriotes. Nous sommes persuadé qu'il y a en France beaucoup de femmes qui partagent les errements de leurs sœurs, les Françaises du Nord. Elles ne savent pas ou ne veulent pas s'occuper, et cependant, à les entendre, elles sont surchargées, surmenées par les besoins factices que leur crée la frivolité, résultat du manque d'éducation convenable.

. . . . .

Saint François de Sales n'eût pas désavoué le petit traité spirituel qui termine le volume. Comme cet aimable saint, la pieuse femme qui l'a écrit a voulu élargir les horizons de la dévotion et elle est entrée dans les détails de la vie d'une femme chrétienne afin de la préserver des petitesesses d'un faux mysticisme ou d'une religion mal éclairée. Son livre, du commencement jusqu'à la fin, témoigne de l'activité avec laquelle elle s'est adonnée elle-même au triple travail qu'elle recommande avec tant d'insistance. Femmes de France, écoutez-la. Votre âme, l'Église et la patrie vous en supplient ! (*Le Peuple français*).

Cet intéressant ouvrage est dû à la plume autorisée de madame la comtesse Zamoyska, qui a fondé en Pologne une œuvre destinée à élever des jeunes filles de toutes les classes de la société. Grâce à l'élévation des idées et au terrain pratique sur lequel a su se placer l'auteur, ce livre s'est rapidement répandu en

Pologne et en France... Après quelques observations sur le travail en général, qui témoignent d'une grande sûreté de vues, l'auteur démontre que nous avons trois sortes d'aptitudes qui répondent aux trois sortes de vies que Dieu nous a appelés à mener : physiques, intellectuelles, spirituelles... Il faut lire dans l'ouvrage les développements remarquables donnés sur le travail manuel et sur le travail intellectuel. Mais ceux-ci, malgré leur importance, ne peuvent nous suffire pour atteindre le but en vue duquel Dieu nous a mis dans le monde, si le travail intérieur ou spirituel ne les accompagne et ne les dirige. C'est ce que l'auteur démontre dans la troisième partie de son exposition. Malgré cette incomplète et très brève analyse, on comprendra facilement tout le bien que cet ouvrage, dans sa forme simple et sans prétention, est appelé à faire. (*Écho de Fourvière*).

Ce livre remarquable, qui s'adresse aux femmes de toutes les conditions, est un manuel théorique et pratique complet du travail auquel elles peuvent se livrer. Le plan de l'ouvrage, sa division, sont indiqués par les titres des quatre chapitres : Du travail en général ; Du travail manuel ; Du travail intellectuel ; Du travail spirituel. La solidarité du triple travail qui occupe les facultés physiques, intellectuelles et morales, sa nécessité pour tous sont clairement démontrées... Le chapitre consacré au travail intellectuel guidera toute femme dans l'étude de ses moyens, dans le choix de l'objet auquel ils peuvent le mieux s'appliquer ; de plus, ce chapitre lui enseignera à discipliner ses efforts avec méthode et mesure, à s'instruire selon son milieu et son rang. La dernière partie de l'ouvrage est tout ascétique ; l'auteur ne donne pas un traité de la vie spiri-

tuelle, il enseigne à mettre en action les préceptes et les conseils de l'Évangile tels que les Pères, les Docteurs et les Saints les commentent et les expliquent. Auteur et traducteur ont voulu garder l'anonyme. Pour l'auteur, le voile semble facile à soulever, L'édition polonaise de *Sur le travail* est publiée dans une École qu'a fondée et que dirige une très grande dame : la comtesse Zamoyska ; ne doit-on pas comprendre qu'un tel livre est son enseignement oral étendu et perpétué ?

(*L'Année dominicaine*).

*Sur le travail*, un charmant livre d'un genre tout spécial que je voudrais voir sans exception lire et méditer par toutes. Écrit pour des Polonaises, une traduction fidèle et très littéraire permet aux Françaises de profiter de ces conseils si élevés et si pratiques sur l'obligation morale du travail et la façon de s'en acquitter sous sa triple forme : manuelle, intellectuelle et spirituelle. L'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie de la nature féminine ; toutes les âmes et tous les caractères trouveront dans la précision des détails, unie à la beauté forte de la pensée, une direction efficace. (*Journal des Demoiselles*).

Une dame noble de Pologne, qui a voulu garder l'anonyme, a écrit cet ouvrage pour contribuer au salut de son pays... Ce n'est pas seulement en Pologne que le mépris du travail est la source de la servitude nationale. Toutes les nations qui se laissent envahir par lui ne tardent pas à perdre la prospérité et bientôt après la liberté elle-même. Le travail qui seul fait vivre les individus, fait vivre aussi les peuples. — Le livre dont

nous parlons n'est cependant pas un ouvrage de pure théorie. Il ne s'attarde pas à de longues et profondes considérations métaphysiques. Après avoir fait sommairement l'apologie du travail par quelques réflexions et l'exemple des Ordres religieux, l'auteur aborde sa tâche qui est de montrer comment on doit travailler. A cet effet, il envisage successivement les trois genres de travaux entre lesquels se partage l'activité humaine: le travail manuel, le travail intellectuel et le travail spirituel. Ce sont trois petits traités courts, mais substantiels, et d'une clarté, d'une justesse et d'une facilité d'application qui donnent à ces pages la valeur et l'utilité d'un volumineux traité. On sent bien que l'auteur est une femme et qu'elle écrit surtout pour les personnes de son sexe. Mais c'est par les éminentes qualités de la femme que le sexe de l'auteur se révèle. Le R. P. Baudrillart a écrit pour ce livre une excellente introduction qui appuie, résume et commente les conclusions. Cet ouvrage est à mettre entre les mains de toutes les jeunes filles. Les femmes et les jeunes gens eux-mêmes ne le liront pas sans profit. (*L'Univers et le Monde*).

... Ce petit volume, dont l'original écrit en polonais a été traduit en français sous le titre *Sur le travail*, mérite d'être étudié par tous ceux qui s'intéressent aux problèmes sociaux de notre temps et particulièrement à l'éducation. Nous entendons beaucoup parler des « travailleurs », de ceux qui souffrent parce qu'ils n'ont pas assez de travail et de ceux qui souffrent parce qu'ils en ont trop, mais on nous parle fort peu du travail *en lui-même*. C'est justement sous cet aspect — comme



ayant une fonction non seulement productrice mais morale, comme important au développement non seulement matériel mais intellectuel et spirituel de l'humanité — que madame Zamoyska l'envisage et l'envisage d'une manière aussi suggestive et originale que scientifique dans le sens le plus moderne du mot... (*The dolphin. American ecclesiastical review*).





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

118497